



Kenneth Fearing

LE GRAND HORLOGER

Roman

Traduit de l'américain par Boris Vian (1947)

1946

Table des matières

George Stroud 1	3
George Stroud 2	10
George Stroud 3	24
George Stroud 4	42
George Stroud 5	55
Earl Janoth 1	71
Earl Janoth 2	78
Steve Hagen	93
George Stroud 6	105
George Stroud 7	116
Edward Orlin	128
George Stroud 8	140
Earl Janoth 3	160
Georgette Stroud.....	172
Emory Mafferson	180
George Stroud 9	188
Louise Patterson	195
George Stroud 10	210
George Stroud 11	219
À propos de cette édition électronique	228

George Stroud 1

Je rencontrai Pauline Delos au cours d'une de ces réunions consistantes qu'Earl Janoth aimait à organiser tous les deux ou trois mois, où se retrouvaient les membres de l'équipe, des amis personnels, des gens influents et peu connus, des gens très connus et peu influents, en un mélange brownien. Cela se passait chez lui vers la soixantième rue Est. Ce n'était pas exactement un endroit public, mais en l'espace de deux ou trois heures, des centaines de personnes y défilaient.

Georgette était avec moi et on nous présenta d'abord à Edward Orlin, des « Voies de l'avenir », et à deux autres personnes extraites d'un groupe qui portaient sur leur figure l'empreinte connue de la maison. De Pauline Delos, je ne connaissais que le nom. Les gens qui se côtoyaient là avaient tous sans exception entendu parler d'elle plus d'une fois, mais bien peu pouvaient se vanter de l'avoir vue en chair et en os ; encore moins à un moment où Janoth soit également présent. Elle était élancée, d'un blond glacial, et superbe. En elle, l'œil ne voyait qu'innocence ; l'instinct, que sexualité à l'état pur et le raisonnement permettait de conclure à un petit enfer bien conditionné.

— Earl demandait où vous étiez il y a une minute, me dit Orlin. Il voulait vous présenter à quelqu'un.

— J'ai été retardé. La vérité pure est que je sors à l'instant d'une conversation de vingt minutes avec le Président McKinley.

M^{lle} Delos parut moyennement intéressée.

— Qui disiez-vous ? demanda-t-elle.

— William McKinley. Notre 24^e président.

— Je sais, dit-elle avec un sourire. Petite pause. Vous avez probablement entendu un tas de jérémiades.

Un homme, en qui je reconnus Emory Mafferson, un petit type brun qui hantait un des étages inférieurs, un des « Voies de l'avenir » aussi, je pense, intervint :

— Il y a un gars avec une figure de bois comme McKinley au bureau des renseignements. Si c'est lui que vous voulez dire, vous parlez qu'il y a eu des jérémiades.

— Non. J'ai été, réellement et au sens littéral du terme, verrouillé dans une conversation avec M. McKinley. Au bar du Cadre d'Argent.

— C'est vrai, dit Georgette. J'y étais aussi.

— Oui. Et je n'ai pas entendu la moindre jérémiade. Bien au contraire. Il ne se débrouille pas si mal, on dirait. (Je pris un autre Manhattan sur un plateau qui circulait.) Il n'est pas sous contrat, naturellement. Mais il travaille dur. Outre sa personnalité de McKinley, il incarne tantôt le juge Holmes, tantôt Thomas Edison, Andrew Carnegie, Henry Ward Beecher, n'importe qui d'important, mais de digne. Il a été Washington, Lincoln et Christophe Colomb trop de fois pour pouvoir se rappeler le nombre.

— C'est ce que j'appelle un ami intéressant, dit Pauline Delos. Qui est-il en réalité ?

— Son pseudonyme terrestre est Clyde Norbert Polhemus. Il l'utilise à des fins strictement commerciales. Je le connais depuis des années et il m'a promis de me prendre comme doublure.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait ? demanda Orlin à regret. À vous entendre, on croirait qu'il a matérialisé une troupe de fantômes dont il ne peut plus se débarrasser.

— Radio, dis-je. Et il peut introduire n'importe qui n'importe où.

Et ce fut à peu près tout, la première fois que je rencontrai Pauline Delos. La fin de l'après-midi déjà avancée, et les premières heures de la soirée filèrent comme d'habitude dans ce confortable petit palais, environné d'autres royaumes d'importance supérieure ou moindre. Conversations connues avec de nouveaux visages. Nous fîmes connaissance, Georgette et moi, de la nièce d'un grand magasin. Naturellement la nièce désirait étendre son domaine. De toute façon, elle hériterait plusieurs hectares de l'ancien territoire. Je rencontrai un titan du monde mathématique : il avait assemblé en une seule un certain nombre de machines à calculer, et cette super-additionneuse était la plus grande du monde. Elle pouvait résoudre des équations ignorées de son inventeur et bien au-delà de sa compréhension. Je lui dis : « Vous battez Einstein. À condition d'avoir votre matériel avec vous. »

Il me regarda d'un air gêné, et il m'apparut que j'étais un peu noir.

— J'ai eu peur que non. C'était un problème purement mécanique, et je l'ai résolu pour des buts bien définis.

Je lui répondis qu'il n'était peut-être pas le meilleur mathématicien de la terre, mais à coup sûr le plus rapide, et ensuite je parlai à un petit rouage officiel d'une grosse machine politique. Et puis à la dernière découverte de Hanoth en matière de chroniqueurs mondains. Et puis à d'autres, tous des gens bougrement importants ; si seulement ils l'avaient su. Certains ne se rendaient pas compte de leur qualité d'hommes du monde cultivés. Certains seraient, demain, traqués par la justice. On pouvait compter une bonne quantité de cinglés, présentant si bien que personne ne s'en douterait jamais. Il y avait les escrocs fameux des années à venir et les mystérieux suicidés des dix ou quinze ans qui allaient suivre. Des meurtriers fabuleux en puissance. Les mères et les pères de vrais grands hommes que je ne connaîtrais jamais.

Bref, la machine du Grand Horloger tournait comme d'habitude, et il était l'heure d'aller au dodo. Parfois les aiguilles de l'Horloge filaient comme le diable ; à d'autres moments, elles avançaient à peine. Mais pas de différence pour la machine. Les aiguilles pouvaient tourner dans l'autre sens, l'heure indiquée resterait exactement la même. Tout continuerait à marcher comme de coutume, car toutes les montres sont réglées sur la Grande Horloge, plus puissante que le calendrier, et selon laquelle chacun ajuste automatiquement sa vie entière. S'il comparait son invention à cette machine-là, le bonhomme de la machine à calculer comptait encore sur ses doigts.

En tout cas, il était temps que je récupère Georgette pour rentrer à la maison. Je rentre toujours à la maison. Toujours. Après des détours, quelquefois, mais en fin de compte je m'y retrouve. C'était à 61 km, s'il fallait en croire l'indicateur du chemin de fer ; mais ça aurait pu être à 6180

km, j'y serais retourné de la même façon. Earl Janoth surgit de quelque part et nous lui souhaitâmes le bonsoir.

J'ai souvent remarqué – peut-être ai-je cru le remarquer – quelque chose dans la grosse figure rouge et bâtie à la diable de Janoth, perpétuellement coulée dans un moule souriant d'un sourire dont il a oublié la raison voilà des années, dans son regard direct et innocent qui a cessé, depuis longtemps, de voir son interlocuteur. Il ne s'adaptait pas à la Grande Horloge. Il ne savait pas même qu'il pût exister une Grande Horloge. La masse complexe de matière grise que masquait cette expression enfantine se nourrissait de quelque chose d'ignoré du monde normal. Cette masse, avec ses longues ramifications, avait presque abouti à une conclusion, une conclusion étonnamment différente de l'expression sincère adoptée une fois pour toutes par l'aspect extérieur du bonhomme et laissée sur place. Un jour, cette conclusion serait définitivement atteinte et la masse agirait. Elle l'avait probablement déjà fait. Sûrement, elle le ferait encore.

Il dit que Georgette était charmante, la vérité en somme, et à quel point elle lui rappelait la fête foraine et les monômes, et les matchs de base-ball les plus sauvages de l'histoire, et il y avait comme d'habitude dans sa voix une chaleur réellement extraordinaire, comme si cela correspondait encore à une autre, une troisième personnalité.

— Je regrette que mon vieil ami le major Conklin ait dû nous quitter si tôt, dit-il. Il aime bien ce que nous avons fait récemment des « Voies du Crime ». Je lui ai dit que vous étiez le chien de chasse mental qui nous oriente vers de nouvelles explications, et il a été intéressé.

— Désolé de l'avoir manqué.

— À part ça, Larry est tombé récemment sur une pile de « Courriers du Cimetière » et il veut tirer quelque chose de ça. Mais je ne pense pas qu'avec votre expérience pratique et votre précision intellectuelle vous puissiez lui donner des conseils. Il lui faut un géomancien.

— Ç'a été une fameuse soirée, Earl.

— C'est vrai ? Bonne nuit.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Nous nous frayâmes un chemin à travers la longue pièce, longeant une perturbation atmosphérique d'essence hautement politique, dispersant un groupe de crampons à qui Dieu ne viendrait pas en aide le lendemain matin, et tournant avec précaution autour d'un couple rendu brusquement silencieux et souriant de rage impuissante.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Georgette.

— Un petit détour pour dîner. Et puis chez nous, naturellement.

J'allai prendre nos affaires, j'attendis Georgette et je vis Pauline Delos disparaître dans la nuit avec quatre compagnons. S'évadant de ce monde. Aussi simple que ça. Mais mes ondes cérébrales lui ordonnèrent d'y redescendre de temps en temps. Quand elle voudrait. Dans le taxi, Georgette dit : « George, qu'est-ce que c'est, un géomancien ? »

— Je ne sais pas, Georgette. Earl a trouvé ça dans le plus gros dictionnaire qu'on ait jamais pu imprimer, il l'a écrit sur sa manchette, et maintenant nous avons tous com-

pris pourquoi c'est lui le patron. Tu me rappelleras de chercher ce que ça veut dire.

George Stroud 2

À peu près cinq semaines plus tard, je me réveillai par une matinée de janvier, la tête bourdonnante d'une lettre que Bob Aspenwell m'avait écrite d'Haïti. Je ne sais pas pourquoi cette lettre me revint à la mémoire juste au moment où le sommeil commença de s'en aller. Je l'avais reçue des jours et des jours plus tôt. Il me parlait de la chaleur qu'il faisait là-bas, de la vie facile et, par-dessus tout, de la simplicité des gens. Il me disait que c'était une république noire et je souriais dans mon sommeil à l'idée de Bob et de moi-même en train de comploter une révolte des Blancs, décidés à ne pas se laisser vendre, en descendant la rivière sur les « Voies du Crime ». À ce moment je m'éveillai pour de bon.

Lundi matin... Un lundi de première importance.

Roy Cordette et moi avions projeté une réunion plénière de l'équipe pour le numéro d'avril, un de ces paquets-surprises préparés pour combler les désirs de chacun. La Grande Horloge tournait sans se presser et j'étais exactement réglé sur elle.

Mais ce matin, devant la glace de la salle de bains, j'eus la certitude qu'une mèche grise sur ma tempe droite avait gagné au moins un bon centimètre. Ceci fit resurgir en moi ce cauchemar familier où l'on commence, à un bout de la gamme, par la condition de mortel, pour terminer, à l'autre extrémité, dans une vieillesse impuissante.

— Qui est ce vieux type pathétique avec ses cheveux blancs, assis à son bureau, là-bas, en train de découper des

articles ? demanda une voix jeune et alerte. Mais j'abandonnai rapidement cet émetteur et j'en choisis un autre : — Quel est ce monsieur distingué, cultivé, aux cheveux blancs, qui entre dans le bureau du directeur ?

— Vous ne savez pas qui c'est ? — C'est George Stroud.
— Qui est ce monsieur ?

— Ah, c'est une longue histoire. Il a été directeur général de toute une compagnie de chemin de fer. Compagnie de chemin de fer ? Pourquoi pas quelque chose où il y ait un avenir plus intéressant ? Compagnie d'aviation. Il connaît la ligne depuis l'époque héroïque. Il pourrait être aujourd'hui un des plus gros pontes de l'aviation, mais quelque chose n'a pas tourné rond. Je ne sais pas exactement quoi, sinon que ça a fait un bougre de scandale. Stroud dut comparaître devant un Grand Jury, mais le scandale était si grand que l'affaire a été étouffée, et qu'il s'en est tiré. Après ça, pourtant, c'était fini pour lui. Maintenant, on le laisse apporter les sous-mains et les cigares dans la salle des séances quand il y a une réunion. Le reste du temps, il remplit les encriers dans les bureaux et remet en ordre les prospectus de voyages.

— Pourquoi l'a-t-on gardé, malgré tout ?

— Voilà, certains directeurs ont un faible pour cette vieille canaille, et à côté de ça, il a une femme et une fille à sa charge. Prenez ce texte, mon garçon. Ça se passe dans des années et des années. Trois enfants, non, quatre, je crois. Ils refuseront d'entendre un seul mot sur lui. Ils croient qu'il fait encore tout le travail ici. Et avez-vous jamais vu sa femme ? C'est le vieux couple le plus uni que je connaisse.

M'essuyant la figure, je regardai la glace. Je contraignis mon expression débonnaire et quelque peu inquisitrice à se durcir et à se figer tout d'un coup. Je dis :

— Allons, Roy, il faut réellement que nous fassions quelque chose.

— En quel sens ?

— En ce sens qu'il faut que nous obtenions un peu plus d'argent.

Je vis le geste vague de la main aux doigts effilés de Roy Cordette et je distinguai son retour instantané au pays des elfes, des gobelins et des bobards.

— Je pensais, George, que vous vous étiez occupé de tout ça avec Hagen il y a trois mois. Sans aucun doute, vous et moi atteignons tous deux la limite. Alors il y a quelque chose.

— Quelle est la limite ? le savez-vous par hasard ?

— Le niveau général atteint par l'ensemble de l'entreprise, je pense. Pas vous ?

— Pas moi. Je ne suis pas exactement à plat ventre devant mon travail, mon contrat, ni ce brillant castel plein de seigneurs castrés. Je pense qu'il est largement temps de mettre tous les deux les pieds dans le plat.

— Allez-y. Mes vœux vous accompagnent.

— J'ai dit : tous les deux. En un sens ; il s'agit de votre contrat aussi bien que du mien.

— Je vois. Je vais vous proposer quelque chose, George, pourquoi ne nous réunissons-nous pas tous les trois pour discuter de tout ça en amis ? Vous, Hagen et moi.

— Bonne idée. Je saisis le téléphone. Quand seriez-vous libre ?

— Aujourd'hui, vous voulez dire ?

— Pourquoi pas ?

— C'est que j'ai pas mal de boulot tantôt. Mais ça pourra aller. Si Steve n'a pas trop de choses à faire vers cinq heures ?...

— Six heures moins le quart au Cadre d'argent. Après le troisième round. Vous savez, Jennett-Donohue sont décidés à pondre cinq ou six publications de plus. Ne perdons pas ça de vue.

— J'en ai entendu parler, mais ils sont à un tarif drôlement moche, si vous voulez mon avis ; en outre, il y a un an qu'on parle de ça.

Une voix parfaitement matérielle vint interrompre cette scène imaginaire.

— George, est-ce que tu vas descendre ? Georgina doit prendre le car de l'école, tu sais bien.

Je répondis à Georgette que j'avais presque fini et je retournai dans ma chambre. Et une fois que nous aurions commencé à discuter avec Steve Hagen, qu'est-ce qui arriverait ? Une artère commença à battre dans ma tête. Pour les questions de travail, Janoth et lui ne faisaient qu'un ; mais les veines de Hagen, malgré son apparence, charriaient inlassablement une lave violente et corrosive.

Je peignai mes cheveux devant la coiffeuse de la chambre et cette éclaboussure grise reprit ses dimensions ordinaires. Au diable Hagen. Pourquoi ne pas parler à Janoth ? Mais bien sûr.

Je reposai le peigne et la brosse sur la coiffeuse, m'accoudai devant la glace et lui sussurai : « Je retourne les cartes, Earl. Le perdant quitte la ville dans les vingt-quatre heures. Au gagnant la boîte. »

Je mis ma cravate, ma veste, et descendis. Georgina leva pensivement le nez au-dessus du monticule de flocons d'avoine qui, comme de coutume, entourait son assiette. On entendait le doux et régulier ploum ploum ploum de ses pieds sur la barre transversale. Un large rayon de soleil s'épandait sur la table, très rapprochée de la fenêtre, illuminant l'argenterie, la cafetière et les figures de Georgina et de Georgette. Les assiettes recevaient une lumière supplémentaire de la desserte, contre le mur, au-dessus de laquelle, encadré d'une moulure de noyer, un de mes tableaux préférés, de Louise Patterson, paraissait planer dans les nuages bien au-dessus de la desserte, de la pièce, et, me semblait-il, de la maison. Un autre tableau de Patterson pendait au mur opposé et j'en avais encore deux au premier étage.

Georgette tourna vers moi sa figure solide, saine et sans apprêt et ses yeux bleu de mer me fouillèrent avec la précision d'un scalpel affectueux. Je dis bonjour et les embrassai l'une et l'autre. Georgette appela Nellie et lui dit d'apporter les œufs et les crêpes.

— Jus d'orange, dis-je, buvant le mien. Ces oranges viennent de me dire qu'elles arrivent de Floride.

Ma fille me jeta un coup d'œil empreint d'une crédulité étonnée. « Je n'ai rien entendu », dit-elle.

— Rien entendu ? Il y en a une qui dit qu'elles viennent toutes d'une grande ferme près de Jacksonville.

Georgina médita là-dessus, et puis elle agita sa cuillère, laissant tomber cette proposition sans autre forme de procès. Au bout de vingt bonnes secondes elle parut se rappeler quelque chose et demanda :

— À qui est-ce que tu parlais ?

— Moi ? à qui ? où ? quand ?

— Tout à l'heure. Là-haut. George dit que tu parlais à quelqu'un. Nous avons entendu.

— Oh, je vois.

La voix de Georgette était neutre ; mais sous cette neutralité couvait l'excitation de l'innocent consommateur qui attend que le sang coule dès le moment où deux clients commencent à se tabasser.

— Je pense qu'il vaut mieux que tu lui expliques toi-même, dit-elle.

— Eh bien. George, ce Monsieur... C'était moi. Je m'exerçais avant de jouer. Les coureurs doivent s'entraîner avant la course, et les acteurs répètent avant d'entrer en scène. (Je me dépêchai de terminer en voyant Georgette acquiescer en silence.) Et je dis toujours quelques mots, le matin, avant de commencer à parler. S'il te plaît, passe-moi les biscuits.

Georgina soupesa ce que je venais de lui dire et s'empessa de l'oublier. Elle continua : « George m'a dit que tu me raconterais une histoire, George. »

— Bien sûr que je vais te raconter une histoire. C'est l'histoire d'un pauvre flocon d'avoine solitaire. (Son attention était maintenant concentrée au maximum.) Je crois qu'il était une fois une petite fille...

— De quel âge ?

— À peu près cinq ans, je pense. Ou peut-être sept.

— Non, six.

— Elle avait six ans. Et puis il y avait un paquet de flocons d'avoine.

— Comment elle s'appelait ?

— Cynthia. Donc, ces flocons d'avoine, des centaines, avaient grandi tous ensemble, dans le même paquet, avaient joué et avaient été à l'école ensemble et étaient tous de vrais amis. Alors un jour, on a ouvert le paquet et on a tout vidé dans le bol de Cynthia. Et elle a versé du lait, du sucre et de la crème dans son bol, et puis elle a mangé un des flocons. Et au bout d'un moment, ce flocon d'avoine, tout seul dans l'estomac de Cynthia, a commencé à se demander quand ses amis allaient arriver. Mais ils ne sont jamais arrivés. Et plus il attendait, plus il se sentait solitaire. Tu comprends, parmi les autres flocons d'avoine certains n'avaient pas dépassé la nappe, un bon petit tas s'étaient retrouvés sur le plancher, quelques-uns sur le front de Cynthia et deux ou trois derrière ses oreilles.

— Et alors ?

— Eh bien, c'est tout. Au bout d'un certain temps, ce flocon d'avoine s'est senti si seul qu'il s'est assis et s'est mis à pleurer.

— Alors qu'est-ce qu'il a fait ?

— Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ? Cynthia ne savait pas manger convenablement ses flocons d'avoine, ou peut-être qu'elle n'essayait pas, et tous les matins, la même chose recommençait. Un flocon d'avoine se retrouvait tout seul dans l'estomac de Cynthia.

— Après ?

— Eh bien, il pleurait et se démenait tellement que tous les matins, elle avait mal au ventre. Et elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi, puisque, après tout, elle n'avait rien mangé.

— Alors, qu'est-ce qu'elle ferait ?

— Elle n'aimait pas ça, voilà ce qu'elle faisait.

Georgina attaqua ses œufs à la coque, qui paraissaient devoir suivre le même chemin que l'avoine. Puis, elle posa la queue de sa cuillère sur la table et appuya son menton sur l'autre extrémité, méditant et tapant des pieds sur la barre transversale. Le café de ma tasse se ridait gentiment à chaque coup.

— Tu me racontes toujours cette histoire, se rappela-t-elle. Dis-en une autre.

— Il y en a une autre, à propos de cette petite fille, Cynthia, qui avait six ans. C'est la même. Elle avait également l'habitude de taper des pieds contre la table, toutes les fois qu'elle déjeunait. Jour après jour, semaine après semaine,

d'année en année, elle tapait des pieds et retapait des pieds. Alors un beau jour, la table a dit : « Je commence à en avoir fameusement assez » et en disant ces mots, elle a ramené un de ses pieds en arrière, et bing ! elle a envoyé Cynthia par la fenêtre. Je te jure qu'elle était surprise.

Cette seconde histoire eut vraiment un résultat inespéré. Les pieds de Georgina doublèrent la cadence et elle renversa ce qui restait de son lait.

— Mesure tes effets, gros malin, me dit Georgette, épongeant le lait.

Une voiture corna devant la maison et elle essuya la figure de Georgina d'un habile revers de serviette.

— Voilà l'autobus, chérie. Prends vite tes affaires.

Pendant une minute, un petit météore fila à toute vitesse du haut en bas de la maison, puis disparut en gazouillant. Georgette revint au bout d'une minute fumer sa première cigarette et prendre sa seconde tasse de café. Elle attaqua directement, me regardant à travers un mince ruban de fumée :

— Tu voudrais redevenir journaliste, George ?

— À Dieu ne plaise ! Pour rien au monde je ne veux revoir une voiture de pompier avant de mourir. Sauf si je suis assis à l'arrière, en train de débobiner l'échelle. Le type de l'arrière manœuvre toujours à l'opposé du type qui conduit. Je peux.

— C'est ce que je voulais dire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu n’aimes pas les “Voies du Crime”. Tu n’aimes pas du tout la Société Janoth. Tu voudrais manœuvrer exactement à l’opposé de tout ça.

— Tu te trompes. Tu te trompes tout à fait. J’aime bien ce vieux manège de chevaux de bois.

Georgette hésita, pas sûre d’elle. Je la suivais dans chacun des pas laborieux hasardés par son raisonnement avant qu’elle soit parvenue à formuler une conclusion indécise.

— Je ne crois pas qu’un clou puisse tenir sur sa pointe. C’est trop fatigant. Tu ne penses pas. George ?

J’essayai de paraître frappé.

— Je veux dire, enfin, vraiment, il me semble, quand j’y pense, il y a des moments où toi et moi avons été plus heureux, et moi je l’étais quand nous tenions l’auberge. Ce n’est pas ton avis ? En tout cas, c’était bien plus amusant quand tu étais détective au champ de courses. Bon sang, même ces retransmissions toute la nuit à la radio. C’était idiot, mais j’aimais ça.

Je terminai ma crêpe, suivant la même chaîne de souvenirs qu’elle. Chronométrateur pour une entreprise de bâtiment, inspecteur sur un champ de courses, propriétaire de cabaret, homme à tout faire dans un journal, ensuite rédacteur, conseiller technique publicitaire, et finalement quoi ? maintenant ?

De toutes ces expériences je ne sais laquelle, en y repensant, me laissait le meilleur souvenir, ou le plus mauvais. Je savais aussi que c’était gaspiller son temps que de se poser cette question même incidemment.

Le temps.

Certains grimpent comme des mouches le long du vieux, du lent balancier de la Grande Horloge ; le temps ; ils galopent au hasard et s'aventurent jusque sur les aiguilles immenses, ils se faufilent à travers les engrenages, les rouages et les ressorts complexes du mécanisme caché, cherchant leur voie parmi les toiles d'araignée qui emmaillotent ce dédale, parsemé de fausses portes de sortie, d'impasses dangereuses et de sentiers abrupts, de pièges naturels et d'appâts pleins d'artifice, tentant de trouver la bonne route et de gagner la vérité.

Et puis l'Horloge sonne... un coup et c'est l'heure de s'en aller, de descendre, vite, le long du pendule, de redevenir ce prisonnier qui vient de tenter, une fois de plus, la même évasion.

Car, naturellement, l'Horloge dont dépendent les saisons, les gains et les pertes, l'air que respire Georgina et la force dont dispose Georgette, et dont dépendent aussi les repères qui dansent sur les cadrans de mon tableau de bord intérieur, cette montre gigantesque qui fait régner l'ordre et définit les canons du chaos lui-même, ne s'est jamais dérégulée, ne se déréglera jamais... et personne ne la déréglera.

Je m'aperçus que je venais de penser dans le vide et je répondis :

— Non. Je suis le clou le moins pointu que tu puisses imaginer.

Georgette écrasa sa cigarette et me demanda :

— Est-ce que tu prends la voiture ?

Je pensai à Roy, à Hagen et au Cadre d'Argent.

— Non. Peut-être que je rentrerai tard. Je te donnerai un coup de fil.

— Parfait. Je vais te conduire à la gare. Je passerai peut-être en ville moi-même après déjeuner.

Je terminai mon café et je parcourus les titres des trois premières pages du journal. Je n'y trouvai rien d'intéressant. Un vol de banque de première grandeur à Saint-Paul, mais pas pour nous. Pendant que Georgette donnait des ordres à Nellie, je mis mon manteau, pris mon chapeau, sortis la voiture du garage, et cornai. Lorsque Georgette sortit, je pris l'autre place et elle se mit au volant.

Ce matin-là, l'air était vif, mais pas froid, le long de Marble Road. Des paquets de neige, reste d'une chute récente, traînaient encore sur les pelouses foncées et sur les collines lointaines entrevues à travers le filigrane complexe des arbres noircis. Quittant Marble Road, cette communauté de directeurs prospères, de lanceurs d'affaires en mauvaise passe et de commerçants inamovibles, nous traversâmes les vénérables (encore que légèrement défraîchies) boîtes à vivre des citoyens les plus anciens de l'endroit. À l'angle de la ville, derrière Marble Road, s'étendaient des propriétés plus importantes éparpillées sur les collines. De l'or à gagner là-dedans aussi. Dans trois ans, peut-être, nous y achèterions nous-mêmes un bout de terrain de quelques hectares.

— J'espère que je pourrai trouver tantôt l'étoffe que je veux, dit Georgette tout d'un coup. La semaine dernière je n'ai pas eu le temps. Je suis restée deux bonnes heures chez le D^r Dolson.

— Oui ? À ce moment je compris qu'elle avait quelque chose à dire. Comment ça va, toi et le D^r Dolson ?

Elle parlait sans quitter la route des yeux.

— Il dit qu'il pense que ça ira très bien.

— Il pense ? Qu'est-ce qu'il entend par là ?

— Il est sûr. Tout à fait sûr. La prochaine fois, ça doit aller très bien.

— Parfait. Je passai ma main sur la sienne. Pourquoi as-tu gardé ce secret ?

— Hem. Tu es toujours dans les mêmes dispositions ?

— Dis-donc, pourquoi penses-tu que je donne de l'argent à Dolson ? Naturellement je le suis.

— Je me demandais seulement.

— Eh bien, ne te demande pas. Pour quand a-t-il dit ?

— N'importe quand.

Nous étions arrivés à la gare et le train de 9 h 8 entrait juste. J'embrassai Georgette, passant un bras autour de ses épaules. De l'autre main, je manœuvrais la poignée de la portière.

— N'importe quand, c'est maintenant aussi bien. Fais attention de ne pas glisser sur des tas de trottoirs pleins de verglas.

— Donne-moi un coup de fil, dit-elle avant que je referme la portière.

Je dis oui avec ma tête et je filai vers la gare. J'achetai un journal à l'intérieur et je me mis immédiatement à le lire. J'avais tout le temps. Un sportif endurci galopait encore à cent mètres du quai.

Le train, pour moi, ça commençait toujours par les propositions commerciales, ma page favorite dans tous les quotidiens ; je continuais par les nouvelles des salles de vente et je jetais un coup d'œil aux pages sportives, aux statistiques d'assurances et aux variétés. Enfin, comme le train pénétrait dans son terrier, je me mis en forme pour la journée en revenant au sommaire et en lisant le résumé des nouvelles. S'il s'y trouvait quelque chose, je l'apprenais à ce moment-là : des centaines et des milliers d'autres hommes s'éparpillaient comme un tas de fourmis décidées sur le quai de la station ; et malgré la complexité du ballet que nous formions, chacun d'entre nous savait exactement où aller et que faire.

Cinq minutes de plus, deux rues plus loin, je parvins à l'immeuble Janoth, dieu de pierre trônant parmi la foule de ses sectateurs. Il semblait friand de chair et d'esprit humains plus que de tout autre sacrifice. Et tous les jours nous lui apportions librement ces offrandes.

Je fis la mienne en pénétrant dans le hall sonore.

George Stroud 3

La Société Janoth occupait les neuf derniers étages de l'immeuble du même nom. Ce n'était en aucune façon la plus grosse affaire de cette espèce aux États-Unis, Jennett-Donohue constituait une société de publications périodiques plus importante ; de même, les Éditions Beacon, ainsi que Devers et Blair. Cependant, notre organisation tenait une place bien à elle et était loin d'occuper le dernier rang parmi les nombreuses entreprises éditrices de journaux et de revues consacrés à l'activité politique, commerciale ou technique.

“Nouvelles Neuves” était la revue la plus importante et la plus connue de notre groupe, une publication hebdomadaire d'intérêt général, dont le tirage n'atteignait pas tout à fait deux millions. Elle occupait l'étage 31. Au-dessus, au dernier étage du bâtiment, se trouvaient les bureaux commerciaux, les services de publicité, d'information et de distribution, avec les quartiers généraux privés de Earl et de Steve Hagen.

“Le Commerce”, un hebdomadaire d'affaires, tirait à cinq cent mille, chiffre donnant une trop faible idée de sa circulation et de son influence réelles. Groupé avec le bulletin quotidien de quatre pages, intitulé “Marchés”, et le service téléphonique d'informations horaires, “Cote commerciale”, il occupait l'étage 30.

Le vingt-neuvième étage abritait un vaste assortiment de revues et de magazines techniques, pour la plupart mensuels, s'étendant de “Terre du Sport” à “Âge du Froid” (pro-

duits alimentaires), “Actuaire” (statistiques de mortalité), “Haute Fréquence” (radio et télévision) et “Les Plastiques et l’Avenir”. Ça faisait une douzaine de journaux du genre “Qu’est-ce que le progrès nous réserve” et “Comment se débrouiller soi-même”, dont aucun n’avait une grande diffusion ; certains étaient les restes de projets nés d’une heure d’inspiration de Earl Janoth, oubliés maintenant.

Les deux étages suivants, toujours en descendant, abritaient la “morgue”, les archives et la bibliothèque, les services artistiques et photographiques, une petite infirmerie d’une grande utilité, une salle de repos, les standards et un salon de réception pour les recherches ordinaires.

Le cerveau de l’organisation se trouvait à l’étage 26. Celui-ci logeait “Voies du Crime”, le co-éditeur Roy Cordette (bureau 2618), l’éditeur en chef (moi-même, bureau 2619), Sydney Kislak et Henry Wyckoff, les éditeurs adjoints (bureau 2617) et six rédacteurs dans des services annexes. En théorie, nous représentions le Livre de Comptes policier de la nation ; nous étions les chiens de garde de sa bourse et de sa conscience ; nous surveillions sa morale, sa façon de manger à table, tout ce qui nous passait par la tête. Nous établissions le diagnostic du crime. Si la police avait à s’adresser à la presse une fois dans le mois, c’était pour nous. Si le constable de Deux-Chênes, Nebraska, éprouvait le besoin de formuler une judicieuse critique d’intérêt social, si le Conseil national de l’Épiscopat protestant devait effectuer une certaine quantité de boulot et courir un peu partout, c’était encore pour nous. Bref, nous étions l’O.N.M. de l’état sanitaire national, les archivistes de ses crimes passés et présents, et les prophètes de ceux à venir. Du moins, c’est ce que nous affirmions, tous ensemble de temps à autre.

Quatre magazines voisinaient avec nous au 26^e étage, avec des prétentions du même ordre : “Voies du foyer” (plus qu’un simple journal d’économie domestique), “Personnalités” (pas seulement les histoires trop connues de chaque mois), “Modes” (humaines, et non vestimentaires) et “Les Deux Sexes” (affaires de cœur, mariages, divorces).

Enfin, aux deux étages du dessous, se trouvaient les bureaux de recherche, le contentieux, les services de liaison avec le public, le magasin de fournitures de bureau, les services du personnel et un nouveau produit intitulé “Voies de l’Avenir”, dont le but était d’organiser l’évolution sociale ; un météore, qui se manifesterait peut-être sous la forme d’un livre ordinaire, d’un nouveau magazine, d’un speech après un banquet, ou disparaîtrait simplement sans laisser de traces. Edward Orlin et Emory Mafferson s’occupaient tous deux de ce truc.

Tel était le Grand Quartier Général de la Société Janoth. Des agences, situées dans vingt et une grandes villes des États-Unis et dans vingt-cinq autres villes du monde alimentaient de jour en jour et d’heure en heure l’organisme central. Des correspondants erratiques et des princes de la science, des gens cultivés et des techniciens s’employaient à son service aux quatre coins de la terre. C’était un des royaumes de l’intelligence.

Chacun des magazines de la Société pouvait, si nécessaire, faire appel à n’importe laquelle de ces sources. Au besoin à toutes en même temps. “Voies du Crime” ne s’en privait pas.

C’est nous qui étions partis à la recherche de Paul Isleman, le financier disparu. Nous l’avons retrouvé. Grâce à moi, on peut le dire. Et nous avons donné du sport aux ser-

vices juridiques, au bureau de renseignements et à une douzaine d'hommes à tout faire, de chez nous et de chez d'autres, pour débrouiller les fraudes d'Isleman ; pendant ce temps-là Bert Finch, un de nos meilleurs rédacteurs, avait travaillé un mois pour présenter au public une étude claire de cette affaire compliquée.

C'est nous qui avons découvert l'assassin de M^{me} Frank Sandler, devançant les flics de trois dixièmes de seconde. Là aussi, on peut dire grâce à George Stroud. J'avais identifié le type rien qu'avec nos archives – et l'aide d'un bataillon de chercheurs lancés dans ce boulot.

Je traversai mon bureau et j'entrai directement chez Roy, m'arrêtant seulement pour retirer mon chapeau et mon manteau. Ils étaient tous réunis dans le bureau 2618 ; ils paraissaient fatigués, mais acharnés, et vaguement pensifs. Nat Sperling, un énorme type brun et mal bâti, parlait d'un ton monotone, consultant ses notes.

— ... dans une ferme, à cinquante kilomètres de Reading. Le gars s'est servi d'un fusil, d'un revolver et d'une hache.

Le regard lointain et inquisiteur de Roy me quitta pour se reposer sur Sperling. Avec calme, il demanda :

— Après ?

— Eh bien... C'est un de ces massacres saignants et incroyables qui arrivent à tout coup dans ces endroits isolés.

— Nous avons un agent à Reading. Roy réfléchissait à voix haute. Mais où est l'intérêt de cette histoire ?

— Le nombre de buts que ce cochon a marqués, dit Nat. Quatre personnes, une famille entière. C'est vraiment de

l'assassinat en grande série. Peu importe l'endroit où ça se passe.

Roy soupira et lui tendit l'amorce d'une remarque. "Les nombres en eux-mêmes ne signifient rien. Des douzaines de gens sont tués tous les jours."

— Pas quatre d'un coup, par le même homme.

Sydney Kislak, penché sur le rebord d'une grande fenêtre derrière Elliot, émit un bref commentaire.

— Choix des armes. Trois machins différents.

— Bon, dit Ray. Quel était le motif ?

— Jalousie. La femme a promis au meurtrier de partir avec lui, du moins il s'imagine qu'elle l'a fait, et quand elle l'a balancé au lieu de le suivre, il l'a tuée, il a tué son mari, ensuite il a pris un revolver et une hache pour les deux...

Roy murmura, l'air absent.

— Dans une affaire de cette nature, le point essentiel à considérer est le motif. Celui-ci est-il de notre ressort ? Est-ce un crime ? Il me semble que cet oiseau est simplement tombé amoureux. Il est certain que quelque chose a marché de travers, mais le point de départ de son acte est l'amour. Maintenant, à moins que vous ne puissiez prouver qu'il y a quelque chose d'essentiellement criminel ou d'anti social dans l'instinct sexuel... Roy ouvrit et referma lentement les doigts de la main qu'il laissait sur son bureau. Mais je crois, que nous devrions proposer ce papier à Wheeler pour "Les Deux Sexes". Ou peut-être "Personnalités".

— "Modes", murmura Sydney.

Roy, attendant la suite, continua de regarder Nat. Les traits de ce dernier hésitaient à laisser apparaître une admiration réticente. Il se plongea de nouveau dans ses notes, apparemment décidé à sauter deux ou trois paragraphes, et reprit.

— Il y a eu un formidable cambriolage de banque à Saint-Paul. Plus d'un demi-million de dollars. Un des plus gros paquets de l'histoire.

— Le plus gros enlevé sans l'assentiment de la loi, rectifia Henry Wyckoff. C'était la nuit dernière, non ?

— Hier après-midi. J'ai le bureau de Minneapolis là-dessus et nous savons déjà que trois personnes, peut-être plus, travaillaient à préparer ce coup-là depuis plus de trois ans. Le marrant de l'histoire est que la bande s'est fait embaucher régulièrement il y a trois ans ; ils ont payé leurs impôts, et ils ont reçu des salaires dont le total monte à 175 000 dollars environ ; le temps de tout organiser et de tout mettre en place. Leurs dépôts ont été faits à la banque qu'ils avaient projeté de piller et on croit qu'ils ont organisé plusieurs répétitions générales sur place avant le coup d'hier. Deux des gardiens ont été entraînés, en toute innocence, croit-on, à manœuvrer comme figurants. Un de ceux-là a reçu une balle dans la jambe en souvenir.

Nat s'arrêta et le regard de Roy parut le traverser, un soupçon de froideur luttant contre une certaine curiosité dans ses yeux bleus et compréhensifs.

— Encore des chiffres... estima-t-il avec acuité. Quelle est la différence entre un demi-million de dollars, cinq cents dollars ou un demi-dollar ? Entre trois ans, trois mois ou

trois minutes ? Trois bandits ou trois cents ? En quoi est-ce si significatif que nous devions nous en occuper ?

— Le point de vue technique, ne croyez-vous pas ? suggéra Wyckoff. Ils respectaient la loi tout en posant les jalons de leur canaillerie. Ces répétitions. Ce travail correct à la banque pendant tout ce temps. Quand on y pense, Roy, aucune banque, aucune entreprise au monde n'est à l'abri d'une bande qui dispose de suffisamment de ressources, de patience et d'intelligence. Ce coup-là c'est le dernier mot de la technique criminelle : s'attaquer aux sociétés avec les mêmes moyens qu'elles. Sacré nom, donnez aux gens assez de temps, assez d'argent et d'intelligence, et ils prendront le Fort Knox.

— Exactement, dit Roy. Et qu'est-ce qu'il y a de neuf là-dedans ? L'attaque utilisant les méthodes de la défense, la défense doublant l'attaque, c'est toute l'histoire de la criminalité. Il me semble que nous n'avons que trop souvent traité cette vieille histoire, sous toutes ses faces. Je ne vois pas grand-chose pour nous là-dedans. Nous consacrerons à ça deux ou trois paragraphes dans « Les hauts et les bas du crime » : « Des malfaiteurs honnêtes, durs au travail, engagent 175000 dollars, fruit de trois ans de labeur, pour mettre au point le cambriolage d'une banque. Bénéfice net : 325000 dollars. » Pour trois hommes travaillant pendant trois ans, calcula-t-il, ça fait à peu près 36000 dollars par an chacun, à un poil près. Oui. « Ce gain modeste, hors de proportion avec le danger et l'adresse mis en œuvre, prouve une fois de plus que le crime ne paie pas – pas suffisamment. » Quelque chose comme ça. Et maintenant, est-ce que nous n'avons rien qui soit d'un niveau un peu relevé ? Il nous faut encore trois articles de fond.

Nat Sperling n'avait plus rien à proposer. Je regardai ma montre : 10 h 45 ; nous n'avions encore à peu près rien fait et l'idée d'un déjeuner de bonne heure s'évanouissait comme un rêve. Il me fallait également rayer de mes papiers l'espoir d'un entretien avec Roy et Hagen. Tony Watson attrapa le crachoir, hachant nerveusement ses phrases précipitées, s'arrêtant parfois sous le poids d'une angoisse subite. Il me parut pas remis sensiblement de sa neurasthénie ; sans aller jusqu'à la guérison complète, les cinq ou six mille dollars dépensés chez les psychiatres auraient dû lui apporter une amélioration. Malgré tout, à considérer le caractère spécial de notre travail, peut-être que sans traitement, Tony n'aurait pas pu parler du tout.

— Il y a une note de la Commission de la Santé publique, dit-il.

Nous attendîmes un instant qu'il continuât :

— Elle sera publiée le mois prochain. Mais nous pouvons en avoir des copies. Je l'ai lue. Elle concerne cette sale-té d'avortements illégaux. Drôlement complète. La Commission a fait une enquête de trois ans. Ils ont étudié tous les cas, depuis les petits chirurgiens isolés jusqu'aux grandes m... maisons de santé privées. Qui les couvre, pourquoi, comment. Nombre total approximatif chaque année, chiffres d'affaires de cette industrie, indications sur la mortalité et les poursuites engagées. Résultats médicaux, le pour et le contre. Causes, effets. C'est une étude correcte et exhaustive du sujet. La première de ce genre. La première officielle, je veux dire.

Bien avant que Tom ait terminé de parler, le menton de Roy était descendu sur sa poitrine et à la fin, il prenait des notes rapides.

— À quelles conclusions parviennent-ils ? Font-ils des propositions constructives ? demanda-t-il.

— Le rapport énumère un ensemble de causes. Les raisons d'argent sont le motif majeur des avortements chez les femmes mariées, et parmi...

— Sans importance. Nous devons parvenir à nos propres conclusions. Qu'est-ce qu'ils disent sur l'aide aux vieillards ?

— Quoi ? Mais... rien du tout, il me semble...

— Ça ne fait rien. Je pense que nous avons quelque chose. Nous prendrons ce rapport et nous montrerons ce qu'il signifie en réalité. Nous commencerons par donner le montant des sommes versées par les assurances. Les primes en cas de décès, en particulier ; et nous ferons une comparaison brutale. Voici d'une part ce que notre gouvernement dépense chaque année pour enterrer les morts, et voici, à l'autre bout du chemin de la vie, ce que les gens dépensent pour éviter les naissances. Contactez l'Académie de Médecine et l'Ordre des Médecins pour avoir un bref historique des pratiques abortives, et emmenez un photographe. Peut-être qu'ils ont une collection d'instruments anciens et modernes. Il suffirait de très peu de photos pour faire de l'effet. Une discussion brève des anciennes méthodes en ferait sans doute encore plus.

— La magie en était une, dit Bert Finch à Tom.

— Parfait ! dit Roy. N'oubliez pas ça non plus. Vous pourriez entrer en relation avec la Société des Embaumeurs américains pour des statistiques complémentaires sur ce que nous coûte la mort, pour faire la comparaison avec ce que l'on dépense pour empêcher la vie. Téléphonnez à une demi-

douzaine de grands magasins, demandez ce que la femme enceinte moyenne dépense approximativement pour les vêtements et la layette avant la naissance. N'oubliez pas de coller là-dedans une ou deux bonnes citations de Swift sur les bébés irlandais.

Il regarda Tony dont les traits creusés et tachés de son étaient empreints d'une profonde réserve.

— Ce n'est pas exactement ce à quoi je pensais, Roy. J'avais l'intention de me borner à dramatiser simplement les conclusions de ce rapport.

Roy tira un trait sous les notes de son bloc.

— C'est ce que nous ferons. Un gros plan de ces avortements clandestins, puis un panoramique sur l'hérédité et les naissances illégitimes dans leur ensemble. Mais nous traiterons tout cela d'un point de vue plus élevé, voilà tout. Pour le moment, commencez l'histoire, et quand le rapport sortira, il faudra s'y plonger et tâcher de souligner les conséquences réelles des faits qu'il énumère, tout en faisant ressortir les lacunes qu'il comporte. Mais n'attendez pas que ce bulletin soit sorti. Pouvez-vous apporter une maquette approximative dans... disons quinze jours ?

— Le silence contracté de Tony Watson montra que près de 2000 dollars de traitement avaient été foutus en l'air pour rien. Malgré tout, il dit « J'essaierai ».

La conférence se poursuivit, pareille à toutes les précédentes, et, sauf miracle phénoménal à intervenir, identique aux centaines qui suivraient. Dans un mois, le quadruple meurtre de Nat Sperling dans une ferme isolée serait rempla-

cé par une bagarre au revolver dans une boîte de Chicago, les recherches sociales de Tony feraient apparaître de nouveaux rapports de Commissions, de nouvelles statistiques d'assurances, une décision de grande portée de la Cour Suprême. Ce qu'était le sujet importait peu en vérité. Ce qui comptait, c'était notre habileté individuelle et celle de l'équipe.

Du côté du hall, dans le bureau de Sydney, se trouvait une fenêtre par laquelle un ancien rédacteur-adjoint, déjà oublié, avait fait le saut, voici bien longtemps. Quelquefois, je me demandais s'il s'était jeté en bas après une conférence du genre de celle-là. Il aurait simplement ramassé ses notes, il aurait longé le couloir jusqu'à son bureau... ouvrir la fenêtre... et sauter.

Mais non, nous n'étions pas fous.

Nous n'étions pas des enfants discutant des fantaisies solennelles dans une nursery progressiste. Et les choses que nous faisons ici n'étaient pas complètement inutiles.

Ce que nous décidions dans ce bureau, plus d'un million de nos compatriotes le lirait dans trois mois ; et ce qu'ils lisaient, ils le tenaient pour vrai. Peut-être sans s'en douter ; peut-être discuteraient-ils même un court instant nos opinions ; pourtant ils suivraient notre raisonnement, se rappelleraient ses termes, et la forme définitive ; et à la fin, l'impression conservée serait celle que nous voulions produire.

D'où sortait notre propre raisonnement ? Bien sûr, c'est encore une autre histoire. L'impulsion motrice arrivait, simplement ; sur le cadran que l'Horloge Géante présentait au

public, nous nous bornions à enregistrer l'heure correcte de temps moyen.

Être ainsi la mesure selon laquelle tant de vies se façonnaient et se guidaient nous donnait parfois d'étranges hallucinations.

À midi moins cinq, le projet de maquette mis en place pour le numéro d'avril restait beaucoup trop mince. Loon Temple et Roy s'engluaient dans une discussion contradictoire plutôt idiote sur un programme radiophonique où Loon discernait une conspiration puissante contre la raison, un crime majeur par conséquent ; Roy protestait : le programme ne présentait qu'un danger minime.

— C'est vraiment un machin de bas étage ; pourquoi lui faire de la publicité gratuite ? demanda-t-il. C'est comme les films idiots, les pièces idiotes et les livres idiots, ça ne fait pas partie de notre sphère.

— Et comme les abus de confiance et la fausse monnaie, dit Loon, se déroband.

— Je sais bien, Loon, mais après tout...

— Mais après tout, interrompis-je, il est midi et nous sommes à peu près au bout de notre rouleau.

Roy regarda autour de lui, en souriant.

— Si vous avez quelque chose, ne le laissez pas moisir.

— Peut-être bien que j'ai quelque chose, dis-je. Une petite idée qui pourrait rapporter à pas mal de gens, y compris nous. C'est à propos de « Voies de l'Avenir ». Nous savons tous plus ou moins ce qu'ils fabriquent en bas.

— Ces alchimistes, dit Roy. Est-ce qu'ils le savent eux-mêmes ?

— J'ai la violente impression qu'ils se sont embarqués sur la mauvaise voie avec leurs « Personnalités capitalisées », commençai-je. Nous pourrions faire coup double en reprenant la chose à notre compte ; ça leur servirait en même temps de ballon d'essai.

Je m'expliquai. En théorie, les « Personnalités capitalisées » c'était pas mal. Grosso modo, cela consistait à placer de l'argent sur la tête de types doués pendant leurs années de jeunesse jusqu'à concurrence d'une somme suffisante pour les élever dans des conditions parfaitement contrôlées, les instruire, et ensuite les investir comme capital en nature dans une affaire rentable par le canal de laquelle les sommes initialement déboursées seraient récupérées. L'emprunt initial, lancé sous forme d'actions ou de titres ordinaires, comportait aussi le paiement de primes d'assurance, celles-ci contractées pour une valeur égale au montant total de l'émission, plus un dividende annuel normal.

Évidemment, tous les individus en question – les Personnalités capitalisées constituaient notre raison sociale légale pour cette entreprise – ne réussiraient pas de la même façon, quels que soient leurs dons et leur richesse initiale. Mais les « Personnalités capitalisées » étaient organisées comme un trust, avec une seule direction, et nos calculs avaient démontré qu'une telle entreprise se solderait en fin de compte par un profit énorme.

Je continuai, sans ajouter que la réalisation de ce projet correspondait à quelque chose de gentil pour les individus choisis par le trust. Chacun serait capitalisé pour une somme de l'ordre du million de dollars dès l'âge de 17 ans.

Je dis encore que l'aboutissement logique d'un tel projet ne serait rien moins que la fin de la pauvreté, de l'ignorance et de la maladie, d'une part, et aussi, inévitablement, de la criminalité.

— Nous pouvons proposer une nouvelle manière d'envisager le problème du crime dans son ensemble, conclus-je. Le crime n'est pas plus inhérent à une société que la diphtérie, les voitures à chevaux, ou la magie noire. Nous nous sommes faits à l'idée que le crime ne peut cesser d'exister que dans une lointaine Utopie. Mais bien au contraire, nous avons sous la main, dès maintenant, les moyens de l'anéantir.

Cette idée-là, c'était du sur mesure pour les « Voies du Crime », et tous s'en rendaient compte. Roy dit, prudemment.

— Ma foi, réellement, ça paraît promettre une régression du crime.

Sa figure mince était chargée d'une lourde séquelle d'arrière-pensées.

— Je vois de quelle façon ce pourrait être à nous de traiter le problème. Mais ces types d'en bas ? Et le 32^e étage ? C'est leur matière première, et ils ont leurs petites idées sur la façon de s'en servir, hein ?

Je répondis que je n'étais pas de cet avis. Mafferson, Orlin, et une demi-douzaine d'autres avaient, au bureau des recherches des « Voies de l'Avenir », travaillé sur les « Personnalités capitalisées » pendant près d'un an sans aucun résultat tangible, et il était peu probable qu'ils en obtiennent jamais un seul. Je dis :

— En réalité, ils ne savent ni s'ils désirent laisser tomber les « Personnalités » ni ce qu'ils en feront s'ils ne le font pas. Je pense que Hagen accueillerait favorablement n'importe quelle occasion de remuer. Nous pouvons très bien donner un aperçu d'ensemble de l'idée.

— « L'Avenir sans Criminels », improvisa Roy. « Pourquoi ? Voici des explications. Comment ? Voici des chiffres ».

Il réfléchit un court instant :

— Mais quelles photos va-t-on mettre. George ?

— Des graphiques.

Nous nous arrê tâmes à ce moment. L'après-midi du même jour, je débrouillai l'article avec Hagen, en trois minutes de téléphone. Puis j'eus un entretien avec Orlin qui convint qu'Emory Mafferson serait le type qu'il fallait pour travailler avec nous, et, sur ce, Emory fit son entrée.

Je le connaissais peu. Il ne dépassait guère un mètre soixante-cinq et donnait, assis, l'impression d'être plus grand. Il émanait de sa personne une légère, mais consistante, aura de timidité.

Dès que nous eûmes défini ses nouvelles fonctions, il m'entreprit sur une question personnelle.

— Dites-donc, George.

— Oui.

— Comment êtes-vous organisé dans l'équipe de « Voies du Crime » ? Quand aurons-nous fini l'histoire des « Personnalités » ?

— Quoi ? vous voulez travailler avec nous ?

— Bon sang, je crois que j’y suis forcé. Ed Orlin avait l’air presque joyeux quand il a appris qu’on m’empruntait pour ici.

— Ça ne va pas avec Ed ?

— Ça va quelquefois, si... Mais je commence à me dire qu’il commence à se dire que je n’ai pas le genre « Voies de l’Avenir ». Je connais les présages. C’est déjà arrivé avant, vous savez.

— Vous écrivez des nouvelles, hein ?

Emory parut tâtonner à la recherche de la vérité.

— Heu...

— Je vois. D’accord pour moi, Emory, si vous voulez venir ici. Mais sacré nom, au fait, qu’est-ce que c’est que le genre « Voies de l’Avenir » ?

Les yeux bruns d’Emory nagèrent en tous sens derrière les glaces d’épaisses lunettes comme deux poissons rouges abandonnés. Sa concentration interne était considérable.

— D’abord, vous devez vous persuader que vous mettez au point quelque chose. Sur la destinée, par exemple. À ce moment, mieux vaut pour vous ne rien faire qui puisse attirer l’attention sur votre personne. Venir avec une idée originale, par exemple, serait fatal pour vous, et ce serait également fatal de ne pas avoir d’idée du tout. Vous voyez le coup ? Par-dessus tout, c’est très dangereux de donner un travail terminé. Tout doit être fait sérieusement, et jamais fini. Pigez ?

— Non. N’essayez pas d’être le genre « Voies du Crime », c’est tout ce que je vous demande.

Nous mêmes Emory et Bert Finch sur le papier « L'avenir sans Criminels » et à cinq heures, je téléphonai à Georgette pour dire qu'après tout, je rentrerais dîner ; mais Nellie me répondit que Georgette avait dû se rendre en hâte chez sa sœur pour je ne sais quelle histoire arrivée à l'un des enfants d'Anne. Elle rentrerait tard, peut-être pas du tout. Je dis à Nellie que je dînerais en ville.

Il était cinq heures et demie quand j'entrai au Cadre d'Argent, tout seul. Je pris un verre et je passai en revue ce que j'aurais dit à Roy et à Steve Hagen s'ils avaient été là pour m'écouter. Ça ne sonnait plus aussi convaincant que le matin. Pourtant, il devait y avoir le moyen. Je pouvais faire quelque chose, je devais le faire et je le ferais.

Le comptoir du Cadre d'Argent n'est qu'à six mètres des tables les plus proches. Derrière moi, à l'une d'elles, j'entendis une voix de femme dire qu'elle devait absolument partir, puis une autre voix lui répondre qu'il fallait qu'elles se revoient bientôt. Je me tournai à moitié et je vis partir la première voix, et puis je vis l'autre femme. C'était Pauline Delos. Le visage, la voix, la silhouette, s'inscrivirent à la même seconde dans mon cerveau : nous nous regardions l'un l'autre, séparés par la moitié de la pièce, et avant même de pouvoir mettre un nom sur sa figure, je souris et saluai. Elle aussi ; elle était probablement dans le même cas que moi.

Je pris mon verre et me dirigeai vers sa table. Pourquoi pas ?

Je dis que naturellement elle ne me reconnaissait pas, et elle dit que si, bien sûr.

Je dis puis-je vous offrir quelque chose. Je pouvais.

Elle était blonde comme l'enfer et portait des tas de noir.

— Vous êtes l'ami du président McKinley, dit-elle.

Je le reconnus.

— Et c'est ici même que vous lui parliez. Est-il là ce soir ?

Je regardai autour de moi. Je pense qu'elle parlait de Clyde Polhemus, mais il n'était pas là.

— Pas ce soir, dis-je. Si vous dîniez avec moi, pour le remplacer ?

— J'adorerais ça.

Je crois que nous commençâmes par un Side-car au Calvados¹. On n'aurait guère pensé que nous nous voyions pour la seconde fois. D'un seul coup, des tas de choses se mettaient en branle et se mélangeaient, comme si elles existaient depuis toujours.

¹ 1/3 Cointreau (triple-sec), 1/3 calvados, 1/3 jus de citron.
(N.d.T.)

George Stroud 4

Nous restâmes au Cadre d'Argent près d'une heure. Nous y dînâmes, après un coup de fil de Pauline destiné à rectifier certains projets préétablis.

Puis nous allâmes écouter l'émission publique de Pionniers du Ciel ; le programme était un de mes préférés mais ne constituait pas l'attraction principale. Nous aurions pu l'entendre n'importe où, sur n'importe quel plateau. Tout à fait indifférent aux attraits du programme, j'étais fasciné par le travail d'un nouveau bruiteur qui, à mon avis, posait les bases d'une technique du bruitage entièrement neuve. Ce gars était capable de donner une scène de sonorisation sans voix ni musique, pendant cinq minutes et plus. Il maintenait la tension dramatique et gardait toute sa clarté à la chose. J'expliquai à Pauline, qui paraissait déconcertée, mais intéressée, qu'un jour ou l'autre, ce gaillard ferait une émission complète d'un quart d'heure ou d'une demi heure de bruits et rien que de bruits, sans voix ni musique naturellement, une tragédie sans paroles ; et à ce moment, la radio aurait fait un pas en avant.

Après quoi Pauline redonna quelques coups de fil, pour rectifier certains autres projets, et je me rappelai le bar de Gil sur la Troisième Avenue. Ce n'était pas exactement un bar, et pas exactement une boîte de nuit ; on aurait pu l'appeler un petit Luna-Park, ou un simple bistrot. Peut-être bien que ce Gil avait trouvé le mot juste et la description qui convenait en appelant ça un musée.

Je n'y étais pas retourné depuis un an ou deux, mais à ce moment-là, Gil jouait avec ses amis et ses clients à un jeu qui m'avait toujours paru bien plaisant.

Dans l'ensemble, la boîte de Gil consistait, comme d'habitude, en un petit timbre-poste bien ciré où l'on dansait sur n'importe quel orchestre et où passaient n'importe quelles attractions. Mais il y avait tout de même une différence bien caractéristique. Derrière un comptoir de dix mètres, sur une profonde étagère, Gil avait accumulé une inépuisable masse de saloperies – c'est le seul mot qui convienne – qu'il appelait son « musée personnel ». Gil affirmait que toutes les choses du monde se trouvaient rassemblées là ; et quel que soit l'objet en question, son histoire était étroitement liée à la vie et aux actes de Gil. Le jeu consistait à tenter de le prendre en défaut sur un point ou un autre.

Je n'y étais jamais arrivé ; pourtant, je l'avoue, j'avais passé là bien des heures réjouissantes à essayer d'y parvenir – en y laissant pas mal d'argent. Parfois, cependant, les raisonnements de Gil étaient mal agencés et ses histoires manquaient de ressource. On prétendait que Gil, chaque fois qu'il était pris à ne pas trouver ce qu'on lui demandait, mettait un point d'honneur à se procurer l'équivalent, gardant ainsi l'avantage sur les amateurs à l'esprit vif. De plus, les histoires qu'il racontait le matin ou au début de l'après-midi étaient loin de valoir celles qu'il pouvait sortir un peu plus tard, quand il avait bu.

— N'importe quoi ? demanda Pauline, examinant la collection.

— N'importe quoi au monde ! affirmai-je.

Nous étions assis au bar, pas très encombré, et Pauline regardait avec un doux ahurissement le décevant amas de bric-à-brac qui nous faisait face. On trouvait même une glace de bar ordinaire derrière cette montagne de machins ; une expérience personnelle me l'avait appris. Des tsantsas, des billets français, des marks, des billets confédérés, des baïonnettes, des drapeaux, un bout de totem, une hélice d'avion, des oiseaux et des papillons naturalisés, des cailloux et des coquillages, des instruments de chirurgie, des timbres, des vieux journaux – partout où l'œil se posait, il s'arrêtait, étonné de quelque nouvelle bizarrerie, pour trouver plus loin quelque chose d'encore plus étonnant.

Gil arriva, rayonnant, et je vis qu'il était en forme. Il me connaissait de vue. Il salua et je dis :

— Gil, cette dame voudrait jouer au jeu.

— Certainement !... dit-il. Gil était un affable quinquagénaire – peut-être cinquante-cinq. Que puis-je vous montrer, mademoiselle ?

— Vous pouvez toujours nous montrer deux martinis pendant qu'elle cherche, dis-je.

Il prit notre commande et s'éloigna pour préparer les cocktails.

— N'importe quoi ? me demanda Pauline. Peu importe si c'est ridicule.

— Ma chère, ce sont les souvenirs personnels de Gil. Vous ne pouvez décemment qualifier la vie d'un homme de ridicule.

— Qu'est-ce qu'il a à voir avec l'assassinat d'Abraham Lincoln ?

Elle regardait le gros titre d'un journal jauni derrière une vitre. Je lui dis que j'avais naturellement déjà posé la même question à Gil, et je lui racontai l'histoire : le journal était une relique familiale ; c'était le grand-père de Gil l'auteur du titre, au temps où il travaillait pour Horace Greely.

— C'est simple ! soulignai-je. Et ne demandez pas des chapeaux de femme. Il a le turban de Cléopâtre dans un coin, et une demi-douzaine d'autres antiquités mangées aux mites qui peuvent passer pour n'importe quoi.

Gil posa nos verres devant nous et adressa à Pauline son sourire le plus commercial.

— Je voudrais voir un rouleau à vapeur, dit-elle.

Le rayonnement de Gil s'accrut. Il alla vers l'extrémité du bar et revint avec un cylindre de métal noir et bosselé ayant déjà joué le rôle – si les souvenirs d'une soirée déchaînée ne m'abusaient pas – de la longue-vue de Christophe Colomb, pièce authentifiée par les indigènes des Caraïbes chez qui Gil se l'était lui-même procurée.

— Je ne peux pas vous montrer le rouleau à vapeur complet, madame, dit Gil. Naturellement, je n'ai pas la place. Un jour, j'aurai un endroit plus spacieux et à ce moment je pourrai agrandir mon musée personnel. Mais ce tube est la soupape de sûreté d'un rouleau à vapeur. Regardez, dit-il en le lui tendant. C'est très bien fait. Examinez-le.

Pauline prit l'objet mais ne se donna pas la peine de l'examiner.

— Et cela fait partie de votre musée personnel ?

— La dernière fois qu'ils ont repavé la Troisième Avenue, affirma Gil, ce rouleau à vapeur-là a explosé juste devant la porte. La soupape de sûreté que vous tenez juste précisément dans votre main a défoncé la vitrine comme un obus. M'a même amoché. En fait, ça a laissé une cicatrice. Regardez, je vais vous la montrer.

Je connaissais cette cicatrice et il la montra une fois de plus. La cicatrice était un des gros atouts de Gil.

— La soupape de ce rouleau à vapeur était défectueuse, comme vous pouvez vous en rendre compte en la regardant. Mais, du fait qu'elle était entrée droit là-dedans, eh bien, je l'ai laissée là derrière le bar, juste où elle avait tapé. C'était un moment de mon existence où je l'ai échappé belle.

— Moi aussi, dis-je. J'étais là quand c'est arrivé. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Oh... ça m'est égal.

Gil se retourna et se versa consciencieusement un coup à boire, juste récompense de sa victoire. Nous choquâmes nos verres et Gil renversa sa tête grisonnante et massive un court instant. Puis il s'approcha d'un client qui demandait à grands cris s'il pouvait voir un éléphant rose.

Gil lui montra patiemment l'éléphant rose et expliqua, plein d'aménité, le rôle qu'il avait joué dans sa vie.

— J'aime ce musée, dit Pauline. Mais quelquefois cela doit être épouvantable pour Gil. Il a tout vu, il a tout fait, il a été partout, il connaît tout le monde. Qu'est-ce qui lui reste ?

Je marmonnai que l'histoire qui se ferait demain serait la même qu'aujourd'hui et sur cette pensée profonde, nous primes un autre verre. Et puis Gil revint et Pauline fit un autre essai sur ses souvenirs, et je payai une tournée. Et encore une autre.

À une heure du matin, nous étions tous deux un peu fatigués de la vie de Gil, et je me mis à penser à la mienne.

Je pouvais me fabriquer quelques souvenirs de plus. Pourquoi pas ?

Il y avait bien des raisons contre. Je les pesai de nouveau et tentai, encore une fois, de m'expliquer pourquoi j'allais faire ce que j'allais faire. Mais toutes mes explications s'enfuirent loin de moi.

Je fis appel à toutes sortes de mauvaises raisons, sans oublier la plus simple. Mais la bonne ou les mauvaises me suffisaient largement : je n'étais pas difficile sur le choix du terrain sur lequel je me laissais entraîner, plutôt légèrement ; dangereusement même.

Peut-être étais-je simplement fatigué de toujours faire mon devoir, et plus fatigué encore de ne jamais faire les choses qu'il ne fallait pas que je fasse.

Les pouvoirs attractifs de Pauline Delos ne cessaient de se multiplier et venaient d'atteindre le centuple de leur valeur initiale. Nous nous regardions, et cet instant me sembla comparable à l'éclair blanc jailli du contacteur lorsqu'un autre circuit se ferme et que le courant se déchaîne invisible, à travers un nouveau réseau.

Pourquoi pas ? Je savais les risques et le prix de l'aventure. Et malgré cela, pourquoi pas ? Ces risques et ce

prix n'étaient-ils point eux-mêmes une de mes raisons d'agir ? Le total serait élevé. Il faudrait mentir et jouer une superbe comédie ; mais si j'acceptais ce prix, pourquoi pas ? Et si le danger était plus grand encore ? À cela je ne pouvais m'attarder une seconde.

Ça allait être une chose ignorée que de passer un soir avec ce blond mystère qui cherchait sans doute sa solution. Or je la trouverais maintenant, ou jamais. Personne, jamais, ne la trouverait plus. Elle serait perdue pour toujours.

— Eh bien ? Dit-elle.

Elle souriait, et je me rendis compte que je venais d'avoir une discussion imaginaire avec l'ombre d'un second George Stroud, debout derrière l'apparition éblouissante qu'elle était devenue. C'était stupéfiant. Cet autre Stroud ne savait-il dire que « Pourquoi pas ? ». Ce qu'il entendait par là, je me le demande. Pourquoi pas quoi ?

Je finis le verre que tenait ma main et dis :

— Je vais donner un coup de fil.

— Oui – moi aussi.

Mon coup de fil à moi s'adressait à un hôtel du voisinage. Le gérant ne me laissait jamais tomber. Je pistonnais ses fils et ses filles à l'école, il ne me laissa pas tomber cette fois non plus.

En revenant de la cabine, je dis :

— Partons-nous ?

— Allons. C'est loin ?

— Pas loin, dis-je. Mais ça n'a rien de sensationnel.

Je n'avais pas la moindre idée, évidemment, de l'endroit où nous allions nous retrouver dans cet hôtel triste et austère. Pauline trouvait tout ça très naturel, apparemment. Il me vint une arrière-pensée... et cette arrière-pensée s'évanouit à la seconde où elle apparut. Et puis j'espérai qu'elle ne dirait rien ni qu'elle ne ferait rien qui ne nous concerne directement.

Je n'avais pas besoin de l'espérer. C'est ce qu'elle fit.

Ces moments-là passent rapidement, et en conservent toute leur signification s'ils réussissent à passer. Sinon, ils restent lettre morte.

Bert Sanders, le gérant du Lexington Plaza, me tendit un papier en me donnant la clé d'une chambre au cinquième étage. Selon ce papier, il était absolument nécessaire que je libère la chambre avant midi le lendemain, car elle était retenue. Cette chambre, où je trouvai mon nécessaire, était très bien, un bon grand caveau de famille dans lequel j'avais, je crois, déjà logé une ou deux fois auparavant.

Je fus surpris et consterné de voir qu'il était déjà trois heures ; je sortis la demi-bouteille de Scotch, l'unique robe de chambre et la simple paire de pantoufles, le dernier numéro des « Voies du Crime » – comment se trouvait-il là ? – les trois bouquins de nouvelles et de poésie, la pile de mouchoirs, le pyjama et les comprimés d'aspirine qui constituaient l'essentiel du contenu de la valise. Je dis :

— Vous boiriez bien un peu de Scotch ?

Nous en boirions bien tous les deux. Le service, au Lexington Plaza, disparaissait de la circulation vers dix heures, et nous prîmes nos whiskies à l'eau de robinet. C'était parfait. Les minutes que nous vivions maintenant semblaient s'accélérer à vue d'œil.

Je me souvins encore de dire à Pauline, étendue sur le tapis avec un oreiller sous la tête et plus merveilleuse que jamais dans mon pyjama, que notre demeure cesserait de l'être dès midi.

Elle me répondit d'une voix vague de ne pas m'en faire, que c'était très bien, et pourquoi est-ce que je ne continuais pas à lui expliquer des choses sur Louise Patterson et les tendances les plus caractéristiques de la peinture moderne. Je m'aperçus avec quelque étonnement que j'avais un livre ouvert sur les genoux, mais que j'avais parlé de quelque chose de très différent. Et je ne pouvais me rappeler de quoi. Je lâchai le livre et m'étendis à côté d'elle sur le plancher.

— Assez de peinture, dis-je. Essayons de résoudre ce problème.

— Quel problème ?

— Vous.

— Je suis une femme très ordinaire. George. Pas le moindre mystère.

Je crois que je répondis :

— Vous êtes l'ultime, la dernière et la plus merveilleuse énigme. Peut-être qu'on ne peut pas vous déchiffrer.

Et puis je pense que je regardai ce grand lit vaste et somptueux, doux, profond, immense. Mais il semblait à des

milliers de kilomètres. Je décidais que c'était un peu trop loin. Mais c'était mieux que bien. C'était parfait. C'était très exactement parfait.

De nouveau, je crois, je découvris pourquoi nous sommes au monde.

Et alors je me réveillai et me retrouvai dans ce grand et vaste lit, tout seul, au bruit d'une terrible sonnerie, de coups de marteau-pilon et de vrombissements divers. Le téléphone était le plus proche, aussi c'est à lui que je répondis en premier et une voix m'annonça : « Désolé, monsieur, mais M. Sanders dit que vous n'avez pas retenu la chambre pour aujourd'hui. »

Je regardai ma montre. Une heure et demie.

— D'accord.

Je crois que je grognai, retombai et dévorai un comprimé d'aspirine qu'une main prévenante avait laissé sur la table de nuit ; au bout d'un instant, j'allai à la porte, où l'on frappait et sonnait toujours. C'était Bert Sanders.

— Ça marche ? demanda-t-il ; il paraissait plus qu'à moitié troublé. Vous savez, je vous avais averti que cette chambre était retenue.

— Bon Dieu.

— Heu... je suis désolé de vous réveiller, mais il faut que vous...

— D'accord.

— Je ne sais plus exactement quand...

— Bon Dieu.

— Si j'avais prévu...

— D'accord. Où est-elle ?

— Qui ? Ah ! Heu... vers six heures ce matin...

— Bon Dieu, ça ne fait rien.

— Je pensais que vous aviez besoin de quelques heures de sommeil, mais...

— D'accord.

Je retrouvai mon pantalon et mon portefeuille et je pense que je payai Bert.

— Je serai sorti d'ici dans trois minutes. Au fait, y avait-il quelque chose d'autre ?

— Rien du tout, monsieur Stroud. C'est seulement que cette chambre...

— Bien sûr. Emmenez ma valise, voulez-vous ?

Il dit qu'il voulait bien, après quoi je m'habillai à toute vitesse, regardant partout si elle n'avait pas laissé un mot, tout en cherchant une chemise propre ; je me débarbouillai mais n'essayai pas de me raser et me versai le millimètre de Scotch qui paraissait avoir été oublié dans une bouteille de Scotch surgie sous ma main.

Qui était cette femme ?

Pauline Delos. L'amie de Janoth. Oh ! Bon Dieu. Et quoi encore ?

Où Georgette avait-elle pensé que j'étais ? En ville, au boulot, mais devant rentrer un peu en retard.

Très bien. Et alors ?

Qu'étais-je censé de faire au bureau aujourd'hui. Je ne pus rien me rappeler d'important, et c'était d'autant mieux.

Mais en ce qui concernait les problèmes essentiels ? Eh bien, je ne pouvais plus rien y faire, maintenant que j'avais été aussi idiot. Rien. Bon. Parfait.

Je me peignai, me brossai les dents, nouai ma cravate.

Je pourrais téléphoner à Georgette, chez sa sœur, à Trenton que j'avais travaillé jusqu'à trois heures du matin et que je n'avais pas voulu téléphoner. Ça aurait réveillé toute la maison. Très simple. Ça avait toujours pris. Ça prendrait cette fois encore. Il fallait bien.

Je fermai ma valise, la laissai au milieu de la chambre à l'intention de Bert, et descendis chez le coiffeur dans le hall. Il me rasa en vitesse ; après quoi je déjeunai encore plus vite et pris un verre en une fraction de seconde.

Il était trois heures de l'après-midi quand je retournai à mon bureau ; personne excepté Lucille, notre secrétaire à Roy et moi ; elle tapait avec nonchalance dans la petite pièce séparant nos deux bureaux. Elle n'eut pas l'air étonné, et je ne vis aucun message à mon adresse sur le bureau ; rien qu'un tas de notes de service et des noms.

— Personne ne m'a appelé, Lucille ? demandai-je.

— Ceux qui sont inscrits sur votre bloc.

— Rien de la maison ? Rien de ma femme ?

— Non.

Ainsi tout allait bien. Jusqu'ici. Dieu merci. Je retournai m'asseoir à mon bureau et avalai trois comprimés de plus. Un après-midi comme tous les autres... sauf mes nerfs. Mais ils ne devaient pas s'en apercevoir non plus, eux. Je me plongeai derechef dans le travail quotidien préparé par Lucille. Rien de changé. Tout allait bien. Je n'avais rien fait. Ni moi ni personne.

George Stroud 5

Et tout ça passa comme une lettre à la poste. Et deux mois s'écoulèrent. Et pendant ces deux mois, Mafferson et moi mêmes sur pied les rapports et les bases des « Personnalités capitalisées », une étude sur la banqueroute pour le numéro de mai, et une histoire détaillée des ventes d'enfants abandonnés pour celui de juin.

Et puis un soir, au début de mars, j'ai eu le cafard. J'ai attrapé le téléphone et j'ai obtenu de notre standard privé le numéro que je cherchais. Quand le numéro en question répondit, j'ai dit :

— Allô, Pauline. C'est votre avocat.

— Ah... Oui, a-t-elle répondu au bout d'une seconde. Celui-là...

C'est un jour de printemps, ai-je affirmé. Et c'était en effet le premier. Nous prîmes rendez-vous au Van Barth pour l'heure du cocktail.

Georgette et Georgina séjournèrent en Floride, et revenaient dans deux jours. Earl Janoth se trouvait à Washington, pour au moins deux heures, et peut-être une semaine. Nous étions un vendredi.

Ce soir-là, avant de m'en aller, j'entrai dans le bureau de Roy et le trouvai en conférence avec Emory Mafferson et Bert Finch. Je constatai qu'Emory était plein de méfiance à l'égard de « L'Avenir sans Criminels. Pourquoi ? Voici des explications. Comment ? Voici des chiffres. » Emory disait :

— Sur le papier, je me rends très bien compte que les « Personnalités capitalisées » ça peut marcher. Je me rends très bien compte d'après les tableaux des compagnies d'assurances et les statistiques financières que c'est épatant pour les quelques personnes qui seront capitalisées de la sorte, mais ce que je ne crois pas, c'est ce qui va se passer si on y met tout le monde. Vous voyez où je veux en venir ?

Roy était dans un de ses meilleurs jours de compréhension, de patience et de détente.

— C'est à ce résultat que l'on compte arriver, dit-il. Et à mon avis, c'est plutôt gentil ! Trouvez pas ?

— Laissez-moi vous expliquer, Roy. Si un individu capitalisé à un million de dollars vous permet de récupérer l'investissement initial, plus un bénéfice, il y aura une ruée formidable pour en introduire beaucoup d'autres, afin d'accroître ce bénéfice. Et, très rapidement, tout le monde y sera, excepté les détenteurs d'actions. Qu'est-ce que ceux-là gagnent à cet arrangement ?

La patience de Roy prit un poids et une forme tangibles.

— Des bénéfices, dit-il.

— Naturellement, mais qu'est-ce qu'ils en feront ? Qu'est-ce qu'ils en auront ? Rien qu'un peu d'argent. Eux-mêmes ne mèneront pas des vies parfaitement conditionnées s'ils abandonnent une grosse somme à titre d'investissement dans une nouvelle affaire rentable. J'ai l'impression que les seules personnes que ce projet mette dedans sont les souscripteurs qui auront rendu l'affaire viable.

Roy dit :

— Vous oubliez une chose : dès que le système aura fonctionné quelques années, les personnalités capitalisées elles-mêmes seront les premières à réinvestir leur capital dans le trust initial, de telle sorte que les deux groupes seront toujours intéressés l'un comme l'autre à la même entreprise.

Je conclus qu'ils se débrouillaient très bien sans mon aide, et quittai le bureau.

Dans le bar du Van Barth, je rencontrai une belle inconnue, vêtue d'un ensemble gris et noir plutôt sévère qui avait l'air d'un tailleur, mais n'en était pas un. J'attendais depuis dix minutes à peine. Après avoir discuté avec moi ce qu'elle allait prendre, Pauline me dit, plutôt tristement.

— Je ne devrais pas être là, vous savez. J'ai l'impression que vous êtes un homme dangereux.

— Dangereux, moi ? Les petits chats d'un mois deviennent combatifs en me voyant. Ils ouvrent leurs yeux pour la première fois, aiguisent leurs griffes et miaulent d'impatience.

Elle sourit sans gaieté et répéta brièvement :

— Vous êtes un homme dangereux, George.

Je ne pensais pas que ce fût la note convenant à notre conversation et j'en fis résonner une autre. Très vite elle se dégela, nous prîmes un autre verre et après nous allâmes souper chez Lemoyne.

J'avais vécu très solitaire ces trois dernières semaines, depuis le départ pour la Floride de Georgette et Georgina, et

je me sentais bavard. Aussi, je bavardai. Je lui racontai celle de la baleine et du sous-marin, lui expliquai pourquoi les films muets étaient l'Âge d'Or du cinéma, pourquoi Lonny Trout était l'as des as des boxeurs, et ensuite, je lui proposai de monter, en voiture, jusqu'à Albany.

C'est ce que nous finîmes par faire. Je connus encore une fois le plaisir de remonter le cours du fleuve parfait au monde, le fleuve qui ne déborde jamais, ne tarit jamais et, pourtant, n'est jamais deux fois le même. Nous atteignîmes Albany, par paliers, en trois heures à peu près.

J'ai toujours aimé cette ville, qui n'est pas si ordinaire que le croit le voyageur de passage, surtout pendant le congrès. Si jamais Manhattan était resté aveugle pour quelque chose, c'est bien pour cet endroit.

Après nous être inscrits sous un nom que j'élaborai avec grand soin et un brin d'imagination, M. et M^{me} Andrew Phelps-Guyon, nous sortîmes et passâmes un couple d'heures à manger et boire, à nous distraire et à danser un peu sur un bon plancher et pas trop encombré dans un nightclub bougrement cher. Mais c'était un soir qui sentait décidément le printemps, un printemps neuf, tout frais pondu et arraché aux dents même de la poule, ce qui valait le risque.

Nous prîmes notre petit déjeuner vers midi et peu après, nous repartîmes lentement pour la ville, par une autre route. C'était une nouvelle rivière que nous suivions, et, naturellement, je tombai encore amoureux de celle-là ; naturellement encore, Pauline y fut pour quelque chose.

Tard dans l'après-midi de ce samedi, nous approchâmes de la 58^e Rue Est, où habitait Pauline. Si tôt, cependant, qu'elle dut admettre qu'elle avait le temps, des tas de temps.

Nous allâmes chez Gil. Pauline joua au jeu trois fois à peu près. Je croyais qu'elle allait avoir Gil lorsqu'elle demanda le Corbeau de Poe, mais il exhiba un oiseau bleu empaillé ou quelque chose du même genre, déjà très avancé dans sa dernière métamorphose, et expliqua que c'était l'inspireur original de Poe, dont celui-ci avait personnellement fait présent à son meilleur ami, l'arrière-grand-père de Gil. Et puis je me rappelai qu'il y avait longtemps, bien trois mois, que je n'étais retourné explorer la rue des antiquaires.

C'est la portion de la Troisième Avenue qui va de la 60^e Rue, jusqu'à la 42^e, ou à peu près jusque-là ; il y a certes des magasins d'antiquités plus grands, mieux fournis, plus chers et plus sérieux ailleurs dans la ville, mais on n'y ressent pas le frisson de l'aventure et de la découverte. Un soir où je planais très haut, j'ai demandé, dans une boutique de la Troisième Avenue, la flûte du Joueur de Flûte de Hameln. Ils l'avaient justement. Je ne me rappelle plus ce que j'en ai fait ; je l'avais achetée environ dix dollars et transportée d'abord à mon bureau, où elle me parut perdre son pouvoir, puis chez moi où quelqu'un la cassa ; après quoi, elle disparut. Mais ce n'était pas la faute de la Troisième Avenue si je n'avais pas su m'en servir proprement.

Cet après-midi là, Pauline et moi musardâmes parmi quelques bassins de lit style Nouvelle-Angleterre, pas très intéressants, des rouets transformés en lampes à pied ou de table, et les habituels bahuts aménagés en chaises de sport, en étagères à livres et en tombereaux à thé. Tout ce fourbi était conséquent et en bon état, et plaidait plus en faveur de l'ingéniosité du XX^e siècle que de l'imagination des fabricants de l'époque. Certaines choses étaient intéressantes mais pas emballantes.

Et puis à sept heures et demie environ, comme certaines des boutiques fermaient, nous parvînmes à un petit magasin de la 50^e, petit mais littéralement bondé. Peut-être y avais-je déjà été, mais je ne me le rappelais pas, et, apparemment, le propriétaire ne se souvenait pas de moi non plus.

Je farfouillai là-dedans quelques minutes sans son aide ; je n'apercevais rien qui ait pu m'échapper précédemment, mais je me donnais du bon temps à répondre aux questions de Pauline. Et puis, peu de temps après, quelqu'un d'autre entra et, avec une attention croissante, je prêtai l'oreille au dialogue qui se déroulait dans la boutique.

— Oui, j'en ai, entendis-je répondre le marchand quelque peu surpris. Mais je ne sais pas si c'est exactement le genre que vous voulez. Presque personne ne demande de tableaux ici, naturellement. J'ai mis celui-là en vitrine simplement parce qu'il était encadré. C'est celui-là que vous voulez ?

— Non. Mais vous en avez d'autres, hein ? Sans cadre. Un ami à moi est venu il y a deux semaines, et il m'a dit que vous en aviez.

La cliente était une grande brune, d'un seul bloc, habillée à la diable, avec une figure comme un cyclone pétrifié.

— Oui, j'en ai. Mais ils ne sont pas positivement en bon état.

— Je m'en moque, dit-elle. Je peux les voir ?

Le marchand atteignit un rouleau de toiles sur une haute étagère et les déroula. J'étais revenu vers le devant de la boutique, et je m'octroyai un rôle silencieux dans le débat.

Le marchand tendit le rouleau entier à la femme, et j'appuyai presque mon menton sur son épaule gauche.

— Regardez-les... dit-il à la femme.

Il tourna la tête, renfrogné, et, pendant une fraction de seconde, un de ses yeux s'agrandit, devint énorme, et plongea dans un des miens. Le mien exprimait un intérêt poli.

— Où les avez-vous eues ? demanda la cliente.

Elle déroula le paquet de toiles, qui faisaient à peu près un mètre vingt sur un mètre cinquante, quelques-unes un peu plus, les autres moins, et considéra celle du dessus dans la position où elle se trouvait, à l'envers. Cela représentait un long courrier de Gloucester, toutes voiles dehors, qui se distinguait de ses équivalents ordinaires par la présence d'une tache circulaire, comme une tache de café en plus grand, entourant le navire et plusieurs kilomètres d'océan. Dire qu'elle n'était pas positivement en bon état correspondait à un certain culot. La tache, pensai-je, avait à peu près la taille d'un fond de tonneau, et c'était là sans doute son origine.

— Elles faisaient partie d'un lot, dit le marchand prudemment.

La grande femme l'interrompit avec un rire sonore et fracassant.

— Partie d'un lot de quoi ? demanda-t-elle. De fournitures pour incendiaires ? Ou, n'est-ce pas un vieux reste de ces machins dont on se servait pour envelopper la vaisselle dans les prix uniques ?

— Je ne sais pas d'où ça vient. Je vous ai dit que ça n'était pas en parfait état.

Elle fit passer celle du dessus derrière la pile, découvrant un grand vase de marguerites. Cette fois-ci, personne ne dit plus rien. Je fermai seulement les yeux pendant deux secondes, et cela disparut.

La troisième toile consistait en un travail honnête de l'école « vieille baraque de la zone » ; elle devait, à mon avis, dater de quinze ans ; je ne reconnus pas la signature ; mais cela avait pu être fait par un des cinq ou six cents peintres professionnels qui se sont attelés au même tableau avec plus ou moins de bonheur.

— Fameux !... dit le marchand. Très coloré. C'est criant de vérité.

La grande et massive femme brune passa attentivement à la suivante. Encore un long courrier de Gloucester ; mais celui-ci allait dans l'autre sens. Il portait la même superbe tache de café que les autres. Et la suivante représentait un plein panier de petits chats. « Mes chéris », c'est sans aucun doute sous ce titre que l'aimable vieille dame, son auteur, la désignait. En tout cas, le spectacle était varié. Les peintres de voiliers se spécialisent dans les voiliers, les peintres de baraques les fabriquent par douzaines, et l'aimable vieille dame avait certainement confectionné des centaines et des centaines de chats. Mais la présente exposition faisait place à tous.

— J'ai peur que vous n'ayez rien là qui puisse m'intéresser, dit la femme.

L'homme reconnut silencieusement cette vérité et elle continua la revue. Deux autres toiles passèrent sans commentaire, et je constatai qu'il n'en restait plus que deux ou trois.

Et puis elle en retourna une autre, méthodiquement, et je m'arrêtai soudain de respirer. C'était Louise Patterson. Pas à se méprendre sur le sujet, la manière, la technique. Les frères et les sœurs de ce tableau étaient accrochés aux murs de ma maison de Marble Road. J'avais payé l'un d'eux neuf cents dollars, guère moins pour les autres, tous achetés à des expositions de Patterson, 50^e Rue.

La cliente avait déjà glissé un doigt adroit pour séparer la toile de la suivante et l'emporter lorsque je m'éclaircis la gorge et dis : J'aime assez ça.

Elle me regarda pas très amicalement, saisit la toile et la tint devant elle à bras tendus ; elle s'enroulait aux endroits où elle n'était pas éraillée, et portait des taches diverses, outre la marque de fabrique normale, la tache de café démesurée. Elle était vraiment dans un état rien moins qu'épouvantable.

— Je l'aime aussi, déclara la cliente. Mais elle est dans un état infect. Combien en voulez-vous ?

Cette question, m'ignorant absolument, était tirée à bout portant sur le marchand.

— Heu...

— Bon Dieu ! Quelle cochonnerie !

Cette seconde salve diminua de moitié, sans aucun doute, le prix que le marchand allait proposer.

— À vrai dire, admit-il, il est difficile à évaluer exactement. Enfin, je vous le laisserai pour dix dollars.

C'est la pure vérité que je ne savais pas moi-même ce que pouvait valoir aujourd'hui un Patterson dans une vente

normale. Rien de fabuleux, sans doute, mais d'un autre côté, bien que Patterson n'ait pas exposé depuis des années, et, à ma connaissance, soit morte, il ne me paraissait pas possible que son œuvre fût tombée dans l'oubli. Mes toiles, achetées quelques centaines de dollars, étaient des affaires à ce moment-là et plus tard, les œuvres de l'artiste s'étaient vendues encore plus cher ; pendant une brève période à vrai dire.

Je souris à la femme.

— J'ai parlé le premier, lui dis-je, et m'adressant ensuite au marchand :

— Je vous en donne cinquante.

Le marchand, qui devait s'y connaître en peinture de meubles de jardin, parut visiblement ébloui, troublé aussi. J'aurais pu noter le moment exact où la grande lueur électrique illumina son âme : il avait quelque chose, sans doute un Rembrandt.

— Eh bien... Je ne sais pas, dit-il. C'est de toute évidence un tableau très habile. De très bonne qualité. J'avais l'intention de faire expertiser ce lot quand j'en aurais le temps. C'est la première fois que je les regarde moi-même. Je pense...

— Ce n'est ni un Raphaël, ni un Rubens, ni un Corot... lui certifiâi-je.

Il se pencha et regarda la toile de plus près. Il y avait deux mains. L'une donnant, l'autre recevant une piécette. Rien de plus. Mais le sujet était chargé de toute la signification du drame de l'argent. Le marchand déroula le coin droit de la toile, où la signature devait être griffonnée plutôt lisiblement. Je commençai à transpirer.

— Pat... quelque chose, dit-il, l'observant avec attention, et la seconde d'après, le son de sa voix se fit désenchanté. Oh !... Patterson 32. Je me rappelle qui c'est, mais le nom m'est sorti de l'esprit.

Je laissai ce mensonge évident mourir de sa mort naturelle. La grande brune, bâtie comme une armoire de cuisine à l'ancienne mode, ne dit rien non plus. Mais elle n'avait rien à dire. Elle ne possédait évidemment pas les cinquante dollars. Et il fallait que j'aie ce tableau.

— C'est une œuvre de qualité supérieure, recommença le marchand. Quand il sera nettoyé, il sera très beau.

— Il me plaît, dis-je. Pour cinquante dollars.

Il dit, tournant autour du pot :

— Je suppose que le type qui l'a peint a appelé ça « le travail ». Quelque chose comme ça.

— J'appellerais ça Judas, dit Pauline. Non, La Tentation de Judas.

— Mais il n'y a qu'une pièce, dit le marchand sans rire. Il y en aurait trente.

Il continuait à tergiverser et examina les toiles qui restaient. Un silo et une vache devant. Une ravissante petite chose, des enfants jouant dans la rue. La plage de Coney Island. Déçu de voir notre manque d'intérêt, il déclara :

— C'est tout ce que j'ai.

Je dis à la grande brune avec un sourire vitrifié :

— Pourquoi ne prenez-vous pas les enfants dans la Grande Rue, pour cinq dollars. Moi, je prends le Judas.

Elle libéra une explosion de rire qui n'était, autant qu'on puisse s'en rendre compte, ni amical ni hostile. Seulement très bruyant.

— Merci, non, j'ai assez d'enfants chez moi.

— Je vous offre le cadre ; on peut arranger ça ici et vous l'emporterez chez vous.

Ceci déchaîna une nouvelle explosion suivie d'un grognement.

— Gardez l'argent pour votre tableau de maître à cinquante dollars.

Elle avait l'air de railler. Je lui demandai, avec une pointe de sarcasme :

— Vous ne croyez pas que ça les vaut ?

— Un tableau qui vaut quelque chose vaut certainement plus que ça, dit-elle s'enflammant tout à coup. Ce n'est pas votre avis ? Ou bien ça vaut dix dollars ou bien ça vaut un million.

En mon for intérieur, j'étais d'accord sur ce point de vue parfaitement raisonnable, mais le propriétaire du magasin avait l'air d'être également de cet avis. Et il fallait que j'aie ce tableau. Ce n'est pas ma faute s'il ne me restait que soixante malheureux dollars à l'issue d'une des semaines les plus coûteuses de l'histoire, et pas dix millions.

— Mais qu'est-ce que j'y connais en peinture ? Rien. Ne faites pas attention à ce que je vous dis. Peut-être qu'un jour – elle lâcha de nouveau son rire à donner la chair de poule – j'aurai chez moi le papier de tenture et l'endroit adéquats pour les Enfants dans la Grande Rue. Gardez-le moi.

Elle sortit, et, dans la tranquillité revenue au creux de la petite boutique, je manifestai fermement mon intention de payer ce que j'avais proposé et rien de plus, et nous finîmes par sortir aussi. Je l'avais eu à mon prix.

Il restait un peu de temps à Pauline et nous fîmes escale au bar-fumoir du Van Barth. Je laissai la toile dans la voiture, mais, tandis que nous commandions à boire, Pauline me demanda pourquoi diable je l'avais achetée ; je la lui décrivis à nouveau, cherchant à lui expliquer. Elle me dit en fin de compte qu'elle ne la détestait pas, mais ne voyait en aucune façon ce qu'il y avait en elle de si puissant.

Il me parut évident que Pauline était complètement fermée à la peinture. Elle n'y pouvait rien : des tas de gens sont comme ça ; certains le sont aux couleurs ou à la musique. Mais je tentai de lui faire comprendre ce que signifiaient en tant que symboles simplets et utilisation simple de couleurs intenses, les œuvres de Louise Patterson. Et puis j'ajoutai que ce tableau devait lui avoir fait quelque chose puisqu'elle était tombée en plein sur le bon titre.

— Comment savez-vous que c'est le bon ? demanda-t-elle.

— Je le sais. Je le sens. C'est exactement ce que j'y ai trouvé moi-même.

Stimulé par l'instant présent, je conclus, et je lui dis, que Judas devait être un conformiste né, un type plein de sens commun, coulé dans le moule ordinaire, qui se transcenda lui-même lorsqu'il se trouva mêlé à un groupe de gens qui vivaient à peine sur terre, abstraction faite d'un travail fructueux.

— Seigneur, vous le représentez comme un saint, dit Pauline souriante et glaciale.

Je lui dis qu'il en était probablement un.

— Un homme de son espèce, fait pour marcher au pas, mais retombant toujours sur le mauvais pied, doit avoir subi deux fois les tourments des autres. Et il arriva que la tentation fut trop forte. Comme bien d'autres saints, il succomba lorsqu'il fut tenté. Mais très peu de temps.

— N'est-ce pas pousser le raisonnement un peu loin ?

— En tout cas, c'est le nom de mon tableau, dis-je. Merci de votre aide.

Nous bûmes pour célébrer ça, et Pauline renversa son cocktail.

Je vins à son aide avec mon mouchoir pendant cette minute dramatique, puis la laissai finir le travail, et commandai au garçon deux nouveaux cocktails. Il emporta le napperon trempé.

Puis nous mangeâmes quelque chose et bûmes quelques verres de plus, et parlâmes bien plus encore.

Il faisait tout à fait noir quand nous sortîmes du Van Barth et je conduisis Pauline jusqu'à la 58^e Est. Son appartement, où je n'avais jamais été, était une de ces austères et immuables posadas du quartier. Elle me demanda de l'arrêter ailleurs que devant l'entrée, m'expliquant froidement :

— Je ne pense pas que ce soit sage de rentrer avec une valise. Et accompagnée.

Cette remarque ne signifiait rien de plus, mais elle me fit désagréablement mesurer, une seconde, les risques réduits, mais réels, que nous courions. J'anéantis cette idée et ne dis rien, mais je dépassai l'immeuble et m'arrêtai à un demi-block de l'entrée, éclairée sous sa marquise.

Là, je descendis pour lui tendre la petite valise qu'elle avait emportée à Albany et nous nous arrêtâmes un moment.

— Je vous téléphonerai ? dis-je.

— Mais oui. Je vous en prie. Mais nous devons être... enfin...

— Naturellement. Ça a été merveilleux, Pauline. Quelque chose d'à peu près divin, dans l'ensemble.

Elle sourit et s'en alla.

Je regardai par-dessus ses épaules et je remarquai vaguement qu'une grosse voiture s'arrêtait devant le trottoir, en face de l'entrée de l'immeuble. Quelque chose m'était familier dans la figure et l'allure de l'homme qui en sortit. Il pencha la tête à l'intérieur de la voiture pour donner des instructions au chauffeur, et se tourna de mon côté un moment. Je reconnus Earl Janoth.

Il vit Pauline s'approcher et je suis sûr qu'il regarda derrière elle et m'aperçut. Je ne pense pas qu'il ait pu me reconnaître : le réverbère le plus proche était derrière moi.

Et puis, après tout, quoi ? Cette femme ne lui appartenait pas.

Je n'appartenais pas à Janoth non plus, d'ailleurs.

Je remontai dans ma voiture et démarrai, et je les vis entrer tous les deux par la porte éclairée. En m'en allant, je n'étais pas très content de ce malheureux hasard ; mais d'un autre côté, je ne voyais pas ce qu'il aurait pu arriver d'irréparable.

Je retournai chez Gil. C'était l'habituelle nuit fulgurante du samedi. Je bus un tas de cocktails sans beaucoup parler, puis je mis la voiture au garage et attrapai le train de 1 h 45 pour rentrer chez moi. C'était tôt, mais je voulais être frais pour l'arrivée de Georgette et Georgina l'après-midi suivant. Je comptais reprendre le train, la voiture et les reconduire à la maison.

Arrivé à Marble Road, je pris ma valise et n'oubliai pas, naturellement, la Tentation de Saint Judas. Je laissai simplement la toile étalée sur la table de la salle-à-manger. Il faudrait la faire nettoyer, la restaurer et l'encadrer.

Avant d'aller me coucher, je jetai un coup d'œil sur les Patterson des pièces du bas et sur celui de mon bureau du premier. La Tentation était meilleure que n'importe lequel de ceux-là.

Il me vint à l'idée que j'étais peut-être en train de devenir l'un des plus grands collectionneurs de Patterson de tous les États-Unis, ou même du monde entier.

Mais, avant de me coucher, je défis ma valise et rangeai mes affaires. Je rangeai aussi la valise.

Earl Janoth 1

Bon Dieu, j'ai pas souvent passé une soirée comme ça. Je peux me vanter de n'avoir jamais été impoli par simple réflexe, mais ces gens qui se prétendaient mes amis ont été à la limite de ce que je pouvais supporter et j'avais envie de les étrangler un par un.

Ralph Beeman, mon homme de loi depuis quinze ans, montra bougrement peu d'intérêt et encore moins de sympathie quand la question du renouvellement des contrats télégraphiques pour "L'Annuaire du Commerce" vint à l'ordre du jour, ou plutôt, fut délibérément mise à l'ordre du jour. Toute cette bande se mit à discuter de ça sans la moindre gêne, comme si j'étais une forme immatérielle quelconque, et pas bien sûre d'être présente, et comme si j'avais perdu ma concession. En vérité, ils étudiaient déjà le pour et le contre lorsque je me décidai à y aller.

— Ralph et moi avons quelque chose à dire à ce propos, dis-je cordialement ; mais l'enfant de porc ne remua pas d'un poil.

Il resta parfaitement neutre.

— Certainement ; nous renouvellerons sans nous soucier de l'opposition.

Moi, j'eus l'impression qu'il pensait que la bataille était déjà perdue. Je lui lançai un coup d'œil aigu, mais il préféra ne pas comprendre. Si seulement Steve avait été là. Il est parfaitement conscient de ces mouvements et de ces cou-

rants souterrains que je ressentais moi-même, sans pouvoir les déterminer exactement, tout autour de moi.

Nous étions dix à dîner chez John Wayne. C'est un chef politique mou, mais capable. De ce fait, si nous avions discuté de quelque chose, ça aurait dû être de politique. Mais, bon Dieu, depuis que j'avais mis les pieds dans cette maison, une vieille couveuse en pleine putréfaction qui datait d'au moins un siècle, nous n'avions pas cessé de parler de la Société Janoth, et des difficultés que nous rencontrions. Mais, personnellement, je ne rencontrais aucune difficulté.

Ensuite, il y eut un moment empoisonnant quand Hamilton Carr me demanda comment je m'étais débrouillé à Washington. J'en revenais à peine, et j'avais l'impression désagréable qu'il savait exactement qui j'avais vu et ce que j'avais trafiqué. En fait, ce n'était pas grand-chose. Je pensais à élargir les fondations de la Société Janoth et mon tour à Washington était uniquement provoqué par mon désir d'avoir des tuyaux rapides et sérieux sur la façon dont il fallait que je m'y prenne pour y arriver tout en respectant les règlements S.E.C.

Ralph Beeman était descendu avec moi, n'avait pas dit grand-chose tout le temps que nous étions ensemble, et, de nouveau, je pensai à lui avec acuité. Mais non, impossible. S'étaient-ils tous groupés pour conspirer contre moi ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que des explorateurs aux nouveaux rivages de la raison ont été surpris sans défense. Hamilton Carr, en tout cas, n'était pas un ennemi ; du moins, je n'avais jamais pensé que mon conseiller financier pût en être un. Il savait, depuis toujours, ce que valait, à un centime près, le papier qui sortait de chez Janoth, et de qui dépendait cette valeur. Ce soir-là, il me dit :

— Vous savez que Jennett-Donohue désirent toujours acheter ou fusionner.

Je lui ris au nez d'un rire énorme.

— Oui, dis-je. Moi aussi. Combien veulent-ils de leur affaire ?

Carr sourit. Glacial et désapprobateur.

Va te faire foutre, pensai-je. Qu'est-ce qui se passe ?

Il y avait là une fichue punaise avec un terrible accent anglais qui répondait au nom de Lady Pearsell ou quelque chose d'aussi original, et elle me raconta en détail tout ce qui n'allait pas dans mes magazines. Rien n'allait selon elle. Mais pas une seconde il ne lui était venu à l'idée que j'avais battu la campagne pour dénicher les meilleurs écrivains, les esprits les plus puissants et les plus originaux. J'avais peigné les quotidiens, les illustrés, les meilleures universités, payé les plus hauts salaires de la profession pour embaucher, je le savais, la plus fine bande de journalistes que l'on ait jamais rassemblée sous le même toit. Elle continuait à jacasser énormément, son cou se tortillait comme celui d'un vieux dindon miteux, mais à l'entendre, j'avais ramassé mes types dans les hôpitaux, les maisons de fous et les pénitenciers.

J'avais envie de rire en l'écoutant... mais pas en écoutant Carr, Beeman et un dénommé Samuel Lydon.

— Vous savez, me dit-il, il est possible qu'il n'y ait pas toujours la même demande que par le passé pour une présentation luxueuse. J'ai des rapports des distributeurs.

Tout le monde pouvait en avoir. Tout le monde savait ça.

— Je suppose que vous aimez mieux que l'on vous parle sans détours, monsieur Janoth.

— Naturellement.

— Eh bien, les bouillons de certains de vos principaux magazines ont connu d'étranges variations. Hors de proportion avec ceux des autres publications, je veux dire.

Je le reconnus. C'était le vice-président d'une compagnie locale de messageries.

— Je me demandais si vous en connaissiez la raison.

Ça, c'était ou bien une ignorance totale ou bien un culot monstre. Je le regardai sans prendre la peine de répondre.

— Peut-être est-ce votre revue d'astrologie, dit Geoffrey Balack, un type incapable, faux jeton, mufle, et complètement fabriqué. Une espèce de chroniqueur. Je l'avais engagé, autrefois, mais son travail n'était pas fameux ; quand il nous quitta pour prendre une autre situation, je pensai que le hasard travaillait pour moi. Maintenant, à le voir, je ne me rappelais plus s'il était parti de son plein gré ou si Steve l'avait fichu dehors. Ou moi. Agressif, il passa une main dans ses cheveux plutôt rares.

— Celui-là, je n'ai vraiment jamais compris. Quel intérêt ?

Je restai souriant, mais j'avais du mal.

— J'ai acheté cette petite revue, "Les Étoiles", uniquement pour son titre. Actuellement, ça n'a plus aucun rapport avec l'astrologie. C'est presque la seule revue potable d'astronomie.

— Vulgarisation ?

Ça non plus ne méritait même pas une réponse. Voilà le type que nous avons cru autrefois pénétrant et honnête. Tous les bons écrivains coûtent cher et j'étais plus qu'heureux de les payer.

Mais ils devenaient de plus en plus coûteux. Les autres sociétés d'édition, même celles qui ne travaillaient pas dans notre partie, ne rataient pas une occasion de piller notre équipe, bien qu'elles n'aient guère l'habitude de se mêler des affaires des confrères. Les agences de publicité, le cinéma, la radio, dans tous ces coins-là, nous perdions nos meilleurs hommes, à des prix vraiment fabuleux. Nous trouvions un type et nous le dorlotions jusqu'à ce que nous ayons découvert le bon moyen de lui faire rendre ce qu'il avait dans le ventre, et il n'hésitait pas à nous planter là pour écrire un baratin pour un programme offert par les parfums Machin, ou des discours pour une grande gueule politique. Le contrat, ils s'en tapaient, et on leur offrait des sommes qui auraient suffi à flanquer par terre toute la Société s'il avait fallu s'aligner là-dessus.

C'était ça. Ou alors, ils voulaient écrire des livres. Ou bien ils devenaient fous. Et pourtant, Dieu sait si la plupart d'entre eux l'étaient déjà ! Notre collaboration avec eux n'avait pour effet que de ralentir et de retarder l'issue inévitable de l'aventure.

Enfin, il nous restait quand même les meilleurs écrivains que l'on puisse trouver, et la concurrence nous tenait en haleine.

Quand on apprenait que Jennett-Donohue ou Devers et Blair venaient d'offrir 25000 à un de nos rédacteurs à 15000,

nous montions jusqu'à trente. Si la radio proposait 50000 à un type dont nous avons absolument besoin, nous allions jusqu'à soixante. Et quand Hollywood se mettait à piquer nos chiens écrasés et nos garçons de bureau en leur mettant un million sous le nez... bon, ça va. Inutile de se faire du mauvais sang. Pourtant, quelquefois, on a du mal à faire autrement.

Il était dix heures – pas moyen de terminer plus tôt – quand je pus songer à m'en aller. J'avais de quoi m'occuper sans rechercher à récolter des emmerdements supplémentaires auprès de cette bande de tordus.

Tout ça, c'est une question d'hérédité nerveuse et glandulaire. Peu importe la façon dont on raisonne ; les uns auront une attitude triste et destructive à l'égard de tous et de toutes choses, comme ces types-là ; et ça dépend uniquement du fonctionnement de leurs glandes ; les autres sont précis et constructifs. Je n'ai aucune raison de m'en vanter. Mais eux non plus.

Une fois dans la voiture, je dis à Bill de me conduire à la maison, mais à mi-chemin je changeai d'idée. Je lui ordonnai de me mener chez Pauline. Bon sang, peut-être qu'elle était là. Je n'avais pas envie de rentrer chez moi après une soirée gaspillée au milieu d'une bande de cyniques en toc, d'idéalistes déçus et de conspirateurs bernés.

Sans un mot, Bill tourna son volant et nous virâmes au coin le plus proche. Ceci me fit penser, une fois de plus, à sa façon de prendre mes ordres, trente ans plus tôt, pendant la manche la plus acharnée d'une bataille de la circulation dans l'Ouest ; et, quelque temps après, quand on brisait la grève des imprimeurs. C'est pour ça qu'il était encore avec moi. Si,

après ces trente ans-là, il ne me parlait pas, même à moi, pas de danger qu'il parle jamais à personne.

Arrivé devant la maison, je sortis, je passai ma tête par la portière, à sa droite et je lui dis :

— Rentrez, Bill, je prendrai un taxi. Je ne pense pas avoir besoin de vous jusqu'à demain soir.

Il me regarda mais ne dit rien, et la voiture s'écarta doucement du trottoir.

Earl Janoth 2

Je pivotai pour entrer, et en me retournant, j'aperçus Pauline. Elle disait au revoir à quelqu'un au coin de la rue la plus proche. Je ne la voyais pas de face, mais je reconnus son profil, son allure et son port, le chapeau qu'elle avait fait faire récemment sur ses indications, et son manteau beige. Je restais là, debout, et elle se mit à marcher vers moi. Je ne reconnus pas l'homme qui l'accompagnait ; je le regardai pourtant attentivement tandis qu'il faisait demi-tour et montait dans sa voiture ; mais son visage resta dans l'ombre.

Lorsque Pauline me rejoignit, elle était souriante et calme, à la fois affectueuse et un peu distante, pleine d'aisance comme toujours. Je dis :

— Eh bien, ma chère. Voilà une chance.

Elle écarta une invisible mèche de cheveux et s'arrêta à côté de moi.

— Tu as fait bon voyage, Earl ?

— Excellent. Passé un agréable week-end ?

— Merveilleux. Du cheval, de la natation, un livre épataant – et j'ai rencontré des gens tout neufs et intéressants.

Nous étions entrés dans l'immeuble et je vis qu'elle portait une petite valise.

J'entendis sans le voir quelqu'un qui se déplaçait derrière la haute séparation qui isolait le standard téléphonique ; comme d'habitude, aucun autre signe de vie. Peut-être cette

tranquillité était-elle une des raisons pour lesquelles Pauline, au début, aimait cet endroit.

Il y avait un ascenseur privé, juste en face de nous.

J'ouvris la porte et la suivis dans la cabine. Je pressai le bouton du cinquième étage. Je désignai la rue d'un signe de tête.

— C'était un de ceux-là ?

— Un desquels ? Oh ! Les gens tout neufs. Oui.

L'ascenseur s'arrêta au cinquième. La porte intérieure glissa sans bruit et Pauline ouvrit elle-même la porte extérieure. Je fis derrière elle, sur la moquette, les douze pas qui nous séparaient du 5 A. Dans le petit appartement de cinq pièces, le silence était si grand, l'air sentait le renfermé à tel point qu'on ne pouvait croire que quelqu'un fût entré ici depuis des jours et des jours.

— Qu'est-ce que tu as fait de beau ? demandai-je.

— Eh bien, nous avons d'abord été dans un endroit effrayant de la Troisième Avenue, qu'on appelle Chez Gil. Tu aimerais ça. Personnellement j'ai trouvé ça assommant. C'est une sorte de vieux musée archéologique et de bistro combinés. Un mélange suffocant. Après ça, on s'est baladés dans les boutiques d'antiquités.

— Quel genre d'antiquités ?

— Tout ce qui pouvait être intéressant. En fin de compte, nous avons acheté un tableau ; enfin, il a acheté un tableau dans une boutique à trois rues d'ici à peu près. Une

horrible cochonnerie qui avait l'air de sortir tout juste d'une boîte à ordures, et il l'a pratiquement fauchée à un autre client, une bonne femme qui le voulait aussi. Rien qu'une paire de mains par un peintre qui s'appelle Patterson.

— Une paire de quoi ?

— Des mains, mon chéri. Rien que des mains. Un tableau sur Judas, d'après ce que j'ai compris. Après ça, on a été au Van Barth, et on a bu quelques verres, et il m'a ramené à la maison. Et puis, tu es arrivé. Ça te suffit ?

Je la guettais tandis qu'elle ouvrait la porte du petit placard de l'entrée et y jetait sa valise ; elle referma la porte et se retourna vers moi, avec ses cheveux éclatants, ses yeux profonds et son visage parfait de beauté Renaissance.

— Ça m'a l'air d'avoir été un après-midi passionnant, dis-je. Qui était cette personne toute neuve ?

— Oh, un homme quelconque. Tu ne le connais pas. Il s'appelle Georges Chester. Il est dans la publicité.

Naturellement. Et moi je suis le pape. Mais j'ai roulé ma bosse un peu plus longtemps que toi, ou que ton petit camarade. Je la regardai un instant sans parler et elle me renvoya mon regard avec juste un peu trop d'insistance. J'étais presque triste pour le nouveau satellite qu'elle venait de quitter, qui que ce fût.

Elle prit un carafon près du divan et versa du cognac pour nous deux. Au-dessus de son verre, elle cligna des yeux en signe de connivence... de cette façon intime qui est supposée s'adapter à n'importe quel moment. Je bus le mien. De nouveau, je savais que le monde n'était plus que cendres. Froides, inutiles, stériles... Steve ne connaissait pas cette

impression que je ressentais de temps à autre. Un moment, je me demandai si d'autres que moi l'avaient jamais éprouvée, fût-ce une fois : mais cela paraissait impossible. Je dis :

— Au moins, cette fois, c'est un homme.

Tranchante, elle répondit :

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tu le sais.

— Tu vas encore ramener cette vieille histoire ? Me jeter Alice à la figure ?

Sa voix vibrait comme une guêpe. Avec Pauline, pas besoin de creuser bien loin pour trouver le sang.

— Tu n'as jamais oublié Alice, hein ? continua-t-elle.

Je finis mon cognac et cherchai le carafon ; je m'en versai un second. Parlant avec une lenteur et une courtoisie calculées, je répondis :

— Non. Et toi ?

— Tu as fini de faire ton petit NapoLoon. Sacré nom, où veux-tu en venir ?

J'avalai mon cognac d'un trait goulu.

— Et tu n'as pas oublié Joanna non plus, hein ? dis-je doucement. Et la Berleth ? Et Jane, et cette femelle d'Autriche ? Et Dieu sait qui encore. Tu ne les oublies pas, hein, ni celles-là, ni la prochaine.

Abasourdie un moment, elle bondit comme une bête. Quelque chose, un cendrier, je crois, siffla au-dessus de ma tête et s'écrasa contre le mur, me criblant d'éclats de verre.

— Sale enfant de pute ! explosa-t-elle. Il est là, il parle ! Lui ! Lui entre tous ! Ça, c'est énorme !

Machinalement, je pris le carafon et le renversai dans mon verre. Je cherchai le bouchon et j'essayai de le remettre, mais je n'y parvenais pas.

— Alors ? dis-je.

Elle était debout, de l'autre côté de la table basse, les traits convulsés par la rage.

— Et toi et Steve Hagen ?

Je restai soufflé, oubliant le bouchon.

— Eh bien ? Quoi ? Moi et Steve ?

— Tu me prends pour une aveugle. Je ne vous ai jamais vus quand vous partez camper, non ?

Je me sentis mal à l'aise et abruti. Un vide énorme et noir se fit en moi. Machinalement je répétais :

— Camper ? avec Steve ?

— Comme si tu n'avais pas été marié à ce type-là toute ta vie. Comme si je ne le savais pas. Vas-y, salaud, essaie d'avoir l'air surpris.

Ce n'était plus moi... Un géant de cent pieds de haut s'était emparé de moi, de mes gestes, de ma voix. Il ordonna à mes jambes de se mouvoir et je me retrouvai debout. Je pouvais à peine parler. Je sciais ma voix avec mes dents.

— C'est ça que tu dis de Steve ? Le plus chic type de la terre ? Et de moi ?

— Mon pauvre vieux ! Tu n'es qu'un reflet de ce singe de foire. Tu es donc si gourde ? Tu as vécu jusqu'à maintenant sans t'en apercevoir ?

Elle hurla soudain.

— Non ! Earl ! Pas ça !

Je lui cognai sur le crâne avec le carafon et elle recula en chancelant. J'entendis ma voix.

— Tu crois que tu peux raconter des trucs pareils sur nous et t'en tirer ?

— Pas ça ! Earl ! Oh ! Earl. Earl ! Earl...

J'écartai la table d'un coup de pied et je lui courus après. Je frappai de nouveau et elle continuait à parler avec cette voix horrible et je cognai encore deux fois.

Et puis je la vis étendue sur le parquet, calme, maintenant, un peu crispée. Je dis :

— Il y a des choses qu'un homme ne peut pas supporter.

Elle ne répondait rien. Elle ne remuait plus. Je restai là debout... Longtemps. On n'entendait rien que la vague rumeur assourdie de la circulation, en bas, dans la rue. Je tenais encore le carafon. Je le soulevai, je regardai le fond, légèrement ébréché, auquel collaient quelques cheveux.

— Pauline...

Elle était sur le dos. Loin devant elle, elle fixait quelque chose d'immobile. Elle feignait l'évanouissement.

La terreur montait en moi, montait à mesure que je regardais sa tête, sa belle tête brillante et qui saignait doucement. Son visage avait une expression inconnue de ce monde.

— Seigneur !... Pauline... Lève-toi...

Je lâchai le carafon et je passai ma main dans son corsage, sur son cœur. Rien. Son visage restait impassible. Je ne sentais ni son haleine, ni son pouls. Rien. Rien que son parfum, tiède et léger. Lentement, je me relevai. Elle était morte.

Toute ma vie devait donc aboutir à cet étrange cauchemar.

L'obscurité, la nausée m'envahirent de toutes parts en vague serrées, dans une horreur inconnue. Ça, cette charogne... Soudain, tout se fondait en elle. Tout ce qu'il y avait entre nous. Tout ce que j'avais accompli. Cet accident.

Car c'était un accident. Un accident insensé. Je vis des taches sur mes mains et sur le devant de ma chemise. Il y avait des éclaboussures sur mon pantalon, mes chaussures, et mes yeux se posèrent, au hasard de la chambre, sur des taches, haut sur le mur, derrière le divan sur lequel je m'étais assis en entrant.

Ce qu'il me fallait, et promptement... de l'aide... des conseils.

J'allai dans la salle de bains et me lavai les mains, essuyai ma chemise. Il m'apparut que je devais me montrer prudent. Faire attention à tout. Je tournai les robinets avec mon mouchoir. Si son ami était venu ici. S'il avait laissé des

empreintes. Lui, ou d'autres. N'importe qui. Il n'en manquait pas.

Je revins dans l'autre pièce où Pauline, immobile, gisait sur le tapis. Je me rappelai le carafon et le bouchon. Je les essuyai soigneusement. Mon verre aussi. Puis je me dirigeai vers le téléphone et je me rappelai le standard en bas, et je m'arrêtai.

Je quittai l'appartement, utilisant mon mouchoir comme gant. C'est Pauline qui avait ouvert. La dernière empreinte serait celle de ses doigts sur le bouton, la clé, le chambranle. J'écoutai pendant un moment devant la porte du 5 A. Pas un bruit le long des couloirs. Pas un bruit derrière cette porte fermée.

Je sus, dans un nouveau vertige de chagrin et d'angoisse, que rien ne vivrait plus jamais derrière cette porte. Rien pour moi.

Pourtant, que de choses, jusqu'ici. Toutes ces choses réduites maintenant à l'espace d'un instant, d'un instant qui devenait une menace mortelle et irréelle.

Doucement, je longuai le couloir et descendis l'escalier. Du palier du premier étage, j'apercevais la calvitie partielle de l'homme grisonnant assis au standard. Il n'avait pas bougé. Si cela se passait comme les autres fois, il ne bougerait pas.

Je descendis sans bruit, puis traversai le tapis du hall jusqu'à la porte. J'ouvris et me retournai. Personne ne me guettait. Personne en vue.

Dehors, je fis quelques centaines de mètres à pied. Puis, je pris un taxi en stationnement. Je donnai au chauffeur une

adresse à deux rues de l'endroit où je savais, mécaniquement, que je voulais aller. C'était à deux kilomètres d'ici.

Je descendis et marchai jusqu'à l'immeuble en question. Tout était aussi tranquille que chez Pauline.

Il n'y avait pas d'ascenseur privé comme chez elle, et je ne tenais pas à être vu dans cet état. Je montai les quatre étages, sonnai.

Soudain, j'avais la certitude qu'on ne me répondrait pas.

Mais on me répondit.

La figure tannée, amicale, sage et dure de Steve m'apparut tandis que la porte s'ouvrait.

En me voyant, il l'ouvrit plus grande et j'entrai. Il dit :

— Tu as l'air dans un drôle d'état. Qu'est-ce qu'il y a ?

Je le précédai jusqu'au living-room et je m'assis dans un grand fauteuil.

— Je n'ai pas le droit de venir ici. Mais je ne savais où aller.

Il m'avait suivi et me demanda impassible :

— Que se passe-t-il ?

— Seigneur ! Je n'en sais rien moi-même. Donne-moi à boire.

Steve me versa à boire. Lorsqu'il dit qu'il allait demander de la glace, je l'arrêtai.

— Il vaut mieux que personne ne vienne, dis-je. Je viens de tuer quelqu'un.

— Qui ?

Il attendait.

— Qui ?

— Pauline.

Steve me regarda durement. Il versa un verre, le but rapidement. Il m'observait.

— Tu es sûr ?

C'était insensé. Je réprimai un rire énorme. Je lui dis sèchement.

— Je suis sûr.

— Bon... dit-il lentement. Ça lui pendait au nez. Tu aurais dû la tuer depuis trois ans.

Je le regardai et je pensai à ce qu'il venait de dire, plus longtemps que je ne l'avais jamais fait. Il y avait une trace d'ironie glaciale sur son visage fermé. Je savais ce qu'il avait en tête. Et je ne sais ce qui me traversa l'esprit, à moi.

— Je suis venu chez toi, Steve, dis-je, parce que ça doit être à peu près ma dernière station. Je vois les choses en face. Toutes les choses. Mais je pensais... Nom de Dieu ! Je ne sais pas ce que je pensais. Mais s'il y a quelque chose que je dois faire, ça va. Je pensais que tu saurais peut-être quoi.

— Elle le méritait, répéta Steve tranquillement. C'était un vrai clown.

— Steve, ne parle pas comme ça de Pauline. Une des femmes les plus affectueuses et les plus généreuses qui aient jamais vécu.

Il termina son verre et le reposa avec calme.

— Sans blague ? Pourquoi l'as-tu tuée ?

— Je ne sais pas, réellement, je ne sais pas. En sortant de chez toi, j'irai chez Ralph Beeman, et puis chez les flics, et puis en tôle, ou même sur la chaise.

Je terminai mon verre et le reposai.

— Désolé de t'avoir dérangé.

Steve fit un geste.

— Ne fais pas l'idiot, dit-il. Ne pense pas à ces histoires de prison. Qu'est-ce que tu fais de la Société ? Tu sais ce qui arrivera, à la seconde même où tu seras dans le pétrin pour de vrai ?

Je regardai mes mains. Elles étaient propres, mais elles m'avaient trahi. Et je savais ce qui arriverait à la Société au moment où je cesserais d'y être, où je commencerais à être compromis dans cette affaire.

— Oui, dis-je. Qu'est-ce que j'y peux ?

— Tu veux te battre ou lâcher ? Tu n'es pas le premier type au monde à te mettre dans la mélasse. Qu'est-ce que tu vas faire. Vas-tu chercher la bagarre ou vas-tu te dégonfler ?

— Si j'ai une chance, je la risque.

— Si je pensais que tu puisses faire autrement, je ne pourrais plus te regarder en face.

— Et, naturellement, ce n'est pas surtout pour la Société, quoique ça compte. Il y a aussi ma peau. Bien entendu, j'y tiens aussi.

Steve était pratique.

— Bien entendu. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne peux pas te raconter. Je le sais à peine moi-même.

— Essaye.

— Cette salope. Oh, Seigneur ! Pauline.

— Oui ?

— Elle a dit que toi et moi... elle nous a réellement accusés de ça, mais c'est tellement incroyable. J'avais bu un peu et elle devait avoir bu beaucoup. Elle nous a accusés de quelque chose. Tu piges ?

Steve resta froid.

— Je sais ce qu'elle a dit. C'était forcé. Et puis ?

— C'est tout. Je lui ai tapé sur le crâne avec quelque chose. Un carafon. Peut-être trois ou quatre fois, peut-être dix. Oui, un carafon. J'ai essuyé mes empreintes. Elle était cinglée, tu ne crois pas ? Sortir un truc comme ça ? C'est une demi-gouine. Steve. Je ne te l'avais jamais dit ?

— Tu n'avais pas besoin de me le dire.

— Alors, je l'ai tuée. Avant même d'en avoir eu l'intention. Seigneur ? Trente secondes plus tôt, je n'aurais pas eu

l'idée d'une chose pareille. Je ne comprends pas. Et la société est dans une sale passe, réellement. Je te l'avais dit ?

— Tu me l'avais dit.

— Je ne parle pas de ça. Je veux dire Carr et Wayne et...

— Tu me l'as dit.

— Alors, ce soir... pendant le dîner, j'étais sûr de ça. Et maintenant, cet autre truc... Oh, Seigneur !

— Si tu veux sauver tout ça, il vaut mieux garder ta tête. Et tes nerfs. Particulièrement tes nerfs.

D'un seul coup, pour la première fois en cinquante ans, mes yeux se remplirent de larmes. C'était grotesque. Je le voyais à peine. Je lui dis :

— Ne t'en fais pas pour mes nerfs.

— Ça c'est parler, dit Steve toujours calme. Et maintenant, raconte-moi des détails. Qui as-tu déjà vu entrer dans l'appartement de Pauline ? Où était le portier ? et le type du standard ? Qui t'a amené chez elle ? Qui t'a ramené ? Je veux savoir le moindre de ces sacrés nom de Dieu de détails, ce qu'elle t'a dit et ce que tu lui as dit. Ce qu'elle a fait et ce que tu as fait. Où as-tu été ce soir avant d'aller chez Pauline. Pendant ce temps-là, je vais te sortir quelques vêtements propres. Tu as des traces de sang sur ta chemise et ton pantalon. Je vais me débarrasser de ces frusques. Allez. Vas-y.

— Bon, dis-je. J'ai dîné chez les Wayne. Et on aurait dit qu'ils ne pouvaient parler de rien d'autre que de la masse d'emmerdements qui attendent la Société Janoth. Bon sang !

Ce que ça leur faisait plaisir. Ils n'ont pu parler de rien d'autre.

— Passe là-dessus, dit Steve. Arrive à l'essentiel.

Je lui dis que j'étais parti de chez les Wayne et que Bill m'avait conduit chez Pauline.

— Pas la peine de s'en faire pour Bill, dit Steve.

— Quoi ? l'interrompis-je. Tu crois réellement que je m'en tirerai comme ça ?

— Tu m'as dit que tu avais effacé les empreintes du carafon ? Non ? À quoi d'autre pensais-tu en faisant ça.

— C'était machinal.

Steve écarta cet argument d'un geste.

— Continue.

Je lui racontai le reste. Comment j'avais vu cet inconnu quitter Pauline et comment nous nous étions disputés dans son appartement, ce qu'elle m'avait dit, ce que je lui avais dit, ce qui était arrivé, autant que je pouvais me le rappeler.

Finalement, Steve me dit.

— Ben... ça a l'air d'aller... sauf pour une seule chose.

— Laquelle ?

— Le type qui t'a vu entrer dans l'immeuble avec Pauline. Personne d'autre ne t'a vu entrer. Lui t'a vu. Qui était-ce ?

— Je te le dis, je ne sais pas.

— T'a-t-il reconnu ?

— Je ne sais pas.

— C'est le seul type au monde qui t'ait vu entrer chez Pauline, et tu ne sais pas qui c'était ? Tu ne sais pas s'il te connaissait, s'il t'a reconnu ?

— Non, non et non. Quoi ? C'est important ?

Steve me lança un regard insondable. Il chercha lentement une cigarette, prit lentement une allumette et alluma la cigarette. Il exhala une fumée, lentement encore, et, absorbé, éteignit l'allumette. Et puis, il jeta le bout d'allumette brûlé et souffla sa troisième bouffée. Alors, il se retourne vers moi et dit :

— Tu parles que ça l'est... Je voudrais bien en savoir sur ce type autant que sa mère.

Il fit tomber sa cendre dans un cendrier.

— Tout ce qu'on peut en savoir. Tu ne t'en doutes peut-être pas, mais c'est la clé de voûte de tout notre système. En fait, Earl, c'est de lui que tout dépend. Rien que ça.

Steve Hagen

Nous avons examiné cette soirée-là sur toutes les coutures. Nous en avons scruté chaque seconde au microscope électronique. Avant de terminer, j'en savais presque autant sur ce qui s'était passé que si j'y avais été moi-même, c'est-à-dire pas mal plus que Janoth. Ce méli-mélo était tellement dans sa manière, que, le premier choc passé, rien ne m'étonna plus.

Bien caractéristique aussi, le fait que son manque d'imagination l'ait empêché de piger et l'énormité de l'enjeu et à quel point il avait tout compromis. Caractéristique encore son impuissance totale à trouver une solution. À comprendre que nous devions nous mettre au boulot. Et de quelle façon.

La femme de chambre de Pauline ne viendrait pas avant le lendemain soir. Il y avait de fortes probabilités pour qu'on ne trouve pas le corps avant ce moment-là. Et alors, Earl serait le premier type à être interrogé sérieusement par la police, car leur liaison était connue de toute la ville.

Il me faudrait affirmer qu'il ne m'avait pas quitté pendant toute la période dangereuse et cela devait prendre. Billy nous servirait de renfort.

En quittant les Wayne, Earl était venu tout droit chez moi. Conduit par Billy. Puis il avait congédié Billy pour la nuit. C'était très bien. Parfaitement sûr.

Il ne manquerait pas de preuves des visites fréquentes de Earl à Pauline, mais il n'y en avait aucune en ce qui con-

cernait la dernière. Moi-même, je m'y étais rendu une ou deux fois. Elle recevait des tas de visites, des hommes et des femmes. Je savais, cependant, d'après la description saignante d'Earl, que la nature des blessures disculpait automatiquement les femmes.

C'est sûr qu'on allait retourner dans tous les sens l'alibi que je préparais pour Earl. L'alibi et moi. Ça, on n'y pouvait rien. Ma situation était en jeu tout comme celle d'Earl ; je ne pouvais me fier à lui pour défendre nos intérêts ; il fallait par conséquent que je m'en occupe.

Apparemment, ça ne le gênerait en aucune façon, la perspective de retourner s'occuper d'un paquet de journaux dégueulasses, édités dans un bureau dont on paierait le propriétaire avec des promesses, des menaces, des chèques faux ou de la veine. Il n'y pensait même pas. Moi, oui. Le flair qu'avait Earl pour trouver ce qui attirerait l'attention du public sur ses magazines valait, de loin, tout l'or qu'on entasse dans les banques. À côté de ce don, cependant, il était plein de lubies, de scrupules, d'idées fausses, d'un certain humour aussi qu'il manifestait même avec moi. Tout ça, c'était très utile dans des conférences de travail ou des réunions mondaines. Mais pas maintenant.

Si ça devenait nécessaire, si ça se mettait à sentir le roussi, si Earl se dégonflait, peut-être que j'en prendrais un peu pour mon grade, moi aussi. Ça ne me gênait pas. Un de nos rédacteurs, Emory Mafferson, m'avait téléphoné à peu près à l'heure où Earl se payait sa petite fantaisie de quatre sous. Et cet alibi-là, c'était du solide.

Le problème immédiat, de quelque façon que j'examine l'ensemble, revenait toujours à ce grand point d'interrogation du compagnon de Pauline. Excepté lui, pas âme qui

vive n'avait vu Earl après son départ de chez ses amis. Pour la dixième fois, je lui demandai :

— Tu n'as rien trouvé de... familier à la silhouette de ce type ?

— Rien. Il était dans l'ombre avec un réverbère derrière lui.

— Tu ne sais absolument pas s'il t'a reconnu ?

— Non. Mais j'étais debout dans la lumière de l'entrée. S'il me connaît, il m'a reconnu.

De nouveau, j'examinai ça sous tous les angles.

— Ou, alors, il te reconnaîtra par la suite, conclus-je. Quand il verra ta figure dans les journaux avec celle des autres types interrogés. Peut-être. Et il va peut-être falloir faire attention à ce qu'il ne paraisse pas de bonnes photos. Mais je voudrais me débrouiller dès maintenant dans ce casse-tête. Trouver un truc à sortir dès que ça se saura. Que nous puissions être à tout moment d'un poil en avance sur tout le monde, y compris les flics.

Tout ce que je savais, c'est que Pauline avait déclaré que le type s'appelait George Chester. Peut-être bien que c'était son vrai nom ; pourtant, connaissant Pauline, ça me paraissait improbable. Et ce nom ne figurait dans aucun des annuaires des cinq arrondissements, ni dans ceux des faubourgs voisins. Elle avait dit : il est dans la publicité. Ça ne signifiait rien. Tout le monde est dans la publicité.

Ils étaient allés dans un endroit de la Troisième Avenue, chez Gil, et, pour une raison ou pour une autre, ça ressemblait à un musée archéologique. Ça sentait la vérité. On pourrait trouver l'endroit sans difficulté.

Ils avaient fait halte dans une boutique d'antiquités de la Troisième Avenue, et l'homme avait acheté là un tableau, offrant plus cher qu'une femme qui, apparemment, venait d'entrer par hasard, comme eux-mêmes. Ça ne serait pas difficile de trouver la boutique et d'extraire quelque chose de plus du propriétaire. Le tableau représentait deux mains. Son titre, son sujet, c'était quelque chose à propos de Judas. Le nom du peintre était Patterson. La toile avait l'air de sortir d'une poubelle. Ensuite, ils avaient pris un cocktail au Van Barth. Ça ne serait pas difficile, non plus, d'avoir d'autres tuyaux sur notre bonhomme à cet endroit-là.

Il avait sans doute le tableau avec lui. Peut-être même l'avait-il déposé au vestiaire.

Mais le magasin d'antiquités, c'était un tuyau increvable. Sûrement, il y avait eu l'habituelle, longue et ridicule discussion à propos du tableau. Même si le marchand ne connaissait ni le client, ni la cliente, il en avait assez entendu pour nous fournir de nouvelles indications sur notre pierrot. Le fait même qu'il soit entré là et qu'il n'y ait rien acheté que ce machin, une œuvre d'art dont la place était indiscutablement le trou des cabinets, tout ça donnait, sans le moindre doute, un profil caractéristique de notre client. Je dis :

— Qu'est-ce ce que ça pouvait être que ce gars pour acheter une ordure comme ça dans un affreux bric-à-brac ?

— J'en sais rien. Bon sang, j'en aurais fait autant si ça m'avait pris.

— J'ai l'impression que ça ne me prendrait pas. Mais ça nous donne une autre piste. Nous arriverons sûrement à nous tuyauter sur le peintre. Nous allons sans doute trouver des coupures dans nos archives. Il est probable que le type

que nous pistons est un grand admirateur de ce peintre, quel qu'il soit. Nous dénicherons Patterson et saurons l'histoire de ce tableau. Deux mains. Une rigolade. Il peut y avoir des milliers, des millions de toiles comme ça dans cette ville, mais, quand on se donne la peine de chercher vraiment, chacune d'elles a été vue par quelqu'un d'autre que le génie dont elle est l'œuvre, et quelqu'un d'autre la reconnaîtra à coup sûr d'après une bonne description. Après ça, on continuera à suivre sa piste jusque chez son propriétaire actuel.

Earl était maintenant remis du choc initial. Il regardait, remuait, marchait et pensait presque comme d'habitude.

— Comment allons-nous faire pour trouver cet homme avant la police ? demanda-t-il.

— À quoi nous servent nos deux mille types ?

— Oui, bien sûr. Mais est-ce que ça ne ressemble pas... après tout... est-ce que ça n'a pas l'air un peu suspect d'aller jusque-là ?

J'avais déjà pensé à un moyen de mettre en branle toute notre équipe sans aucun lien avec la mort de Pauline.

— Non. Je sais comment éviter ça.

Il réfléchit là-dessus un instant, puis il dit :

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ? Pourquoi est-ce que tu te fourres là-dedans ? Ça n'est pas de la rigolade.

Je le connaissais comme si je l'avais fait, et je savais qu'il allait me dire ça.

— J'en ai déjà fait d'autres, non ?

— Oui, je sais. Mais j'ai une foutue façon de te rendre ce que tu fais pour moi. Plus ça va, plus je t'en demande. Plus de risques. Plus de sacrifices.

— T'en fais pas pour moi. C'est toi qui es dans le bain.

— J'espère que tu n'y es pas. Mais je pense que tu y seras si tu me donnes un alibi, et si tu conduis la chasse à ce type qu'on ne connaît pas.

— Je ne conduirai pas la chasse. Il nous faut quelqu'un d'autre pour ça. Je resterai dans la coulisse.

Je savais que Earl lui-même serait notre plus gros embêtement. J'eus l'impression qu'il valait mieux le neutraliser un peu dès maintenant.

— D'abord, je voudrais ne pas te mêler à toutes ces salades, dans la mesure du possible. Tu ne crois pas que c'est sage ?

Il approuva et j'ajoutai lentement, comme si l'idée m'en venait sur le moment :

— Ensuite, quand nous aurons déniché notre Jules, il nous faudra un genre de type tout à fait différent pour s'expliquer avec lui.

Earl releva le nez de dessus les articulations noueuses et velues de ses doigts qu'il paraissait examiner avec attention. Sa figure, même dans ses plus violents moments d'émotion, ne perdait jamais son apparence joviale. Je me demandais s'il avait l'air aussi réjoui pendant qu'il tuait sa bonne femme, mais c'était l'évidence même.

La question qu'il était en train d'élaborer dans les profondeurs de son esprit peu pratique finit par voir le jour.

— Au fait. Qu'est-ce qui se passera quand nous aurons déniché le gars ?

— Ça, ça dépend. Quand l'histoire s'ébruitera, peut-être qu'il ira tout droit à la police. Dans ce cas-là, notre alibi, tout de suite ; et notre ligne de défense est la suivante : il dit qu'il t'a vu sur le lieu du crime, qu'est-ce qu'il y faisait lui-même ? Ça commencera à chauffer pour lui autant que pour toi. On peut même lui fournir quelques calories de plus : nous savons déjà, par exemple, qu'il a passé une bonne partie de la soirée avec Pauline.

Ronds comme des billes, les yeux d'Earl ne montrèrent aucun signe de compréhension tout d'abord, mais revinrent à la vie.

— Bon Dieu, Steve ! Je me demande... Non. Bien sûr, tu veux dire qu'on se bornera à le menacer...

Je dis :

— Écoute-moi un peu. Si l'affaire va en justice et s'il persiste à vouloir témoigner, c'est ça que nous dirons. Tu peux justifier de tes propres faits et gestes : tu étais avec moi. Mais lui qu'est-ce qu'il faisait là ? Comment peut-il expliquer ça et ça ? Tout ce que nous allons découvrir sur lui avec toute notre avance. L'accusation portée contre toi ne tiendra plus.

Earl savait que je passais sous silence quelque chose d'un petit peu gros et il turlupina laborieusement sa cervelle pour trouver ce que c'était. J'attendis jusqu'à ce qu'il y soit arrivé, sachant qu'il ne pouvait pas le louper. Alors il dit :

— D'accord. Mais s'il ne va pas trouver la police à l'instant même où l'histoire s'ébruitera ? Qu'est-ce qu'on fera ?

Je ne tenais pas à ce qu'il s'énerve un peu plus et, dans la mesure du possible, je désirais qu'il ne soit même pas inquiet. Je dis nonchalamment :

— Si nous le trouvons avant, nous jouons à coup sûr.

— Ah ! Qu'est-ce que tu entends par là ?

Patiemment j'expliquai :

— Nous pourrions le surveiller, bien entendu. Mais jamais nous ne saurons s'il en sait long ou non sur l'histoire, hein ? Et jamais nous ne saurons, sans aucun doute, ce qu'il sera sur le point de faire.

— Alors ? Je m'en rends bien compte.

— Alors, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec un homme comme ça ? C'est un perpétuel danger pour ta sécurité, ta position sociale, ta place dans le monde. C'est une menace incessante pour ta vie même. Tu peux continuer à travailler dans ces conditions-là ?

Earl me lança un long regard étonné, inquiet, presque effacé.

— Je n'aime pas ça, dit-il brutalement. Il y a déjà eu un accident. Je n'ai pas envie qu'il y en ait un autre. Non. Du moins si c'est ça que tu veux dire.

— C'est ça que je veux dire.

— Non. Je suis tout de même un homme.

— Sans blague. Il y a des millions de dollars en jeu, tout ça à cause de ton tempérament impossible et de ta sacré nom de Dieu de stupidité. La tienne, hein, pas la mienne. Ça ne te suffit pas d'être idiot, il faut encore que tu aies la frousse ?

Il tâtonna, trouva un cigare, et, avec mon aide, réussit à l'allumer. Et puis il émit enfin une rauque protestation :

— Je ne peux pas voir tuer un type de sang-froid.

Comme s'il lisait dans ma pensée, il ajouta :

— Ni y participer en quoi que ce soit.

Je le raisonnai.

— Je ne te comprends pas. Tu sais dans quel espèce de monde nous vivons. Tu sais que tu en représentes un bon morceau. Tu sais ce que n'importe lequel de ces types chez Devers et Blair, Jennett-Donohue, Beacon, n'importe lequel, à partir du premier rédacteur, dans n'importe laquelle de ces maisons, te ferait certainement s'il n'avait qu'à appuyer sur le bouton.

— Non. Moi-même je ne le ferais pas. Et je ne pense pas qu'ils le feraient.

C'était faux, naturellement, mais à rien ne servait de discuter avec un enfant prodige de quarante-cinq ans. Je savais que, dès le lendemain, le problème lui apparaîtrait sous son vrai jour.

— Enfin, c'est inutile d'aller jusque-là. C'était une simple suggestion. Mais pourquoi es-tu si embêté ? Toi et moi avons déjà vu arriver des choses comme ça ; nous avons fait à peu

près tout ce qu'on peut faire, et pour beaucoup moins d'argent. Pourquoi deviens-tu soudain si scrupuleux ?

Il paraissait suffoqué.

— Avons-nous jamais été si loin ?

— Tu n'as jamais mis les pieds ici non plus, hein !

Maintenant, il avait vraiment l'air dans le cirage. Il ne pouvait même plus parler. Bon Dieu, il faudrait le surveiller sans arrêt et le faire bouffer à la petite cuillère.

— Dis-donc, Earl, est-ce que tu as l'intention de faire une retraite en tôle et d'écrire tes Mémoires pour le salut de ton âme ? Ou bien, vas-tu te décider à grandir, à être un homme dans un monde d'hommes, et à encaisser toutes tes responsabilités en même temps que tes bénéfices ?

Je l'aimais bien, Earl, à ce moment-là. Plus que je n'avais jamais aimé personne, sauf ma mère. Vraiment, je l'aimais bien et il fallait que je nous sorte de là à n'importe quel prix.

— Non, nous n'avons jamais été si loin que ça, et nous n'aurons jamais besoin d'aller si loin, si nous nous servons de nos crânes.

L'air absent, Earl tira sur son cigare.

— Les morts dues à la misère, à la famine, à la peste, à la guerre, je suppose que ça se passe sur une échelle telle que la responsabilité n'en incombe à personne ; quoique j'aie, personnellement, toujours lutté contre ces sortes de choses dans une quantité de journaux voués à l'anéantissement de chacune d'entre elles séparément, et dans d'autres qui les combattaient toutes à la fois. Mais une mort

isolée, la mort d'une personne bien définie. C'est complètement différent.

Il se ravalait lui-même au niveau d'un de nos rédacteurs, phénomène curieux que j'avais déjà observé auparavant. Je risquai le coup et dis :

— Nous pouvons courir notre chance d'une façon peut-être plus simple. Mais il y a autre chose en jeu que ta morale personnelle, ta philosophie et ta vie individuelle. C'est toute cette putain de Société qui est dans le pétrin. Si tu ne tiens pas le coup, tout y passe. Si tu lâches, tout va lâcher. Et le marché sera envahi par un raz de marée d'imbécillités rédigées en série.

Earl se leva et fit quelques pas, lentement, à travers la chambre. Il se passa un bon moment avant qu'il me réponde.

— On peut me remplacer. Steve. Je ne suis qu'un pignon de l'engrenage. Un bon pignon, je le sais, mais quand même, rien qu'un pignon.

C'était mieux. Ça lui ressemblait plus. Je dis car je le connaissais :

— Oui, mais si tu dégringoles, c'est des tas d'autres qui vont dégringoler. Quand un grand truc comme ça se démantibule – et c'est ce que ça risque de faire – un sacré tas de types qui n'ont rien fait, eux et leurs espoirs, l'avenir de leurs enfants, tout ça fout le camp en même temps. Moi aussi d'ailleurs.

Il me jeta un regard rapide. Mais, j'avais tablé sur la bêtise, pour le plus grand bien du plus grand nombre. Et après un long, long moment, il parla, et je vis bien qu'au fond, il n'était pas fou.

— Bon, ça va, dit-il. Je me rends compte, Steve. Je pense que ce qui doit arriver doit arriver.

George Stroud 6

L'horreur du lundi matin est le plus grand dénominateur commun du monde. C'est le même tabac pour le millionnaire et le manœuvre ; car rien ne saurait être pire.

Je n'avais que quinze minutes de retard sur la machine du Grand Horloger lorsque je m'assis pour prendre mon petit déjeuner, remarquant que de véritables prunes remplaçaient ce matin les bébés raisins du gâteau de la veille. La table tremblait et dansait en mesure sous les pieds de Georgina qui tambourinaient avec constance. De nouveau, je m'aperçus qu'un enfant qui boit son lait a la même expression absente et repue que la vache bien nourrie qui a donné ce même lait. Il existe entre eux une réelle parenté spirituelle.

Il faisait un beau soleil, un vrai matin de printemps, pour de bon. J'attaquais ma seconde tasse de café et je pensais à mon jardinage de cette année, lorsque Georgette dit :

— George, as-tu regardé le journal ? Il y a une horrible histoire sur une femme que nous avons rencontrée, il me semble. Chez Janoth.

Elle attendait tandis que je prenais le journal. Je n'eus pas besoin de chercher. Pauline Delos avait été trouvée morte. C'était l'article essentiel de la première page. Je ne comprenais pas, et je relus les titres. Mais c'était bien la photo de Pauline.

L'article racontait que le corps avait été trouvé le dimanche vers midi et que la mort se situait à environ dix

heures du soir, la veille. Samedi ! Je l'avais quittée à peu près à cette heure-là.

— Ce n'est pas elle ? demanda Georgette.

— Si, dis-je, c'est elle.

On l'avait assommée avec un lourd carafon de cristal. Aucune arrestation encore. On interrogeait ses amis intimes. Earl Janoth était l'un d'eux, précisait l'article, mais l'éditeur ne l'avait pas vue depuis plusieurs jours. Lui-même avait dîné chez des amis et, après le dîner, était resté chez un de ses collaborateurs, pour parler affaires.

— Une histoire épouvantable, hein ? dit Georgette.

— Oui.

— Tu ne finis pas ton café, George ?

— Quoi ?

— Tu ferais mieux de finir ton café, et puis je t'em-mènerai à la gare.

— Oui. Parfait.

— Il y a quelque chose ?

— Non. Rien du tout.

— Alors, pour l'amour du ciel, n'aie pas l'air si sombre !...

Je souris.

— À propos, continua-t-elle, je ne t'ai pas dit que j'aimais beaucoup le nouveau tableau que tu as acheté. Celui

avec les deux mains. Mais il est dans un état épouvantable, hein ?

— Oui, épouvantable.

— C'est un autre Patterson, non ?

— Oui, c'est possible.

— Seigneur, George ! Tu n'es pas forcé de répondre en trois mots, non ? Tu ne peux pas dire autre chose que oui, non, c'est possible ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'y a rien.

— Où as-tu acheté ce nouveau tableau ?

— Eh bien, je l'ai déniché, simplement...

Je me rappelais très bien avoir vu Earl entrer dans l'immeuble à dix heures, samedi soir. Elle était vivante au moment où ils avaient franchi le seuil. Et maintenant, il prétendait ne pas l'avoir vue de plusieurs jours. Pourquoi ? Il n'y avait qu'une réponse.

Mais m'avait-il reconnu ?

Qu'il m'ait reconnu ou non, dans quelle situation me trouvais-je ? Être mêlé à cette affaire ferait tomber sur moi, d'un seul coup, la lumière du plus étincelant et du plus féroce des projecteurs. Pour commencer, cela voulait dire plus de Georgette et de Georgina, plus de foyer, plus d'existence.

Ça me mettait aussi sur la scène à l'heure du meurtre. Ça, je n'aimais pas ça du tout. Rien ne pourrait mieux couvrir Janoth.

En tout cas, il savait sûrement que quelqu'un l'avait reconnu à cet endroit-là. Ou alors, est-ce qu'il s'imaginait que personne ne l'avait vu ?

— George ?

— Oui ?

— Je t'ai demandé si tu savais quelque chose sur cette Pauline Delos.

— Très peu de chose.

— Bon Dieu, tu n'es pas bavard, ce matin.

Je souris de nouveau, avalai le reste de mon café et dis :

— C'est une horrible histoire, hein ?

D'une façon ou d'une autre, Georgina fut expédiée à l'école, et moi, je me retrouvai à la gare. Dans le train, en route vers la ville, je lus tous les journaux, fixant dans ma mémoire ce qu'on savait de sa mort, mais ne recueillant aucun détail vraiment nouveau.

Arrivé à la Société, je me rendis tout droit à mon bureau et, à l'instant où j'y entrais, ma secrétaire me dit que Steve Hagen m'avait appelé et demandait que j'aie le voir, sitôt arrivé.

Immédiatement, je me dirigeai vers le 32^e étage.

Hagen était un petit homme sombre et dur dont l'âme avait été frappée de la foudre, pour son plus grand plaisir. Sa mère était un pilier de banque et son père une Machine de Travail International. Je le savais presque aussi dévoué à Janoth qu'à sa propre personne.

Après avoir échangé, outre le bonjour habituel, quelques remarques insignifiantes, il dit qu'il voulait me confier un travail d'un genre spécial.

— Tout ce que vous avez en train en ce moment, laissez-le tomber, dit-il. Ça, c'est plus important. Vous vous occupez de quelque chose de particulier en ce moment ?

— Rien.

Et puis, comme je ne pouvais pas l'éviter, pour paraître naturel, je dis :

— À propos, je viens de lire cette histoire Pauline Delos. C'est salement affreux. Avez-vous une idée ?

Steve approuva, froid et bref.

— Oui, c'est moche. Je n'ai aucune idée là-dessus.

Il regarda sur son bureau et aperçut quelques notes.

Il les rassembla, les regarda et se tourna de nouveau vers moi. Il s'arrêta et son attitude indiquait que nous allions commencer à travailler.

— Nous avons un boulot à faire ; pas difficile, mais délicat, et j'ai l'impression que vous êtes à peu près le type le plus indiqué de l'équipe pour diriger ça.

Je le regardais. J'attendais ; et il continua :

— En gros, le travail est le suivant : nous voulons trouver un type que nous ne connaissons pas. En réalité, c'est exactement un travail de recherche.

Il attendit de nouveau ; comme je ne disais rien, il demanda :

— Ça vous irait ?

— Certainement. Qui est-ce ?

— Nous l'ignorons.

— Alors ?

Il fouilla dans ses notes.

— Le type que nous cherchons s'est rendu dans un bar de la Troisième Avenue, chez Gil, samedi après-midi. Il était avec une blonde plutôt sensationnelle, également non identifiée. Ils ont été ensuite dans une boutique d'antiquités de la Troisième Avenue. Dans plusieurs, en fait, mais dans l'une d'elles, il a acheté un tableau intitulé Judas, ou quelque chose comme ça. Il a acheté le tableau au marchand, surenchérissant contre un autre client, une femme qui désirait également ce tableau. Le tableau était d'un peintre nommé Patterson. Selon nos archives – Steve Hagen poussa vers moi une mince enveloppe de carton qui venait de là, en effet – cette Louise Patterson était pas mal connue, voilà dix ou douze ans. Vous pourrez lire ça vous-même. Mais le tableau acheté par l'homme que nous cherchons représentait deux mains, je crois, et était en plutôt mauvais état. Je ne sais pas combien il l'a payé. Plus tard, lui et la femme qui l'accompagnait ont été au bar du Van Barth boire quelques verres. Il est possible qu'il ait laissé le tableau au vestiaire, là-bas ; il a pu aussi le garder avec lui.

Non. Je ne l'avais pas avec moi. Je l'avais laissé dans la voiture. Steve s'arrêta et me regarda. Ma langue était comme du papier de verre. Je demandai :

— Pourquoi recherchez-vous cet homme ?

Steve noua ses mains derrière son cou et regarda dans l'espace, par-delà les larges fenêtres nues du trente-deuxième étage. De notre place, nous découvrions environ cent cinquante kilomètres de New York et de la campagne du New Jersey.

Lorsqu'il se retourna de nouveau vers moi, c'était un bon portrait de la candeur peinte par elle-même. Sa voix était une excellente version enregistrée de « l'ami – presque – confidentiel ».

— Réellement, nous ne le savons pas nous-mêmes.

Ceci me fit l'effet d'un frais zéphyr.

— Vous devez en avoir une idée, sans ça, pourquoi vous tourmenter ?

— Bien sûr, nous en avons une idée. Mais rien de précis. Nous pensons que cet homme est une pièce importante, vitale même, d'une conspiration économique et politique qui a atteint des proportions démesurées. Notre sujet n'est pas nécessairement une grosse légume dans sa sphère, mais nous avons des raisons de croire qu'il est l'intermédiaire entre une grosse association industrielle et une organisation politique ; c'est lui, le seul, qui connaisse le truc. Nous pensons que nous pourrions tenir en main tout l'ensemble lorsque nous l'aurons trouvé.

Ainsi, Earl avait été tout droit chez Hagen. Hagen était donc ce collaborateur qui fournissait l'alibi. Mais qu'est-ce qu'ils voulaient à George Stroud ?

Sans aucun doute, Earl savait qu'on l'avait vu et craignait d'avoir été reconnu. Je me rendais très bien compte de ses impressions.

— C'est vague, Steve, dis-je. Pouvez-vous m'en raconter un peu plus ?

— Non. Vous avez raison, c'est vague. Nos informations sont basées uniquement, sur des racontars et divers tuyaux, et diverses... heu... coïncidences frappantes. Quand nous aurons trouvé l'homme, nous tiendrons quelque chose de sûr pour la première fois.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Une histoire pour les « Voies du Crime » ?

Hagen parut réfléchir un bon moment à ma question. Il dit finalement, avec une réticence visible :

— Je ne crois pas. Je ne sais pas exactement quel sera notre point de vue quand nous l'aurons. Peut-être que nous donnerons à cette histoire une bonne place dans un de nos magazines. Peut-être que nous nous en servirons d'une façon tout à fait différente. Ce n'est pas encore décidé.

Je commençais à esquisser l'ombre d'une théorie. Je la mis à l'essai.

— Qui s'occupe de ça ? Devrons-nous travailler avec n'importe qui ? Les flics, par exemple ?

Prudemment et à regret, Steve me dit :

— Absolument pas. C'est une affaire à nous, exclusivement. Et elle doit rester telle. Naturellement, vous devrez recueillir des informations dans d'autres agences. Mais vous les recueillerez et les garderez pour vous. Est-ce suffisamment clair ?

Ça commençait à l'être.

— Tout à fait clair.

— Maintenant, pensez-vous pouvoir réunir une équipe, aussi complète que vous voudrez, et trouver ce type ? La seule information supplémentaire que je possède est qu'il doit s'appeler George Chester, et qu'il est de taille et de corpulence moyennes, de soixante à soixante-cinq kilos. Il est peut-être dans la publicité. Mais votre meilleur fil conducteur sera cet endroit, Chez Gil, la boutique où il a acheté ce tableau, et le bar Van Barth. Et ce tableau lui-même ; peut-être le peintre. J'ai l'impression que le tableau à lui tout seul pourrait nous donner le tout.

— Ça ne serait pas impossible, dis-je.

— Il nous faut ce type tout de suite. Vous pouvez ?

Si je ne le faisais pas, quelqu'un d'autre le ferait. Il valait mieux que ce soit moi.

— J'ai déjà fait ça.

— Oui. C'est pour ça qu'on vous a choisi.

— Qu'est-ce que je fais, quand j'ai trouvé le gars ?

— Rien.

La voix de Steve était aimable mais solennelle.

— Dites-moi seulement son nom et l'endroit où on peut le trouver. C'est tout.

Ça me faisait le même effet que de me pencher sur le rebord d'une de ces fenêtres du trente-deuxième étage et de regarder dans la rue. Il fallait toujours que je regarde encore une minute de plus.

— Qu'est-ce qui se passera quand nous l'aurons trouvé ?
Quelle est l'étape suivante ?

— Je m'occuperai de cela.

Hagen me regarda, froid et calme, et je lui rendis son regard. Je vis dans ses yeux qu'il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Janoth connaissait le danger qu'il courait. Hagen le savait aussi – et rien ne pouvait arrêter Hagen. Rien. Et puis en plus, cette espèce de morceau de dynamite était intelligent, et il avait des trucs à lui et des idées personnelles.

— Maintenant, ce travail doit passer avant tous les autres, George. Vous pouvez piller tous les magazines, tous les bureaux, tous les éditeurs, tous les correspondants, toutes nos ressources. C'est vous le chef.

Je me levai et rassemblai les notes que j'avais prises. Ça se resserrait comme un étau. Ma vie privée détruite si j'allais trouver les flics. Et la mort si Hagen et ses amis un peu particuliers me tombaient dessus.

— Ça va. Steve, dis-je. Je crois comprendre que j'ai carte blanche.

— Parfaitement. Dépenses, personnel, tout.

Il agita la main dans l'espace vers la fenêtre qui donnait jour sur une dizaine de millions de gens.

— Notre type est quelque part là-dedans. C'est un travail simple. Trouvez-le.

Je regardai moi-même par les fenêtres. Ça faisait un bout de terrain. Une nation dans une nation. Si je choisissais l'équipe voulue, si je détournais les recherches du bon côté, si j'embrouillais ça aux endroits où il fallait, en donnant un

bon coup de collier quand ce n'était pas dangereux, il pouvait se passer un très, très long bout de temps avant qu'ils ne trouvent George Stroud.

George Stroud 7

J'ai horreur d'arrêter le travail du numéro en cours de notre propre magazine. Aussi je me proposai de faire appel à tous les autres, quand cela serait nécessaire, aussi impartialement que possible.

Mais j'étais bien décidé à y mettre Roy. Ni Bert Finch, ni Tony, Nat, Sydney, ni aucun des autres n'aurait jamais besoin de lui ni de moi. Et, bien qu'ayant personnellement beaucoup d'affection pour Roy, je savais pouvoir compter sur lui pour fabriquer un labyrinthe de premier ordre avec un morceau de route droite. Leon Temple semblait suffisamment sûr aussi. Edward Orlin, des « Voies de l'Avenir », un esthète pesant et raide, était parfaitement contre-indiqué pour ce genre de boulot. Il travaillerait pour George Stroud au sens le plus agréable du terme.

Je parlais à Roy des nouvelles directives reçues, insistai sur l'urgence du cas et je lui expliquai le coup. Il fallait simplement que j'aie tout le temps quelqu'un au bureau. Cela pouvait consister, cela consisterait, très probablement à y être 24 heures sur 24. Cela signifiait qu'il me fallait un autre type pour partager cette responsabilité.

Roy fut froidement intéressé, et même impressionné.

— Ça a la priorité sur tout le reste ?

J'approuvai.

— D'accord. J'en suis. Par quoi commençons-nous ?

— Laissez-moi d'abord expliquer le coup aux sous-ordres. Ensuite, nous verrons.

Un quart d'heure après, le noyau de l'état-major était rassemblé dans mon bureau. Outre Roy et Leon, j'avais pêché dans les autres services sept hommes et deux femmes. Edward Orlin, immense, noir et gras ; Philip Best, des « Nouvelles Neuves », une étroite, âpre et hirsute encyclopédie. Les deux femmes, Louella Metcalf et Janet Clark, étaient embauchées au cas où nous aurions besoin de réserve femelles. Louella, empruntée à « Les Deux Sexes », était une frêle, ardente et attirante créature, la menteuse la plus endurcie et la plus transparente que j'aie jamais connue. Janet était une fille brune, pas compliquée, vivante et fortement charpentée, dont le dernier travail avait été pour « Les Voies du Foyer ». Elle refaisait toujours quatre fois son travail, parfois avec succès. Don Klausmeyer, de « Personnalités » et Mike Felch, de « Modes », étaient également enrôlés, ainsi que trois hommes, l'un de « Commerce », un autre de « Terre du Sport » et un du service de renseignements. Ça suffirait pour faire un départ frappant.

À partir de maintenant, tout devait tourner rond. Mieux que rond. Sans un à-coup. Je leur donnai des explications sèches et directoriales.

— On vous demande d'accomplir une tâche simple et plutôt bizarre, dis-je. Ça doit être fait très vite et le plus discrètement possible. Je sais que vous en êtes capables.

On nous a donné carte blanche pour autant qu'il s'agisse de faire appel aux possibilités de la Société. Si vous avez be-

soin d'aide, chacun dans votre travail, l'aide de n'importe quelle sorte, vous l'aurez. Si c'est une question de service ordinaire, adressez-vous simplement au bureau compétent. Si c'est quelque chose de spécial, adressez-vous soit à moi, soit à Roy, ici présent, qui s'occupera du travail toutes les fois que, pour une raison ou pour une autre, je ne pourrai pas être là moi-même.

Nous sommes à la recherche de quelqu'un. Nous ne savons pas grand-chose de ce type, qui il est et où il vit. Nous ne savons pas même son nom. C'est peut-être George Chester, mais c'est peu probable. Il est possible qu'il soit dans la publicité, et ça sera ça votre travail, Harry, dis-je à Harry Slater, le garçon de « Commerce ». Vous allez peigner les agences de publicité, les clubs, et, si nécessaire, les services de publicité des quotidiens et des revues, d'abord ceux de la ville, et les autres ensuite. Si vous êtes obligé d'aller jusque-là, vous aurez besoin d'au moins une douzaine d'hommes pour vous aider. Vous avez la complète responsabilité de ce point particulier des recherches.

L'enquête d'Harry n'était pas dangereuse, et pouvait devenir spectaculaire. J'ajoutai :

— Prenez autant d'aides que vous en aurez besoin. Restez en liaison régulière avec nous, pour être au courant des informations complémentaires concernant notre bonhomme qui vont arriver sans arrêt de tous les autres domaines que nous allons prospecter en même temps. Et cette consigne est valable pour tout le monde.

Non seulement nous ne connaissons ni le nom exact de cet homme, ni l'endroit où il habite... et ceci sera votre travail, Alvin...

Je m'adressais maintenant à Alvin Dealey, du service des renseignements.

— Consultez tous les cadastres de la région, les rôles de l'impôt, les listes d'abonnés aux services de distribution et les annuaires téléphoniques des villes dans un rayon... mettons de quatre à cinq cents kilomètres, pour trouver George Chester, ou n'importe lequel des noms que nous vous donnerons. Prenez autant de chercheurs qu'il vous faudra. Maintenant, comme je vous l'ai dit, non seulement nous ignorons le nom de l'homme et ses tenants et aboutissants, mais nous n'avons pas la moindre description de son signalement. Nous savons seulement qu'il est de taille moyenne, disons un mètre soixante-dix, de corpulence moyenne. Probablement entre soixante et quatre-vingts kilos.

Mais nous avons certains renseignements pour nous servir de base. C'est un habitué d'un endroit de la Troisième Avenue qu'on appelle Chez Gil. Voici une description de l'endroit.

Je la leur donnai, mais m'en tins strictement aux termes de la note remise par Steve Hagen.

— Cet homme se trouvait à cet endroit, où que ce soit, samedi dernier après-midi. En compagnie d'une femme dont nous savons seulement que c'est une jolie blonde. Il s'y rend probablement souvent. Ça sera votre travail, Ed. Vous trouverez ce restaurant, ce night-club, ce bar, ce n'importe quoi, et, quand vous l'aurez trouvé, vous y resterez jusqu'à ce que notre bonhomme y revienne.

La figure bleue et molle de Ed Orlin exprima la stupéfaction et un dégoût naissant.

— Le même soir, notre homme s'est rendu dans une boutique d'antiquités, également sur la Troisième Avenue. Il s'est arrêté dans plusieurs, mais il y en a une qui nous intéresse particulièrement et elle ne doit pas être difficile à trouver. Vous la trouverez, Phil.

En effet, le type après qui nous courons y a acheté un tableau sans cadre, et il l'a acheté après avoir surenchéri sur un autre client, une femme.

Je ne m'écartais pas d'un poil de la note écrite de Steve.

— La toile d'une nommée Louise Patterson, représentait deux mains ; elle était en mauvais état, et son nom ou le sujet traité avait un rapport quelconque avec Judas. Le marchand se rappellera sûrement l'incident. Vous pourrez obtenir de lui une description précise de l'homme. Peut-être le connaît-il et pourra-t-il nous révéler son identité exacte. Vous, Don, à nous deux, maintenant, pour Louise Patterson. Il est possible que l'on suive ce tableau à la trace de chez l'artiste jusqu'au marchand et de chez celui-ci jusqu'à notre inconnu. Dénichez Patterson ou, si elle est morte, dénichez ses amis. Quelqu'un se rappellera cette toile, ce qu'elle est devenue, peut-être même saura-t-il qui la possède maintenant. Allez-y.

Soudain, j'avais l'impression angoissante et horrible qu'il me faudrait détruire cette toile.

— Peut-être l'homme que nous cherchons est-il collectionneur, même un amateur de Patterson.

Leon, je voudrais que vous et Janet alliez au bar du Van Barth où cette même blonde s'est rendue avec ce même homme, le même soir. À ce moment, il avait le tableau et peut-être l'a-t-il mis au vestiaire. Trouvez ça. Interrogez les

barmen, les employés du vestiaire, récoltez tous les renseignements qu'ils pourront vous donner sur le type, et, à ce moment-là je crois que vous ferez bien de rester là et d'attendre qu'il revienne, car c'est probablement un habitué tout comme Chez Gil. Il faudra peut-être que vous restiez dans le coin plusieurs jours ; dans ce cas-là, Louella et Dick Englund vous relayeront.

Leon et Janet firent mine de gens qui n'ont pas du tout envie d'être relayés, tandis que Louella et Dick s'épanouissaient visiblement. C'était presque un plaisir de répandre ainsi la manne. Je leur souhaitai mentalement de passer bien des heures agréables à attendre mon arrivée.

— C'est à peu près tout ce que je vois pour l'instant, conclus-je. Vous avez tous bien compris ce que vous avez à faire ?

Apparemment, ceux que je lançais dans la chasse à George Stroud avaient tous compris car aucun d'eux ne dit rien.

— Personne n'a de questions à poser ?

Edward Orlin en avait une.

— Pourquoi recherchons-nous ce type ?

— Tout ce que je sais là-dessus, dis-je, c'est qu'il est intermédiaire dans une des plus grandes collusions industrielles et politiques de l'histoire. À la vérité, c'est lui le chaînon manquant et nous avons besoin de lui pour établir la preuve de la combinaison. Notre homme est l'homme de paille.

Edward Orlin encaissa cette information et parut se retirer derrière un mur de pensées pour l'absorber et la digérer. Alvin Dealey demanda impétueusement :

— Jusqu'où pouvons-nous aller en nous tuyautant auprès de la police ?

— Vous pouvez vous tuyauter, mais ne leur dites rien du tout, dis-je nettement. C'est une affaire à nous, avant tout, et elle doit le rester. En second lieu, je vous ai dit qu'il y avait une collusion politique derrière ça. La machine policière à laquelle nous nous adresserons peut être parfaitement honnête à une extrémité, celle que nous connaissons, mais nous ignorons ce que sera l'autre extrémité, et nous n'avons aucun moyen de contrôle sur elle. C'est clair ?

Alvin approuva. La voix aiguë, presque féminine, de Philip Best se fit entendre.

— Tous ces détails que vous nous avez donnés correspondent à samedi dernier, dit-il. C'est la nuit où Pauline De los a été tuée. Vous saisissez tous ce que je veux dire. Y a-t-il un rapport ?

— Pas que je sache, Phil, dis-je. C'est uniquement un bon gros scandale financier, dans lequel Hagen lui-même et quelques autres ont fourré leur nez il y a un bout de temps. Maintenant, ça doit éclater.

Je m'arrêtai un instant pour laisser ces faibles explications prendre autant qu'elles le pouvaient.

— Si j'ai bien compris, Earl a l'intention d'aller jusqu'au bout avec cette histoire, sans s'arrêter malgré l'horrible affaire de la nuit de samedi.

Les petits yeux gris de Phil s'arrondirent derrière ses lunettes sans bord.

— Je me disais seulement que c'est une drôle de coïncidence, dit-il.

Je laissai passer ça sans y prêter la moindre attention et il ajouta :

— Est-ce que je devrai recueillir des renseignements sur la femme qui accompagnait l'homme ?

— Vous devez tous le faire.

Je n'avais aucun doute sur ce qu'ils allaient découvrir. Pourtant, une simple perte de temps pourrait m'être utile, et je leur rappelai avec force :

— Mais nous ne cherchons ni la femme ni personne d'autre. C'est l'homme que nous voulons et rien que lui.

Je laissai mes yeux errer lentement sur eux, évaluant leurs réactions. Pour autant que je puisse m'en rendre compte, ils avaient admis l'histoire. Ce qui était plus important, c'est qu'ils se laissaient prendre à ma fausse assurance et à mon aplomb.

— Parfait, dis-je. Si personne n'a plus de questions à poser, fichez-moi tous le camp d'ici, et mettez-vous au boulot.

Ils se levèrent tous, relisant les notes qu'ils avaient prises, et les enfouirent dans leurs poches ; j'ajoutai :

— Ne manquez pas de faire votre rapport en personne ou par téléphone. Le plus tôt et le plus souvent possible. Soit à Roy, soit à moi.

Quand ils furent tous sortis sauf Roy, ce dernier se leva de la chaise où il était assis à côté de moi, au bureau. Il fit les cent pas devant celui-ci, puis, dans l'autre sens, alla jusqu'au mur, les mains dans ses poches. Il s'appuya à la cloison, regardant le tapis. Lentement, il dit :

— C'est une affaire bizarre. Je ne peux m'empêcher de penser que Phil, en un sens, a tapé juste au bon endroit. Il y a une relation étrange entre ces deux choses. J'en suis sûr... le fait que tout cela soit arrivé samedi...

J'attendis en rendant ma figure parfaitement inexpressive.

— Je ne veux pas dire que cela n'ait aucun rapport avec cette affreuse histoire de Pauline Delos, continua-t-il absorbé. Naturellement, cela n'en a pas. Cela serait un petit peu trop évident. Mais je ne peux m'empêcher de penser que quelque chose, et je ne sais pas quoi, que quelque chose est arrivé la semaine dernière, vendredi ou samedi, peut-être pendant que Janoth était à Washington, ou sûrement quelques jours avant, ou même la nuit dernière, dimanche ; quelque chose qui nous expliquerait réellement pourquoi nous sommes à la recherche de ce mystérieux collectionneur d'art en ce moment et pourquoi c'est si pressé. Vous ne croyez pas ?

— Ça paraît logique, dis-je.

— Bougrement sûr que c'est logique. J'ai l'impression que nous ferions mieux de peigner un peu les dernières nouvelles sensationnelles des deux dernières semaines, et surtout des cinq ou six derniers jours, et de voir laquelle d'entre elles peut concerner Janoth. Cette proposition de Jennett-Donohue par exemple. Peut-être ont-ils réellement l'inten-

tion de lancer ces deux nouveaux magazines dans notre champ d'action. Ça embêterait sérieusement Earl, vous ne croyez pas ?

Roy était parfait. Il donnait son maximum.

— Peut-être avez-vous raison. Peut-être aussi qu'il y a quelque chose de bien plus profond et pas si apparent. Pourquoi ne suivriez-vous pas cette ligne générale ? Mais, de mon côté, je ne peux pas faire autre chose que de travailler sur les renseignements qu'on m'a donnés.

En réalité, j'étais en train d'étudier un plan encore vague qui me servirait de seconde ligne de défense, si les choses allaient jusque-là. Ça revenait à contre-attaquer. Le problème, si la situation devenait réellement dangereuse, était le suivant : comment introduire Janoth sur le théâtre du crime par l'intermédiaire d'un troisième témoin indépendant, ou par quelque fait évident et sans rapport avec moi-même ?

Quelque part, pendant son départ, on avait relevé le numéro de sa voiture, on l'avait vu, et remarqué lui-même. S'il me fallait combattre par le feu, d'une façon ou d'une autre il pouvait être mis dans le coup.

Mais jamais les choses n'en viendraient là. Les engrenages mis en branle, les roues qui commencent à tourner dans cette grande chasse à moi-même étaient immenses, bien graissés et infiniment puissants ; mais aussi parfaitement aveugles. Aveugles, gauches et inintelligents.

— Bon, vous devez travailler sur les renseignements qu'on vous a donnés, admit Roy. Mais je pense que ça serait une bonne idée si je suivais mon nez ! je vais voir si nous n'avons rien laissé passer dans les récents événements politiques.

Au moment précis où je l'approuvais silencieusement, je pris soudain conscience du tableau qui pendait au-dessus de sa tête, au mur contre lequel il s'appuyait, comme si cette toile s'était brusquement mise à hurler², se regardaient très Pattersonniennement. L'une d'elles avait un rictus avare, l'autre sceptique. Je crois qu'elle l'appelait « Étude en fureur ».

C'était un repère si familier de mon bureau que l'enlever maintenant serait fatal. Mais, en le regardant, puis en détournant mon regard, je commençais réellement à me rendre compte du danger que j'allais courir. Il devrait rester là, et, à chaque instant, n'importe qui pourrait faire un rapprochement. Or il ne fallait pas qu'on en fasse un seul, pas le moindre, si vague soit-il.

— Oui, dis-je à Roy machinalement, me rendant compte du choc rétrospectivement en sentant des gouttes de sueur sur tout mon corps, pourquoi ne pas faire ça ? Nous pouvons avoir laissé passer quelque chose de significatif dans les rubriques financières aussi bien qu'en politique.

— Je crois que ça simplifierait beaucoup les choses, dit-il en s'écartant du mur auquel pendait le tableau. Janoth

² Il semble qu'il y a une phrase manquante dans la traduction, soit le passage : « *Of course. I had forgotten I had placed that Patterson there, two years ago. I had bought it at the Lewis Galleries, the profiles of two faces, showing only the brow, eyes, nose, lips, and chin of each. They...* » (Bien sûr, j'avais oublié que j'avais placé ce Patterson à cette place, il y a deux ans. J'avais acheté ce tableau aux Lewis Galleries : deux faces de profil montrant chacune seulement le sourcil, œil, nez, lèvres et menton. Elles se regardaient...) ce qui donne son sens à l'enchaînement. (ELG.)

était à Washington pour le week-end, rappelez-vous. Personnellement, je crois qu'il y a un lien entre son voyage et les directives urgentes qu'on nous a données.

Pensivement, Roy s'éloigna du mur, traversa l'épaisse moquette et disparut par la porte qui menait à son bureau.

Quand il fut parti, je restai assis un long moment, regardant cette chose sur le mur. Je l'aimais bien, avant tout ça. Mais rien à faire. Il fallait que ça reste là.

Edward Orlin

La taverne de Gil avait l'air, de l'extérieur, d'un bistrot de bas étage ; de l'intérieur aussi. Pas de veine de ne pas avoir été désigné pour le Van Barth. Tant pis, on n'y pouvait rien.

Le nom était dans l'annuaire et l'endroit peu éloigné ; jusqu'ici ça n'allait donc pas mal. Je m'y rendis à pied en vingt minutes.

J'emportais un exemplaire de « La Guerre et la Paix », que j'étais en train de relire, et en route, je vis le nouveau numéro de la revue trimestrielle « Création » que j'achetai.

J'arrivai là-bas peu après une heure, à temps pour déjeuner, aussi je passai commande. C'était infect. Mais ça serait sur la note de frais, et après avoir mangé, je sortis mon carnet et inscrivis : déjeuner, 1,50 dollar. Taxi, 1 dollar. Je réfléchis une seconde, me demandant ce que Stroud ferait si jamais il se trouvait dans une boîte de cette espèce et j'ajoutai : 4 martinis, 2 dollars.

Après avoir fini mon café et une tranche de gâteau vieille d'au moins trois jours, je regardai autour de moi. C'était sûrement un endroit mis au jour par quelque expédition archéologique. Il y avait de la sciure dans les coins et une grande banderole sur le mur, derrière moi, clouée là pour un banquet récent, sans doute : Félicitations à notre Copain.

Alors j'aperçus le bar, à l'extrémité de la longue salle. C'était incroyable. On aurait dit qu'un dépotoir entier avait été enlevé et transporté ici. Je vis des roues, des épées, des pelles, des boîtes de conserve, des morceaux de papier, des fanions, des tableaux, des centaines et des centaines de choses... vraiment rien de plus que des choses.

Après avoir payé le repas 85 cents, un vol organisé – j'avais déjà une indigestion –, je pris mon Tolstoï et mon numéro de « Création » et j'allai jusqu'au bar.

Plus je m'approchais, plus je voyais de choses. En vérité, il y en avait des milliers. Je m'assis et remarquai derrière le bar un grand gaillard d'une cinquantaine d'années qui regardait fixement dans le vide d'un air préoccupé. Il vint vers moi et je vis que ses yeux se posaient sur moi mais voyaient autre chose. Ils avaient l'air de petites ampoules électriques dans une chambre nue. Sa voix était un grognement inarticulé.

— Un demi, dis-je. Je remarquai qu'il en renversa un peu en posant le verre devant moi. Sa figure paraissait vraiment féroce. Ça me sembla bizarre, mais ça ne me regardait pas. J'avais autre chose à faire.

— Dites donc, qu'est-ce que c'est que tout ça, derrière le bar ? Ça ressemble à une explosion dans un prix unique.

Il ne dit rien pendant deux secondes ; il me regarda, simplement, et maintenant, il avait réellement l'air embêté par quelque chose.

— Mon musée personnel, dit-il brièvement.

Ainsi, c'est là ce que mentionnaient mes notes. J'étais au bon endroit, pas de doute là-dessus.

— Ça en fait un tas, dis-je. Vous prenez quelque chose ?

La bouteille était sur le bar à l'instant même où je finissais de parler. Du Scotch, une des meilleures marques. Bon. Ça faisait obligatoirement partie de ma tâche. Pour moi, c'était la même chose : ça serait sur la note.

Il fit tomber le premier verre qu'il prit, ne le ramassa pas et réussit enfin à remplir le second. Pourtant, il n'était pas ivre. Seulement nerveux.

— Santé ! dit-il.

Il leva son verre et le whisky disparut en moins de cinq secondes, le temps d'un éclair. Il reposa le verre, prit l'argent que je posai sur le comptoir et fit clapper bruyamment ses lèvres.

— Le premier de la journée, dit-il. Toujours le meilleur. Celui-là et le dernier.

Je bus ma bière ; il me rendit la monnaie (il me comptait 75 cents son whisky) et je dis :

— Alors c'est ça, votre musée personnel. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Il se retourna, regarda ; sa voix sonnait plus ferme.

— Tout. Dites ce que vous voulez et je vous le donne. Et, de plus, tout ça a un rapport avec moi ou ma famille.

— Une espèce d'autobiographie empaillée, non ?

— Non. Seulement mon musée personnel. J'ai fait six fois le tour du monde et mes vieux avaient déjà été partout. Encore plus loin que ça, même. Dites-moi le nom de quelque

chose que je n'ai pas dans mon musée et l'ardoise est pour moi.

C'était fantastique. Je n'entrevois pas, même vaguement, de quelle façon je pourrais jamais tirer un renseignement de ce gaillard. Un crétin, sans doute.

— D'accord, dis-je, me payant sa tête. Montrez-moi une locomotive.

Il murmura quelque chose comme « locomotive ? Où cette locomotive s'est-elle fourrée ? ». Puis il fouilla derrière un casque de foot ball, un oiseau empaillé, un bol empli jusqu'au bord de sous étrangers et un tas de saletés que je ne voyais même pas ; il se retourna et posa une petite locomotive en fer-blanc sur le bar.

— Cette locomotive-là, me confia-t-il, la tapotant et se penchant affectueusement vers moi, est le seul de mes jouets que l'on ait sauvé du fameux incendie de la Troisième Avenue, près des garages, il y a cinquante ans. Je l'ai sauvée moi-même. J'avais six ans. Neuf types grillés.

Je finis ma bière et le regardai avec attention, pas très fixé. Cherchait-il à m'acheter ou était-il non seulement à moitié ivre mais complètement cinglé par surcroît ? Si cela prétendait être drôle, c'était vraiment du réchauffé, ce genre d'imbécillités enfantines qui me laissent froid. Pourquoi n'avais-je pu aller au Van Barth, où, du moins, j'aurais lu tranquillement sans avoir à interroger un schizophrénique probablement dangereux ?

— C'est parfait, dis-je.

— Elle marche encore, assura-t-il, et il tourna la clé, posa le jouet sur le bar et la laissa rouler un mètre. Elle s'arrêta

en rencontrant « Création ». Réellement, il paraissait très fier.

— Vous voyez ? Ça marche encore.

Seigneur, c'était tout simplement incroyable. Je ferais aussi bien de rentrer au bureau.

Le fou reposa gravement le jouet derrière le bar, où j'entendis le ressort se détendre. Quand il se retourna, sans un mot, il remplit à nouveau nos verres, le mien de bière et le sien de Scotch. Je fus encore plus surpris de le voir vider son verre puis se redresser et rester devant moi, paraissant attendre. Au nom du ciel, ce type espérait-il boire à l'œil à chaque tour ? Non que ça ait une importance quelconque. Il avait besoin de distraction, je suppose.

Après avoir payé, et, maintenant, il semblait vraiment amical, il me dit :

— Oui, monsieur. C'est un des meilleurs musées privés de New-York. Autre chose que vous voudriez voir ?

— Vous n'avez pas une boule de cristal, par hasard ?

— Eh bien, en réalité, il se trouve que j'en ai une.

Il extirpa une grosse bille de verre de dessous un tas de saletés surmontées d'un crucifix et d'une tsantsa.

— C'est drôle comme tout le monde veut voir cette locomotive. Quelquefois, c'est l'avion ou le rouleau à vapeur, et d'habitude, ils demandent aussi la boule de cristal. Eh bien, cette petite-là, je l'ai eue à Calcutta. J'ai été chez un Hindou qui disait la bonne aventure et il a vu dans le cristal que j'étais en danger de sombrer. Alors, j'ai quitté le bateau sur lequel j'étais et je suis resté sur la côte un certain temps

et il n'y avait pas deux jours de ça que le bateau est allé au fond avec tout l'équipage. Alors, je me dis : Sainte fumée, voilà combien de temps que ça se prépare ? Je n'avais jamais eu beaucoup confiance en tout ça, auparavant, comprenez ? Alors, je retourne chez le type et j'lui dis : J'aimerais avoir ce truc-là. Et il a dit, dans son charabia, naturellement : C'est dans ma famille depuis des générations et des générations et je ne peux pas m'en séparer.

Il enfilait ses idioties l'une après l'autre, sans se lasser. Bon Dieu, j'ai cru que ça ne s'arrêterait jamais. Et il fallait que j'aie l'air intéressé. À la fin, j'en avais tellement assez que je ne pouvais plus supporter ça. Je dis :

— Eh bien, pourriez-vous regarder dans cette boule et me dire si vous réussissez à retrouver un ami pour moi ?

— Il y a quelque chose de drôle. À la fin, je lui ai donné les deux milles roupies qu'il voulait, et j'ai emporté la boule à mon hôtel, mais je n'ai jamais pu faire remarquer cette saloperie. Je n'y suis jamais arrivé depuis.

— Ça ne fait rien, dis-je. Buvons un coup.

Il remit la bille en place, tira une autre bière et se versa un autre Scotch. Je ne comprenais pas comment un type de cette espèce pouvait tenir plus d'une semaine.

Avant qu'il ait pu reposer son verre, je continuai.

— J'ai un ami que je n'ai pas vu depuis des années, qui vient chez vous de temps en temps, et je me demande si vous le connaissez. J'aimerais bien le revoir. Peut-être pourriez-vous m'indiquer la bonne heure pour le trouver ici.

Ses yeux se firent complètement dénués d'expression.

— Comment s'appelle-t-il ?

— George Chester.

— George Chester ?

Il regarda l'autre extrémité de la salle, semblant réfléchir, et un peu de son masque tomba de sa face.

— Je ne connais pas ce nom-là. La plupart du temps, je ne connais pas leurs noms, à vrai dire. De quoi a-t-il l'air ?

— Taille moyenne, dis-je. Un ami commun m'a dit qu'il l'a vu ici samedi dernier après-midi. Avec une belle blonde.

Il jeta le whisky dans sa gorge, et je ne crois pas que le verre ait touché ses lèvres. Ce type ne prenait-il jamais un verre d'eau ? Il s'immobilisa soudain.

— Je crois que je vois qui vous voulez dire. Un type bien bâti aux cheveux bruns ?

— Je pense que ça lui ressemble.

— Je me rappelle cette blonde. C'était une fille pour couvertures de revues. Elle a voulu voir le corbeau, celui sur lequel ce type a écrit « Jamais plus, répondit-il ». Alors, je le lui ai montré. Oui, ils étaient là il y a deux nuits de ça, mais il ne vient pas ici très souvent. Il y a quatre ou cinq ans, il était là tout le temps, presque tous les soirs. Très chic. La plupart du temps, je lui montrais mon musée jusqu'à ce qu'il soit obligé, moi et un gars, de l'emporter et de le mettre dehors. Un soir, il ne voulait plus du tout s'en aller. Il voulait dormir au milieu du musée. « Louez-moi l'appartement royal de votre transatlantique, Gil, il répétait. » Nous l'avons ramené chez lui. Mais c'était il y a longtemps.

Il me regarda avec un intérêt aigu.

— C'est un de vos amis ?

J'inclinai la tête.

— Nous travaillons pour la même agence de publicité.

Il eut l'air encore plus embarrassé.

— Je ne crois pas qu'il ait fait ça à ce moment-là, se décida-t-il. Il travaillait pour un quotidien quelconque, et avant ça, lui et sa femme tenaient une taverne au nord de New York, le même genre que moi. Mais sans musée, naturellement. J'ai une idée que son nom peut bien être George Chester. J'ai dû rentrer sa voiture une ou deux fois qu'il en tenait trop. Mais peu à peu, il a cessé de venir. Je ne pense pas qu'il soit venu plus de deux fois les trois ou quatre derniers mois, mais il peut revenir n'importe quand. On ne peut pas prévoir. Type très intelligent. Ce qu'on appelle un excéntrique.

— Peut-être pourrais-je le joindre par l'intermédiaire de la blonde ?

— Peut-être.

— Qui est-elle ? Vous ne savez pas ?

Cette fois, sa figure entière parut dénuée d'expression.

— Aucune idée, monsieur.

Il s'éloigna pour servir quelques clients qui venaient d'entrer, et j'ouvris « Création ». Il y avait une prometteuse réévaluation de Henry James qu'il faudrait que je lise, bien que je connusse les faiblesses inévitables de l'auteur du pa-

pier. Un long article sur les danses rituelles tibétaines me parut excellent.

Je finis ma bière et me rendis à la cabine téléphonique. J'appelai le bureau et demandai Stroud mais j'eus Cordette.

— Où est Stroud ? demandai-je.

— Sorti. Qui est-ce ?

— Ed Orlin. Je suis chez Gil.

— Vous l'avez déniché, alors. C'est le bon ?

— Sans aucun doute. Et quel bistrot infâme !

— Trouvé quelque chose ?

— Notre type était bien là samedi avec la blonde.

— Parfait. Dites-moi tout ça.

— Il n'y a pas grand-chose. Le barman n'est pas sûr de son nom parce que le type ne vient plus guère ici.

J'attendis quelques instants. Sûr, j'espérais qu'il me dirait de quitter ce bouge et cet ennuyeux crétin derrière son bar.

— Mais il pense que son nom peut très bien être George Chester. Il a été décrit par le barman qui est, lui-même, ou bien à moitié inconscient ou bien un fou complet, comme très intelligent et excentrique. Croyez-moi, Chester est sans doute exactement le contraire.

— Pourquoi ?

— C'est à cause de cet endroit. Excentrique, d'accord. Mais seul un simple d'esprit pourrait venir dans un bar

comme celui-ci et passer des heures à parler au gardien de cette ménagerie.

— Continuez.

— La description physique que nous avons du type paraît exacte, mais il n’y a rien à y ajouter sinon qu’il a les cheveux bruns et qu’il est bien bâti.

— Ça va. Quoi d’autre ? Rien sur la blonde ?

— Rien.

— C’est pas lourd, tout ça, hein ?

— Ah, attendez encore. Notre homme est sans doute un alcoolique. Voici quatre ou cinq ans, il venait ici tous les soirs et on devait le ramener chez lui en taxi. À ce moment-là, il était journaliste, selon le barman, et celui-ci ne l’a jamais entendu parler d’un travail dans la publicité. Et, avant d’être journaliste, il tenait une taverne quelque part au nord de New York, avec sa femme.

— Un poivrot. Précédemment, avec sa femme propriétaire d’une auberge. Sans doute un journaliste excentrique, bien bâti. C’est pas beaucoup, mais c’est mieux que rien. C’est tout ?

— C’est tout. Et notre mignon n’est pas venu ici plus de deux fois les huit ou dix mois derniers. Alors, qu’est-ce que je fais ? Je reviens au bureau ?

Il y eut une pause et j’entrevis une lueur d’espoir.

— Selon moi, non, Ed. Il était là voici deux jours, il n’attendra sans doute pas si longtemps avant de revenir. Et vous pouvez peut-être travailler encore le barman. Psych-

nalysez-le pour avoir quelques détails de plus. Buvez un peu avec lui.

Oh, Seigneur.

— Écoutez, ce type est un buvard humain...

— Parfait. Saoulez-vous avec lui s'il le faut. Mais pas trop. Interrogez quelques-uns des autres clients. En tout cas, restez là jusqu'à ce que nous vous appelions ou que nous envoyions un remplaçant. Quels sont les adresses et le numéro de téléphone ?

Je les lui donnai.

— Parfait, Ed. Si vous avez quoi que ce soit de nouveau, appelez-nous immédiatement. Rappelez-vous que c'est un boulot à finir tout de suite.

J'avais cet espoir. Je retournai au bar. J'étais déjà un peu dans le vague à cause de la bière. Il me serait impossible de me concentrer sur mon magazine, car cela nécessitait une tête parfaitement claire. Un des clients braillait vers le barman :

— Allons, reconnaissez que vous n'en avez pas. Je vous demande de me trouver un mot-de-passe³ dans votre fameux soi-disant musée.

— Pas droit à l'argot. Si vous voulez voir quelque chose, demandez-le avec des mots normaux.

³ En français dans le texte.

— C'est des mots normaux. Du français ordinaire et normal. Reconnaissez-le et donnez-nous une bière. Vous n'en avez pas ?

— Bon, bon, je vais vous donner une bière. Mais qu'est-ce que c'est que votre machin ? Comment épelez-vous ça ? En tout cas, ne demandez rien en français, hein ? Pas ici.

Ouf. Il y avait un journal au bout du bar. Dieu soit loué. Celui de ce matin ; ça me suffirait à tuer une couple d'heures.

George Stroud 8

Quand ils eurent tous quitté mon bureau pour leurs diverses tâches, je fis venir Emory Mafferson. Sa figure dodue était perpétuellement en deuil, son cerveau, un chaos en ébullition, et ses yeux bruns semblaient sans cesse tenter de s'échapper de derrière les verres épais qu'il portait ; je ne sais pas s'il pouvait voir à plus de trois mètres devant lui, mais quelque part en Emory, je sentais dormir un fameux journaliste et un charmeur plein de lyrisme.

— Comment ça va, avec vos « Personnalités capitalisées » ? demandai-je.

— Ça va. J'ai expliqué tout ça à Bert et nous terminons l'article ensemble.

— Sûr que Bert a bien compris ?

La figure d'Emory se fit un peu plus catastrophée.

— Aussi bien que moi-même... dit-il enfin. Peut-être mieux. Vous savez, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose de très bien derrière cette idée. C'est une nouvelle conception révolutionnaire du domaine de la sécurité sociale.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Comment peut-on faire une révolution sans que ce soit une révolution ?

— Reposez-vous sur Bert Finch. Il a vos notes des « Voies de l'Avenir » et il peut interpréter le rapport aussi

bien que vous. Si vous laissez Bert s'en occuper tout seul, à partir de maintenant ?

Emory soupira.

Si je comprenais bien, plus d'un après-midi théoriquement passé à des recherches studieuses à la bibliothèque, ou à interviewer quelques experts ès assurances, s'était en réalité écoulé paisiblement à Belmont, au Yankee Stadium ou peut-être dans son lit.

— Toutes les bonnes choses doivent se terminer un jour, Emory.

— Il faut croire.

J'en vins brusquement au point crucial.

— En ce moment, j'ai un travail particulier en dehors du magazine. En même temps, un des meurtres les plus sensationnels de l'année a été commis. Sans l'ombre d'un doute, l'histoire va prendre des proportions encore plus considérables et, un jour ou l'autre, les « Voies du Crime » vont vouloir un gros article là-dessus.

— Delos ?

J'acquiesçai.

— Et je ne veux pas que « Voies du Crime » restent à la traîne. Vous vouliez faire partie de notre équipe normale. Ceci peut vous servir à démarrer. Supposons que vous alliez jusqu'à Center Street, à la police judiciaire, et que vous récoltiez tout ce que vous pourrez, sitôt que ça arrivera. À l'instant même où ça arrivera. Je suis très pris par cet autre travail, mais il faut que je sois au courant de l'histoire Delos, minute par minute.

Emory parut plus étonné et hagard que jamais. Ses yeux bruns, deux cyprins, firent trois fois le tour de leur bocal grossissant.

— Seigneur ! Vous ne vous attendez pas que je m'occupe de ça tout seul, hein ?

— Naturellement non. Si nous voulons sortir l'histoire, nous en mettrons un grand coup ; trente ou quarante types vous aideront. Ce que je veux, c'est simplement connaître tous les faits précis quand l'affaire sera livrée au public par les flics. Tout ce que vous avez à faire, c'est de rester de façon permanente au courant de tous les développements nouveaux. Et faites-moi des rapports, à moi seul, et régulièrement. Vu ?

Emory parut soulagé et dit qu'il avait compris. Il se leva pour partir. Mon détective privé n'était pas beaucoup plus grand debout qu'assis, et encore moins impressionnant.

— Qu'est-ce que vous avez d'autre à me donner pour commencer ? demanda-t-il.

— Rien. Rien de plus que ce que vous savez.

— Ça ira tout seul avec Bert ?

Je lui dis que j'arrangerais ça et le lançai sur la piste. Dès qu'il fut parti, je m'assis et contemplai l'« Étude en Fureur » de Patterson sur le mur opposé, en face de moi. Je ne faisais rien, rien que penser.

La signature était bien visible. Même en déplaçant la toile vers la partie inférieure du cadre, on la verrait encore. Et je ne croyais pas que cela puisse se produire, mais il pouvait y avoir, dans la Société Janoth, d'autres personnes capables de reconnaître un Patterson à son style.

Il ne m'était pas possible d'enlever ce tableau. Même en en mettant un autre à la place, quelqu'un s'apercevrait du changement. Peut-être pas Roy, peut-être pas les rédacteurs ou les reporters, mais quelqu'un. Lucille, une des autres filles, la secrétaire de quelqu'un d'autre, n'importe quel employé.

Si seulement ce tableau était ailleurs. Et surtout, si seulement je n'avais jamais rapporté à la maison la « Tentation de Saint Judas ».

Car Georgette avait vu ma nouvelle toile.

Hagen était sûr de pouvoir retrouver l'acheteur, quel qu'il soit, au moyen du tableau. S'il le jugeait nécessaire, il insisterait pour des recherches beaucoup plus actives encore que celles que j'avais, à titre de précaution, confiées à Don Klausmeyer. Je savais que Don ne retrouverait jamais la fille du peintre au marchand, sans parler de moi. Mais, à n'importe quel moment, Hagen pouvait se lancer dans des recherches de son cru – et j'en voyais moi-même certaines qui pouvaient être dangereuses.

Mieux valait détruire « La Tentation ».

Si quelqu'un faisait trop bien son travail, si Hagen s'y mettait de son côté, s'il tombait sur une information importante avant que je ne puisse le court-circuiter, le tableau me coulait à fond. Il fallait que je m'en débarrasse.

Je mis mon chapeau et passai dans le bureau de Roy ; j'avais deux intentions à moitié fermes : détruire cette toile dès maintenant et trouver le moyen d'introduire Janoth sur le lieu du meurtre par le truchement d'un autre témoin. Pour rien de tout cela, je ne pouvais me fier à personne qu'à moi.

— Je pars en chasse, Roy, lui dis-je. Relevez-moi pour un moment. Au fait, j'ai donné à quelqu'un la mission de s'occuper de l'affaire Delos. Il faudra faire un papier là-dessus dans un prochain numéro, vous ne croyez pas ?

Il approuva pensivement.

— J'ai désigné Mafferson.

Il approuva de nouveau, froid et éloigné.

— Je crois que Janoth désirera qu'on suive l'affaire, en tout cas, dit-il. Au fait, j'ai préparé le tableau habituel pour trouver la personne que nous cherchons.

C'était un tableau à double entrée des données recueillies aussitôt qu'elles arrivaient, simplifié pour permettre une consultation rapide. J'avais moi-même, autrefois, contribué à cette simplification.

Par-dessus mon épaule, je lançai rapidement :

— C'est comme ça qu'il faut travailler.

Je gagnai l'ascenseur, descendis et traversai la rue vers le garage. Je décidai de prendre la voiture, d'aller jusqu'à Marble Road et de brûler ce machin sur-le-champ.

Pénétrant dans le garage, je rencontrai le chauffeur de Janoth, Billy, qui sortait. Il venait de rentrer la voiture de Janoth. Je m'en étais servi une douzaine de fois ; il me fit un signe de tête, aimable et impassible.

— Bonjour, monsieur Stroud.

— Bonjour, Billy.

Nous nous croisâmes, et, soudain, je me sentis froid et lucide. Il y avait deux personnes au monde à qui Janoth se fiait sans réserve, Steve Hagen et Billy, son ombre en vérité. Quand l'inconnu serait trouvé, si on le trouvait, c'est Billy que l'on enverrait exécuter l'arrêt final. C'est lui qui liquiderait l'affaire. Il ne le savait pas, mais moi je le savais.

Dans le garage, un mécano astiquait la Cadillac déjà resplendissante de Janoth. J'allai vers lui, retenant le numéro de la voiture. Quelqu'un, quelque part, l'avait vue cette nuit-là, avait vu Earl – les avait vus tous deux à un endroit où ils n'étaient pas supposés être.

— Vous voulez votre voiture, monsieur Stroud ?

Je lui dis bonjour, et que je la voulais. Je m'arrêtais souvent pour bavarder avec ce mécano-là, pour discuter baseball, chevaux, whisky ou femmes.

— J'ai une petite course à faire tantôt, dis-je en lui faisant un sourire. Je suppose que cet autobus-là vous donne du boulot ?

Je reçus en retour un sourire de connivence.

— Pas trop de boulot, me confia-t-il. Mais les flics viennent de la cuisiner, elle et moi. A-t-elle été nettoyée depuis samedi soir ? Combien de temps est-elle restée dehors samedi soir ? Ai-je repéré le niveau d'essence, le compteur, n'importe quoi de particulier ? Mince ! Nous autres, est-ce que vous croyez qu'on regarde ces trucs-là ? Sauf, naturellement, que nous savions qu'elle n'avait pas été lavée et qu'on n'avait rien mis dans le réservoir.

Il appela un autre mécano pour faire descendre ma voiture et pendant que j'attendais, je demandai :

— Je suppose que les flics ont fait subir le troisième degré au chauffeur ?

— Bien sûr. Une paire de ces types viennent de remettre ça il y a deux minutes. Mais le chauffeur n'a pas à s'en faire une miette. Ni Mr. Janoth. Ils ont été dîner quelque part, et ensuite, ont été tout droit chez quelqu'un d'autre. Chez votre ami Mr. Hagen. Ça colle parfaitement avec ce que nous avons à dire. Ils ne garent jamais la bagnole ici la nuit ni pendant le week-end, alors, qu'est-ce que nous pourrions savoir ? Mais moi, les flics, je m'en moque. Il n'y a qu'une chose. Je n'aime pas ce chauffeur. Je ne peux rien dire de précis... Seulement que...

Il me regarda et je lui fis un signe imperceptible en retour ; à ce moment, on amenait ma voiture.

J'y montai et partis pour Marble Road. Mais je n'avais pas fait trois blocs que je recommençai à repenser à tout ça, et cette fois avec un autre état d'esprit.

Pourquoi détruire ce tableau ? Je l'aimais. Il était à moi.

Lequel était le meilleur ? Janoth ou moi-même ? Je votai pour moi. Pourquoi sacrifier mon bien à cause de lui ? Qui était-il ? Un petit engrenage de la machine du Grand Horloger.

Le Grand Horloger n'aimait pas les tableaux. Pas énormément. Moi, oui. Ce tableau-là, il venait de le flanquer à la poubelle. Après l'avoir moi-même tiré de là, faudrait-il que je l'y rejette ?

Des tas de bons tableaux ne seraient jamais peints. Et ceux qui ne s'arrêtaient pas en route, et qui n'étaient pas

perdus, quelqu'un comme moi recevait la mission de les détruire.

Exactement de la même façon, Billy recevrait celle de me supprimer. Pourquoi me prêterais-je à un jeu aussi stupide ?

Qu'est-ce que je gagnerais à être conformiste ? Les Nouvelles Neuves, Commerce, Les Voies du Crime, Personnalités, Les Deux Sexes, Modes, Les Voies de l'Avenir, l'organisation entière était pleine à déborder d'artistes méconnus : des hommes de science, des fermiers, des écrivains, des explorateurs, des poètes, des hommes de loi, des médecins, des musiciens, tous ceux-là passaient leur vie à se conformer au lieu de suivre leur vocation. Et se conformer à quoi ? À une espèce de machine démesurée, inutile, contingente, qui les forçait à courir chez les psychiatres, dans les asiles de fous, leur donnait de la tension artérielle, des ulcères à l'estomac, les tuait à coups d'hémorragies cérébrales et de maladies de cœur, parfois de suicides. Pourquoi payer tribut une fois de plus à cette machine odieuse ? Ça serait tellement plus facile et plus simple d'être broyé en démolissant les engrenages que d'être écrabouillé en l'aidant à marcher.

Au diable, cette grande mécanique. J'étais un dilettante professionnel. Un drôlement bon, selon moi. Je décidai de continuer.

Je tournai dans une rue latérale et conduisis vers la 58^e Est. Je pouvais trouver un compromis. Ce tableau devait, pour l'instant, être retiré de la circulation. Mais ce serait réellement perdre son temps que de le détruire. Au mieux, ça n'en valait même pas la peine.

Et je pouvais posséder cette machine. La Superbe Horloge continuerait à tourner – trop lourde pour être arrêtée. – Mais elle n’avait pas de cervelle. Moi, si. Que Janoth, Hagen et Billy crèvent dans les roues dentées. Ils aimaient ça. Ils aimaient à souffrir. Pas moi.

Je dépassai la 58^e Est et commençai à suivre le trajet que l’autre voiture devait avoir parcouru en quittant l’endroit. Ou bien Janoth avait congédié Billy en arrivant, et pris un taxi pour rentrer, ou bien il avait dit à Billy de revenir le prendre. En tout cas, Janoth avait dîné chez les Wayne, selon tous les renseignements reçus, et puis, comme je le savais, il s’était rendu jusqu’à la 58^e Est ; et de là, naturellement, directement chez Hagen.

Je suivis la route logique jusque chez Hagen. Je repérai deux stations de taxis. Janoth devait en avoir pris un là s’il était revenu en taxi, à moins qu’il n’en ait trouvé un autre quelque part entre les deux stations. Il n’avait probablement pas été assez stupide pour en prendre un près de la 58^e Est.

La station la plus éloignée me parut la plus probable. Je commencerais par là, avec une photo de Janoth, puis j’essaierais l’autre. Si nécessaire, je pourrais même employer les grands moyens et retrouver ceux qui avaient chargé des clients dans le voisinage, ce soir-là. Mais c’était vraiment trop demander à un seul homme.

De chez Hagen, chronométrant le trajet, je filai chez les Wayne, puis fis demi-tour et me rendis lentement jusqu’à la 58^e Est. Le chemin probablement suivi par Earl prenait environ trente minutes. Je comptai trente minutes de plus pour tenir compte de sa querelle avec Pauline ; cela signifiait pour Earl une heure, à peu près, à dissimuler. Ceci collait avec les faits qui m’étaient déjà connus.

Peut-être s'était-il arrêté quelque part en route. Si oui, aucun endroit ne paraissait particulièrement propice.

Ceci me donnait seulement deux possibilités : le taxi dans lequel Earl était éventuellement parti, ou un domestique quelconque, chez Pauline ou chez Hagen.

C'était drôlement maigre. Enfin. Quelque chose tout de même. Je revins à mon bureau, garai de nouveau la voiture et remontai au numéro 2619. Personne. Pas de notes. J'allai droit au 2618.

Roy, Leon Temple et Janet Clark s'y trouvaient.

— Bonne chasse ? me demanda Roy.

— Sais pas... répondis-je.

— Ici, nous commençons à avoir quelques résultats.

Roy désigna d'un geste la grille à double entrée dessinée sur un grand tableau noir couvrant la moitié d'un des murs.

— Ed Orlin a téléphoné voici un moment. Il a trouvé « Chez Gil » sans difficulté et a établi, sans aucun doute, le passage en cet endroit de l'homme et de la femme. Choses intéressantes. Je pense que nous aboutirons à un résultat.

— Fameux, dis-je.

Je me dirigeai vers le tableau, surmonté de l'inconnue, X.

Dans la colonne intitulée « Noms, Faux Noms » je lus : George Chester.

Sous le titre « Aspects », il y avait : cheveux bruns, bien bâti, taille et corpulence moyennes. Je pensai : Merci, Ed.

« Endroits fréquentés » : Boutiques d'antiquités, Van Barth, Chez Gil. Pendant une certaine période, a fréquenté quotidiennement Chez Gil.

C'était vrai. Je l'avais fait.

« Milieu » : Publicité ? Journaux ? Tenait précédemment une auberge au nord de la ville.

Trop vrai.

« Habitudes » : collectionne les tableaux.

« Caractère » : excentrique, peu pratique, ivrogne invétéré.

Le dernier titre avait déjà été ajouté par Roy pour les affaires Isleman et Sandler. Il s'en considérait comme l'inventeur et jugeait son utilité en conséquence.

Je dis, debout devant ce portrait manuscrit de moi-même :

— Il me semble que nous nous orientons vers quelque chose.

— Ce n'est pas tout, me dit Roy. Leon et Janet arrivent juste du Van Barth avec des détails supplémentaires. Nous étions en train de les examiner avant de les mettre au tableau.

Il regarda Leon et Leon donna ses informations dans une langue claire, précise et neutre.

— C'est exact, dit-il. Tout d'abord, il est établi que Chester était au bar-fumoir samedi soir. Il n'a pas déposé au vestiaire la toile qu'il avait achetée, mais on l'a entendu en parler avec la femme qui l'accompagnait. Et la femme en question était Pauline Delos.

J'eus l'air surpris.

— Vous êtes sûrs ?

— Aucun doute là-dessus, George. Elle a été reconnue par le garçon, le barman et la fille du vestiaire, d'après les photos d'elle parues dans les journaux d'aujourd'hui. Delos était là samedi soir avec un homme répondant à la description du tableau, et ils parlaient d'une toile appelée Judas quelque chose. Il ne peut y avoir le moindre doute là-dessus.

Il me regarda pendant un long moment, pendant lequel je ne dis rien, et demanda enfin :

— Je trouve ça significatif. Pas vous ? Est-ce que ça ne modifie pas le caractère du travail sur lequel nous sommes tous ? Personnellement, je crois que si. Quelqu'un a fait la même supposition ce matin ; et maintenant, on dirait qu'il avait raison.

Je dis :

— C'est logique. La police sait-elle que Delos était là samedi soir ?

— Naturellement, tous les gens qui étaient là l'ont dit aussitôt.

— La police sait-elle que nous cherchons l’homme qui était avec elle ?

— Non. Mais, maintenant, ils le cherchent certainement aussi. Nous n’avons rien dit, car nous pensions que l’affaire ne regardait que nous. Mais que pouvions-nous faire ? Nous cherchons Chester, mais le lien avec Delos est flagrant, je suppose.

J’approuvai et décrochai le téléphone de Roy.

— Exact, dis-je.

Lorsque j’eus Steve Hagen, j’aboyai dans le parleur.

— Steve ? Écoutez. La femme qui accompagnait notre type était Pauline Delos.

L’autre extrémité de la ligne resta muette cinq, dix, quinze, vingt secondes.

— Allô ? Steve ? Vous êtes là ? Ici George Stroud. Nous avons découvert que la femme qui accompagnait l’individu recherché était Pauline Delos. Ça signifie quelque chose ?

Je regardai Roy, Janet et Leon. Ils avaient seulement l’air d’attendre, sans arrière-pensée visible. À l’autre extrémité du fil, j’entendis ce que je crus être un faible soupir de Steve Hagen.

— Rien de particulier, dit-il sans se compromettre. Je savais qu’elle avait vu ce bonhomme. Peut-être aurais-je dû vous le dire. Mais le fait qu’elle se soit trouvée avec lui cette nuit-là n’a aucun rapport avec l’affaire qui nous occupe. Ce que nous cherchons, ce que nous devons trouver, ce sont le nom, et les tenants et aboutissants de cet homme. Delos est un cul-de-sac pour tout ce qui concerne nos recherches. Le

meurtre est une affaire. Ceci en est une autre, sans aucun rapport. C'est clair ?

Je dis que je comprenais parfaitement et, après avoir raccroché, je répétais presque mot à mot son explication aux trois personnes qui m'entouraient.

Roy était satisfait.

— Oui, dit-il. Mais je n'ai pas cessé de répéter que cette histoire se rattache à quelque crise récente ; et, maintenant, nous sommes bougrement sûrs que c'est vrai.

Il se leva, alla au tableau noir, prit un morceau de craie. Je le regardai écrire sous la colonne « Personnes impliquées » : Pauline Delos. Là où elle croisait « Boutiques d'antiquités, Chez Gil, Van Barth », il répéta ce nom. Puis, il commença à tracer une nouvelle colonne.

— De plus, Leon et Janet ont rapporté quelque chose de tangible, continua-t-il. Dites-le à George.

La voix mince et mesurée de Leon résuma le renseignement :

— Lorsqu'ils ont quitté le fumoir du Van Barth, notre homme a oublié quelque chose et l'a laissé sur place...

Rien en moi ne bougea sauf mes lèvres.

— Oui ?...

Du menton, Leon désigna le bureau de Roy et ses yeux m'indiquèrent une enveloppe. J'eus l'impression de flotter vers elle, me demandant si tout cela n'était pas une farce extravagante, une blague à froid qu'ils avaient montée avec

Hagen, ou si j'avais réellement perdu ou laissé quelque chose qui me donnait du coup. Mais l'enveloppe était vierge.

— Un mouchoir, entendis-je dire Leon, comme si sa voix venait de très loin. On pourra probablement en retrouver le possesseur, car c'est de toute évidence un article coûteux, et il porte ce que je crois être une vieille marque de blanchissage.

Évidemment. Celui qu'elle m'avait emprunté. Lorsqu'elle avait renversé son cocktail, je m'en étais servi pour le lui donner aussitôt après. Oublié là.

Je retournai l'enveloppe et attrapai le mouchoir par l'ouverture non cachetée. Oui. Je voyais même, peu distincte, la vieille tache.

— À votre place, je n'y toucherais pas, George, dit Leon. Peut-être que nous y trouverons quelques empreintes. C'est un tissu très fin et très léger.

Il fallait donc que j'agisse. Je pris le mouchoir et le dépliai. Puis, je le posai et l'étendis soigneusement, avec précaution.

— Je suppose qu'il en porte déjà pas mal, dis-je. Celles de la serveuse, celles de la caissière, les vôtres ; une série de plus n'aura pas d'importance.

J'examinai le carré de batiste bien connu avec une attention sévère. C'était un des mouchoirs achetés par moi chez Blanton et Dent, environ un an plus tôt. Et la petite marque effacée, mais repérable, de la blanchisserie s'y trouvait bien, à un endroit de l'ourlet ; vieille de plusieurs mois, inscrite sans doute après mon dernier séjour à la ville, lors-

que j'avais envoyé quelques-unes de mes affaires dans une blanchisserie voisine.

— Oui, je pense qu'on peut le retrouver.

Je repliai le mouchoir et le remis dans l'enveloppe. Je pouvais, maintenant, expliquer la présence de mes propres empreintes, mais je savais que je n'arriverais plus à sauver le mouchoir lui-même de l'engrenage. Je tendis l'enveloppe à Leon.

— Voulez-vous porter ça à Sacher et Roberts ?

C'était le grand laboratoire industriel que nous utilisions pour ce genre de travaux.

— Quoi qu'ils trouvent, nous allons lancer une autre équipe là-dessus. Je suppose que Louella et Dick vous ont relevé au Van Barth.

— Naturellement. Notre homme y vient une ou deux fois par semaine.

— Nous surveillons notre homme chez ce fameux Gil et au Van Barth, souligna Roy. Il y reviendra et là, nous le tenons.

J'approuvai, préoccupé. Je dis :

— Certainement. Il retournera à l'un ou à l'autre. Alors, nous y serons.

Je ne sais pas comment cette conférence prit fin. Je pense que Leon partit chez Sacher et Roberts. Je crois que je quittai Roy au moment où il ajoutait des colonnes au grand tableau. Je lui dis de manger et de se reposer avant de continuer, et que je m'en irais vers sept heures.

S'ils réussissaient à relever des empreintes sur ce mouchoir, nous aurions tous à donner les nôtres, les miennes avec les leurs. C'est pour cela que je venais de prendre mes précautions. Mais, pendant bien longtemps, dans mon bureau, je restai assis, tâchant de me rappeler si mes empreintes pourraient être relevées sur la petite valise de Pauline. Une telle répétition s'expliquerait difficilement.

Je me contraignis à revivre cette dernière journée avec Pauline. Non. Nulle part, je n'avais touché son nécessaire, excepté la poignée, et les empreintes de Pauline brouillaient certainement le tout.

Au cours de l'après-midi, je reçus un coup de fil de Don Klausmeyer.

— Ah ! c'est vous, Don, dis-je. Vous avez eu de la veine avec Patterson ?

La voix malicieuse, lente et pédante de Don me répondit :

— J'ai eu un peu de mal, mais je l'ai trouvée. J'ai bavardé avec elle une heure. J'ai parcouru des vieux catalogues de ses expositions, j'ai regardé sa peinture de 25^e ordre et j'ai essayé de décrocher ses quatre gosses de mes cheveux.

— Parfait. Foncez.

— J'ai découvert un fait très significatif. Louise Patterson est la cliente qui a offert sans succès d'acheter au marchand son propre tableau samedi soir. Un ami avait vu la toile là, le lui a dit, et Patterson espérait pouvoir la récupérer. Dieu sait pourquoi.

— Je vois. Quelque chose d'autre ?

— Est-ce que vous vous rendez compte ? Patterson elle-même, dans cette boutique, ce soir-là ?

— J'ai compris. Alors ?

— Alors, elle a décrit en long et en large le type qui a acheté le tableau. Vous êtes prêt à noter ?

— Allez-y.

— C'est Patterson qui parle. Ouvrez les guillemets. « C'était un snob puant, un salaud mal dégourdi, pareil à dix millions d'autres sous-directeurs avec leurs tampons en caoutchouc. Il avait des cheveux bruns, des yeux bruns, les pommettes hautes, des traits symétriques et maigres. À voir sa figure, on pouvait supposer qu'il la passait au papier de verre cinq fois par jour. Il pesait entre soixante-dix et soixante-quinze kilos. Costume de tweed gris, chapeau bleu foncé et cravate. Il s'y connaît en peinture, affirme-t-elle, et connaît certainement les toiles de L. Patterson, qu'il collectionne sans aucun doute, mais uniquement parce que ça fait bien. Personnellement, je pense que la dame s'aime un peu trop. Elle admet qu'elle a été un peu négligée depuis dix ans. Mais je continue. Notre bonhomme est un bon petit exhibitionniste. Il se prend pour le bon Dieu et c'est ça qu'il essaye de jouer. La femme qui l'accompagnait est belle si vous aimez les lesbiennes, modèle standard Park Avenue. » Fermez les guillemets. Vous avez tout ?

— Oui.

— Ça peut servir ?

— Un peu, dis-je.

— J'ai fouillé dans son grenier studio. Bon dieu, quel paradis pour les rats et les termites ! J'ai vu des kilomètres carrés de peinture. Artistiquement, elle est impossible...

Comment Don pouvait-il juger ?

... Mais ils m'ont rappelé quelque chose que je suis sûr d'avoir vue récemment. Si je peux seulement me souvenir de ce que c'est, peut-être que j'aurai une autre piste.

Il rit, et je lui fis écho, mais je regardais l'« Étude en Fureur » sur le mur en face de moi.

— Peut-être. Mais ne vous en faites pas pour ça. Je vous verrai demain.

Il raccrocha. Je considérai le tableau sans vraiment le voir, pendant cinq longues minutes. Puis je pris les notes que j'avais griffonnées, me rendis dans le bureau vide de Roy et consignai scrupuleusement le rapport de Don sur le tableau. À présent, l'ensemble se cristallisait sous forme d'une très désagréable définition de moi-même. Après quoi, je passai prendre trois bonnes photos récentes de Janoth aux archives.

Peu après sept heures, Roy revint. Nous convînmes d'un tour de garde pour le jour suivant, puis je sortis avec l'impression que je ne pourrais rien supporter de plus pour l'instant. Mais mon travail n'était pas fini.

À la station de taxis choisie cet après-midi comme la plus vraisemblable, je reçus mon premier vrai choc. Un agréable. Un chauffeur reconnu en Janoth le voyageur chargé un peu après dix heures samedi soir. Le chauffeur était positif. Il se rappelait l'heure à laquelle il était monté,

l'endroit, et l'endroit où il l'avait déposé. À un block de chez Hagen.

Je savais que ceci pouvait me sauver en dernière ressource. Mais ça ne sauverait pas nécessairement mon foyer.

Il était minuit environ quand j'atteignis Marble Road. Georgette et Georgina dormaient.

Je trouvai la « Tentation de Saint Judas » là où je l'avais laissée, dans un placard en bas, et, en vingt minutes, je la dissimulai derrière une autre toile.

On pouvait la trouver là, et facilement, si on finissait par s'occuper vraiment de moi. Mais, si ça devait aller jusque-là, j'étais fini de toute façon.

Earl Janoth 3

Cinq jours après la mise en route des recherches par Steve, nous possédions, sur ce salaud de fantôme, un ensemble de renseignements suffisants pour écrire une longue biographie. Nous avions des dates, des adresses, nous connaissions son milieu, nous possédions de lui une complète description verbale, la radiographie de toutes les pensées, les émotions et les désirs qu'il avait jamais pu concevoir. Je connaissais ce crétin, maladroit et mollasse, mieux que sa propre mère. En fermant les yeux, je le voyais debout devant moi, l'ombre d'un sourire idiot sur sa figure trop agréable, j'entendais sa voix douce, étudiée, désarmante, émettre ces bizarreries plates et banales qu'apparemment il adorait, je pouvais le toucher en étendant le bras, cet horrible spectre qui, venu de nulle part, avait plongé dans ma vie pour causer la mort de Pauline et probablement ma ruine.

Mais nous ne tenions qu'une ombre. Ce n'était rien.

— En toute sincérité, j'ai l'impression que vous gardez quelque chose pour vous, dit George Stroud.

Il s'adressait à Steve.

J'avais insisté, quoique ne participant pas directement à l'entretien, pour être là lorsque l'on examinerait à nouveau la paralysie que semblait atteindre nos plans.

— Et j'ai l'impression que cette chose, quelle qu'elle soit, est le fait matériel indispensable pour que tout le truc tienne debout.

— Tenez-vous-en aux faits, dit Steve. Votre imagination vous entraîne.

— Je ne crois pas.

Nous étions dans le bureau de Steve, Steve derrière son bureau, moi-même un peu sur le côté, Stroud en face de Steve. La pièce était remplie de soleil, mais elle me paraissait obscure comme le fond d'un aquarium. Je crois que je n'avais pas dormi deux heures par nuit depuis une semaine.

Cette saloperie de meute me talonnait. Des douzaines de détectives et des membres du bureau de l'attorney du district m'interrogeaient trois, quatre et jusqu'à cinq fois par jour, tous les jours. Au début, ils étaient polis. Maintenant, ils ne s'en souciaient même plus.

Et Wayne le savait. Carr le savait. Tous le savaient. Seul, le grand public l'ignorait. Dans la ville basse et dans la 42^e Rue, c'était le secret de Polichinelle. Personne, prudemment, ne me téléphonait, ne m'approchait depuis des jours. Plus les hommes de la police se groupaient autour de moi plus mes hommes à moi, me fuyaient. Et plus on me laissait seul, plus cela devenait facile à la police. Je pouvais me dépêtrer d'une meute, pas de deux.

Aucune preuve tangible contre moi. Pas encore. Mais il n'y avait non plus aucune apparence que leur entêtement à en trouver une se relâche.

Je pouvais supporter ça. Mais il était indispensable que nous trouvions ce sacré feu follet, et avant tout le monde. C'est lui le seul danger que je redoutais. Si la police le ramassait la première – et c'était possible à chaque instant – je savais exactement ce qu'il dirait et ce qui arriverait.

Ça paraissait absurde. Avec cette montagne de données, nous n'étions pratiquement pas plus avancés que quand nous avons commencé.

— D'accord. Tenons-nous en aux faits, dit Stroud à Steve. Vous dites que cet homme est la clef de voûte d'une combinaison politico-industrielle. Mais nous n'avons encore découvert aucune liaison avec la politique et aucune ingérence industrielle qui vaille la peine d'être mentionnée. Pourquoi ? Je prétends que c'est parce qu'il n'y en a pas.

Steve lui dit sèchement.

— Il y en a. C'est tout simplement que vous n'avez pas fouillé assez profond pour les découvrir. Je ne garde rien pour moi, sinon des on-dit et des impressions qui ne vous serviraient à rien. En fait, qui vous dérouteraient même complètement.

La voix de Stroud était douce et plutôt agréable, mais il parlait avec emphase.

— Je ne pouvais pas être plus dérouté que je ne l'ai été lorsque, sachant que Delos était en plein milieu de l'affaire, d'une façon ou d'une autre, vous avez omis de me le dire.

Ces chamailleries stupides ne nous mèneraient à rien. Je dus intervenir.

— Quelle est votre opinion personnelle, George ? lui demandai-je. Comment expliquez-vous que nous paraissions tourner en rond ? Ça ne vous ressemble pas, de rester accroché si longtemps sur une chose simple comme ça. Quelle est, sincèrement, votre propre théorie de l'affaire ?

Stroud se retourna et me lança un regard long et aigu. Je l'avais toujours classé dans cette catégorie de gens hypersensibles, mauvais dans l'action, mais parfaits pour la logique pure et le raisonnement. Le genre d'hommes capables de résoudre un problème de bridge du premier coup d'œil, jusqu'à la dernière main, mais sans défense dans une simple discussion d'affaires. L'aplomb glacial de joueur et de combattant que possédait Steve lui manquait complètement, et, étant admis qu'il y soit sensible, il l'eût estimé anormal et inhumain.

Après cinq jours de ce travail, Stroud donnait des signes de fatigue. C'était une bonne chose ; il devait comprendre qu'il ne s'agissait pas de la routine habituelle.

— Oui, j'ai une théorie, me dit-il. Je crois que le meurtrier de Delos et l'homme que nous cherchons sont si étroitement liés qu'ils ne font qu'un. Je suis obligé de rejeter l'idée de Steve selon laquelle l'un n'a qu'un rapport accidentel avec l'autre.

J'approuvai. C'était inévitable, naturellement. Nous n'avions pas désigné Stroud pour conduire les recherches à cause de sa bonne mine, de son imagination fantaisiste ou de sa vanité – celle-ci colossale.

Je clignai vers Steve, sachant qu'il répondrait à cela plus pertinemment que moi :

— Je suis votre raisonnement, George, dit-il et je pense que vous êtes dans le vrai. Mais il y a quelque chose que vous négligez et que nous devons, maintenant, prendre en considération. Nous savons que Pauline était au courant de la combinaison. Elle était à l'arrière-plan de tout ça, elle bouchait les trous, en quelque sorte, de toute l'affaire. Naturellement, elle a dû chercher à entrer dans le coup autant qu'elle a pu. Supposez qu'elle l'ait précisément fait ? Supposez que quelqu'un s'en soit rendu compte et l'ait descendue avant la fin ? Avez-vous pensé à ça ?

Stroud s'arrêta, lointain et délibéré. Il était un poil trop malin pour ça.

— Si cette histoire est aussi importante que ça, et si les autres ont été si loin, dit-il, et il s'arrêta encore plus longtemps,... alors nous avons affaire à des durs. Notre homme est sans doute à Mexico, se dirigeant vers le sud ; ou alors, on s'est déjà occupé de lui de telle façon que jamais on ne le retrouvera.

— Impossible, dit Steve brutalement. Voici pourquoi : un type comme ça, excentrique, avec un cercle de connaissances étendu et varié, marié et père d'au moins un enfant, assume une certaine responsabilité dans sa situation, et ça ferait un drôle de vide s'il disparaissait tout à coup de la circulation. Or, vous vous êtes tenu en contact avec le Bureau des Disparus – depuis quand ?

— Mardi matin.

— Mardi. Et personne qui lui ressemble n'a été signalé. Sa disparition se serait certainement sue quelque part d'une façon quelconque. Elle ne l'a pas été et ça veut dire qu'il est toujours là.

Stroud acquiesça, prudent, et Steve passa rapidement à un autre point.

— Maintenant, examinons de plus près quelques autres indices. Vous avez encore cette liste des débits de boissons du nord de l'État dont la licence est suspendue ou n'a pas été renouvelée ?

Stroud passa un mouchoir sur sa figure humide de sueur.

— Oui, mais c'est un boulot. Il y en a des centaines.

Stroud regarda un instant, l'air absent, son mouchoir, puis il replia le tissu, très dégagé, et le remit en place lentement, avec soin.

— On est en train de me préparer la liste. Si je vois quelque chose, vous le saurez immédiatement.

C'était une drôle de chose à dire. Bien entendu, nous le saurions.

— Vous avez vu l'histoire que les « Nouvelles Neuves » ont donné sur cette Patterson ? demanda Steve, et Stroud dit qu'il l'avait vue. C'est trop tôt pour donner des résultats, mais notre but est de mettre cette femme dans le coup, sûrement, quelqu'un reconnaîtra et se rappellera ce tableau de Judas d'après notre description. Notre « inestimable » permettra sûrement de le retrouver. Je sens que le tableau, à lui tout seul, peut clouer notre homme au mur.

Stroud sourit faiblement mais ne dit rien et ils se lancèrent sur d'autres rapports comportant des rôles d'impôts, des listes d'agences de publicité, des quotidiens, des empreintes sur un mouchoir, le tout aboutissant au même brouillard inconsistant. À la fin, j'entendis Steve dire :

— Et ces bars, ces galeries de peinture et tout ça ?

— Tout est surveillé.

— Parfaitement. Et pourquoi notre homme ne s'est-il pas encore montré maintenant ? Ça me semble fantastique. Personne ne change subitement d'habitudes. Pas sans raison valable.

— J'ai déjà dit qu'il avait, soit quitté le pays, soit été tué, dit Stroud. Voici quelques autres versions de la même théorie générale. Il peut avoir tué Delos lui-même ; dans ce cas, il prend tout naturellement soin de ne pas se faire remarquer. Ou bien il sait qu'il est en dangereuse compagnie, connaît ses risques et il s'est planqué là où il est, pour que la même chose ne lui arrive pas.

Prudemment, je cessai de regarder Steve et Stroud. Par un phénomène bizarre, la conclusion de Stroud me parut momentanément trop tranquille.

— Vous pensez qu'il peut se croire en danger ? demanda Steve.

— Il sait que quelqu'un joue le grand jeu. Comment ne serait-il pas embêté ?

— En tout cas, il se cache drôlement bien.

Steve parut s'accrocher à une idée. Il regarda Stroud d'un air absent.

— Du moins, il évite tous les endroits où il allait auparavant.

Steve resta silencieux un instant puis il dit encore :

— Combien de gens de la Société sont-ils au courant de ce travail particulier, George ?

Stroud parut ne pas comprendre.

— La nôtre ?

— Oui. Ici même. Dans la maison. Combien, à vue de nez ?

Stroud eut un sourire mince.

— Eh bien, avec cinquante-trois personnes sur ce travail-là, j'ai l'impression que tout le monde le sait. Les deux mille.

— Oui... admit Steve. C'est ce que je crois.

— Pourquoi ça ?

— Pour rien. Une seconde j'ai cru tenir quelque chose.

Steve revint sur terre et se pencha en avant, agressif.

— Bon, dit-il. Ça remet tout en question et nous n'avons toujours rien.

— Vous pensez que j'ai oublié quelque chose ? demanda Stroud.

— Continuez à phosphorer là-dessus, c'est tout.

— C'est ce que je vais faire. Maintenant que nous avons admis que le meurtrier et notre petit chéri sont frères jumeaux, il y a un tas d'autres pistes à suivre.

— Lesquelles ?

Stroud se leva. Il mit une cigarette dans sa bouche et réfléchit avant de l'allumer.

— Première chose ; je vais lancer quelques hommes pour surveiller les stations de taxis dans le voisinage de l'appartement de Pauline Delos. La nuit de sa mort et quelques minutes après celle-ci, quelqu'un a pris un taxi pour quitter cet endroit, et il lui était impossible de ne pas se faire remarquer.

Il alluma sa cigarette, aspira profondément et souffla posément la fumée.

— Le conducteur se le rappellera et nous le dira.

Mes yeux filèrent vers Steve et se fixèrent sur lui. Je savais qu'il comprenait car il ne me lança pas même un clin d'œil.

— Je ne vous suis pas, George, dit-il d'une voix atone.

— C'est très simple. Notre type a emmené Pauline chez Gil, dans un tas de boutiques d'antiquités et au Van Barth. Pourquoi ne l'aurait-il pas raccompagnée chez elle ? Il l'a fait sans aucun doute. Notre chronométrage colle avec celui de la police. Il l'a raccompagnée chez elle, et là, il fallait qu'il s'en aille. Peu importe ce qui s'est passé là, qui l'a tuée, ce qu'il a vu, ce qu'il savait, il fallait qu'il s'en aille. La première et la plus évidente des pistes à suivre est celle du taxi.

Je fus forcé de dire.

— Peut-être avait-il sa voiture ?

— Peut-être.

— Il a pu partir à pied, dit Steve, ou prendre le bus.

— C'est vrai, mais nous ne pouvons pas ne pas envisager une tout autre possibilité. Il a peut-être pris un taxi. On va simplement miser là-dessus et espérer que le numéro sortira.

Stroud n'avait jamais manqué de confiance en soi, et maintenant, il en ruisselait. Il se dirigea vers la porte. Là, debout, il ajouta enfin :

— Je sens ça... On va découvrir qu'il a pris un taxi, trouver le chauffeur, savoir où il a été, et tout le travail sera fait.

Il y eut un long et profond silence après son départ. Steve regardait intensément la porte qui s'était refermée sur lui. Je crus lire dans sa pensée.

— Oui, tu as raison.

— À propos de quoi ?

— Il faut abandonner la recherche. Ça y est. On va arrêter tout ça.

— Non. Pas question. Pourquoi ? Je pensais à autre chose. À Stroud. Je n'aime pas ce salaud-là.

— Ça revient au même. Je ne tiens pas à ce que Stroud cherche ce taxi.

L'angoisse qui s'emparait de Steve paraissait augmenter, s'enflait visiblement.

— Ce n'est rien. Jamais ce truc-là ne te fera prendre. Notre équipe est bonne, mais pas à ce point-là. Ce qui me tourmente, c'est pourquoi ça nous tombe dessus comme ça ? Pourquoi la seule bonne idée que Stroud puisse avoir est-elle

celle que nous aimons le moins ? Il a truqué le jeu quelque part, mais où ?

— Retire-lui le travail. Tout de suite. Avant qu'il ait envoyé une autre équipe chercher ce chauffeur de taxi. Je déteste la façon dont travaille sa cervelle.

Les yeux de Steve brillaient comme ceux d'un animal ou d'un fou.

— Nous ne pouvons pas abandonner les recherches et il n'y a pas moyen de remplacer Stroud. Il faut en finir avec ça, et c'est l'affaire de Stroud. Il faut simplement qu'il le fasse un peu plus vite que ça. Nous avons commencé avec une certaine avance mais, maintenant, nous perdons cet avantage-là à chaque heure.

Je pensai à des chasseurs traquant du gros gibier ; pendant qu'ils le font, le gibier chasse lui-même sa propre proie, et, lorsque le cercle vient à se refermer, une catastrophe inconnue s'approche des chasseurs. C'était une chose réglée. Je dis :

— Tu n'es pas au courant de la situation. Il y a eu un certain nombre de réunions non officielles réellement secrètes, du bureau, récemment – et ce dîner samedi dernier.

Steve m'interrompt, me guettant toujours.

— Oui. Tu me l'as dit.

— Eh bien, si cette affaire tourne mal, ou même, reste en suspens, c'est tout ce qu'ils attendent pour entreprendre quelque chose comme une action découverte. Je suis certain qu'ils ont discuté ça les cinq ou six derniers jours. Si cela devait arriver... c'est encore pire que l'autre histoire.

Steve parut ne pas entendre. Il me regarda, il me regardait toute ma vie, profond et immuable comme une idole de bronze inhumaine. À mon étonnement, il demanda :

— Tu n’as pas dormi beaucoup, hein ?

— Pas depuis que c’est arrivé.

Il hocha la tête et parla, persuasif, mais impersonnel, allant droit au but.

— Tu vas aller à l’hôpital. Tu as mal à la gorge. Oublie tout. Le D^r Reiner t’ordonne le lit pour un jour ou deux. Pas de visites. Sauf moi.

Georgette Stroud

Je n'avais pas vu George la dernière fois qu'il était revenu coucher à la maison. Il avait travaillé tard, bien que ce soit dimanche. À cause de ça, je ne l'avais pas vu un seul soir de la semaine passée. Il lui arrivait souvent de travailler tard, ici ou à son bureau. Certains soirs, il ne revenait pas du tout.

Mais ce lundi matin-là, je savais que quelque chose de différent se passait. C'était autre chose qu'un travail long et épineux, malgré ce qu'il disait.

Lorsqu'il descendit déjeuner, je vis clairement ce que je n'avais fait que deviner sans le savoir. Maintenant, je sentais quelque chose de tout à fait anormal et je me forçai à chercher quoi.

Il nous embrassa, Georgina et moi, et s'assit. D'habitude, en commençant son déjeuner, il faisait n'importe quelle remarque à propos du premier plat qu'il voyait. Cette fois, il attaqua son grape-fruit et ne dit rien.

— Raconte-moi une histoire, George, dit Georgina, aussi naturellement que si une idée toute nouvelle lui venait d'un coup.

— Une histoire ? Histoire ? Qu'est-ce que c'est que ça, au fait ? Jamais entendu parler.

Tout à fait ça. Un peu mécanique, pourtant.

— Allez. George m'a dit que tu m'en raconterais une. Elle m'a promis.

— Bon. Je vais te raconter une histoire. C'est une petite fille, Sophia.

— Quel âge ?

— Six ans.

De nouveau, une fausse note. D'habitude, il fallait qu'elle le tanne avant qu'il annonce le bon chiffre.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Eh bien, à la vérité, c'est une histoire sur Sophia et sa meilleure amie, une autre petite fille...

— Et comment elle s'appelle ?

— Sonia, pour tout te dire.

— Quel âge ?

— Six ans.

— Et qu'est-ce qu'elles ont fait ?

Je m'aperçus, pour la première fois, qu'il avait beaucoup maigri. Et, quand il me parlait, il n'était plus là du tout. En temps ordinaire, il s'enveloppait dans des nuages de confetti, mais quiconque le connaissait un peu savait exactement ce qu'il voulait dire et où le retrouver. Mais maintenant, réellement, il n'était plus là. Ses légères absences n'avaient plus rien de léger. C'étaient des absences complètes. Les nuages de confetti se transformaient en portes d'acier.

Il me vint à l'esprit qu'il était déjà comme ça deux ans plus tôt, pendant cette histoire avec Élisabeth Stolz. De celle-là, j'étais parfaitement sûre. Il y en avait eu d'autres avant.

Je le croyais déjà à ce moment-là, et je le croyais plus que jamais maintenant.

Je fus envahie par une impression d'irréalité complète. Je reconnus cette sensation. Trop bien. Comme on reconnaît les signes avant-coureurs d'une fièvre récurrente. C'était trop horrible pour être vrai. C'est ça, ça qui rendait la chose trop horrible.

— Eh bien, Sophia ne voyait jamais son amie Sonia sauf à certaines occasions. Uniquement lorsque Sophia grimpait sur une chaise et regardait dans la glace pour se laver ou se peigner. Chaque fois qu'elle faisait ça, elle trouvait Sonia, et personne d'autre, juste en face d'elle.

— Et qu'est-ce qu'elles faisaient alors ?

— Alors, elles parlaient longtemps, longtemps ensemble. Qu'est-ce que c'est cette idée de te mettre tout le temps devant moi ? disait Sophia. Va-t'en de là, Sonia, et laisse-moi tranquille.

— Alors, qu'est-ce qu'elle disait, Sonia ?

— Eh bien, c'est ça le plus curieux. Sonia ne disait jamais un mot. Pas un. Mais tout ce que Sophia faisait devant le miroir, Sonia le copiait, même quand Sophia tirait la langue et appelait Sonia une sale copieuse.

— Alors, qu'est-ce qui est arrivé ?

— Ça a duré longtemps comme ça, et Sophia était joliment furieuse, crois-moi.

Oui, George, Sophia était seulement furieuse. Combien de temps, George, est-ce que ça a duré ?

— Mais elle a réfléchi et un jour, elle a dit à Sonia : Si tu ne t'arrêtes pas de te mettre devant moi toutes les fois que je viens devant la glace, Sonia, eh bien, je me mettrai toujours devant toi aussi.

— Et puis ?

— C'est ce que Sophia a fait. Chaque fois que Sonia, la petite fille qui ne parlait jamais, venait se peigner devant la glace, Sophia venait aussi. Et tout ce que Sonia faisait, Sophia le faisait tout pareil.

Non. Je ne crois pas. Je crois qu'elles ont fait toutes les deux quelque chose de différent. Elles ont simplement été chacune de son côté.

C'est impossible. Je ne peux pas subir cette horreur de nouveau.

Qu'est-ce qu'il y a ? Est-il fou ? Je ne peux pas dégringoler une seconde fois dans ce précipice effrayant.

Va-t-il changer un jour et devenir sérieux ? Il était bien, depuis cette Stolz. Je croyais qu'elle serait la dernière ; car il fallait que ce soit la dernière. Il y a une limite au-delà de laquelle les nerfs ne peuvent plus être blessés et déchirés, et vivre malgré ça. Si c'est ce que c'est, je ne peux pas le supporter une fois de plus.

Est-il parfaitement normal ? C'est impossible de l'être et d'être aveugle à ce point.

— J'ai une grande amie, annonça Georgina.

— J'espère bien.

— Une nouvelle.

— Qu'est-ce que tu fais avec ta grande amie ?

— On joue à des jeux. Mais quelquefois, elle me prend mes crayons. Elle s'appelle Pauline.

— Je vois. Et alors, qu'est-ce qui arrive ?

Ça tournait trop rond, comme quelque chose de cent fois répété, de mécanique – sortant d'une radio ou d'un phonographe.

La corne de l'autobus de l'école retentit et Georgina sauta en l'air. Je lui essuyai la figure avec ma serviette et la suivis dans l'entrée où elle se précipita sur son cartable, qui contenait un bloc à dessin, un livre d'images, et, la dernière fois que j'avais regardé dedans, une poignée de perles, quelques vieilles cacahuètes et un capuchon de stylo cassé.

Je restai là quelques instants après l'avoir embrassée et elle courut le long de l'allée. Peut-être me trompais-je.

Il fallait que je me trompe. Je me tromperais jusqu'à ce que je sois forcée de faire autrement.

En revenant dans la salle à manger, je vis le dernier numéro de « Nouvelles Neuves » et me rappelai quelque chose. Je le pris.

— George, dis-je. Tu as oublié de me rapporter « Nouvelles Neuves ».

Il continua de manger ses œufs et de boire son café, et dit, l'air absent :

— J'ai oublié. Je t'en ramènerai un ce soir, sans faute. Et « Personnalités », aussi. Il vient de sortir.

— Ne te tracasse pas pour « Nouvelles Neuves ». J'en ai acheté un hier.

Il me regarda et vit le magazine et, pendant un instant, il y eut sur son visage quelque chose d'étrange et de tendu que je n'avais jamais vu auparavant – et cela disparut si vite que je n'étais plus sûre de l'avoir aperçu.

— Il y a quelque chose dont je voulais te parler. Tu as lu l'article sur Louise Patterson ?

— Oui, je l'ai lu.

— C'est épatant, hein ? C'est juste ce que tu répètes depuis des années.

Je lus le passage de l'article :

— « L'homme, misérable, atteint la taille d'un géant, avec toute la puissance d'une explosion terrible, par la grâce d'un nouveau talent, faisant irruption comme un météore au milieu du ciel pesant du monde artistique moderne. Louise Patterson voit peut-être ses modèles à travers un microscope, mais son pinceau est celui d'un Gargantua. »

— Fameux, mais ce n'est pas ce que je répète depuis des années.

— En tout cas, ils reconnaissent son talent. Ne sois pas si difficile, uniquement parce qu'ils ne se servent pas des mots dont tu te serais servi. Au moins, ils admettent que c'est un grand peintre, hein ?

— Ça, c'est sûr.

Quelque chose sonnait faux. Les mots eux-mêmes renfermaient un certain scepticisme, mais le ton restait plat.

— Pour l'amour du ciel, George, tu ne vas pas dire que ça t'est égal ! Tu dois avoir sept ou huit Patterson, et, maintenant, ils ont une grosse valeur.

— Inestimables. Je crois que c'est le terme employé par « Nouvelles Neuves ».

Il posa sa serviette et se leva.

— Il faut que je me sauve. Je vais prendre la voiture comme d'habitude, à moins que tu en aies besoin ?

— Non, naturellement. Mais attends un peu. George, il y a autre chose.

Je cherchai un autre passage de l'article et le lus :

— « Cette semaine, l'intérêt tout entier du monde des arts s'est centré sur les vicissitudes du chef-d'œuvre perdu de Patterson, le célèbre « Judas », que l'on croit être la plus recherchée de toutes les toiles inestimables sorties de l'atelier de l'artiste. Elle représente deux mains immenses, échangeant une pièce de monnaie, une étude poussée en jaune flamboyant, rouge et brun fauve. Cette œuvre était très connue voici quelques années, et, sans bruit elle est tombée dans l'oubli. » Et ainsi de suite.

Je relevai les yeux. George dit :

— C'est une toile éclatante, mais pas de mauvais goût. Avec eux, on a l'impression d'un arc-en-ciel à minuit.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Tu sais quelque chose de cette peinture ?

— Comment le saurais-je ?

— Il m'a semblé voir une toile non encadrée que tu as rapportée la semaine dernière ou par là ?

— Sûrement, Georgette, ma jolie. Une copie.

— Ah, bon. Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

George cligna de l'œil vers moi, mais il n'y avait rien du tout. Que du vide.

— Emmenée au bureau, naturellement. Où crois-tu que ces bouseux ont pêché une description aussi précise de l'original ?

Il me tapota l'épaule et me donna un baiser rapide.

— Il va falloir que j'appuie sur le champignon. Je te rappelle tantôt.

Il partit et j'entendis la voiture gagner la rue. Je posai le magazine et me levai lentement. J'allai rejoindre Nellie dans la cuisine. Je savais ce que c'est de se sentir vieille, oui, vraiment vieille.

Emory Mafferson

Jusqu'à une date très récente, je connaissais mal George Stroud, et je ne le connaissais pas beaucoup plus maintenant. Voilà pourquoi je ne pouvais comprendre en quel sens il convenait à l'équipe Janoth s'il convenait en vérité.

Quand il me dit qu'il n'avait pas le genre « Voies du Crime », ça ne signifiait rien. Il y avait un état-major standard pour toutes nos publications, et, autant que je sache, Stroud était l'un, entre autres, des nombreux individus habiles, égoïstes et ambitieux, qui allaient de bureau en bureau, d'alliance en alliance, d'une tendance éthique ou politique à l'autre, sans jamais trouver, dans la vie, une chose réellement intéressante, excepté gagner plus d'argent l'année suivante (et, en tout cas, plus que les collègues).

Pourtant, j'avais l'impression que Stroud n'était pas si simple que ça. Tout ceci : il ne se prenait pas pour rien, paraissait assez satisfait de ses capacités personnelles et n'achetait jamais rien de ce que nous fabriquions ici.

Moi non plus, d'ailleurs, jusqu'à présent.

Leon Temple était dans le bureau de Stroud lorsque j'arrivai, en retard, ce lundi matin. Il demandait à Stroud de viser un bon, pour qu'on lui verse un acompte indispensable en vue de ce travail précipité auquel tout le monde, sauf moi, semblait attelé. Pour autant que je sache, Temple se contentait de se les rouler au bar du Van Barth avec une gentille petite chose du nom de Janet Clark. Tournant autour de sa porte et tentant de déterminer la meilleure manière d'ap-

procher Stroud, je me faisais l'effet d'un intrus. Ils étaient tous en train de bien s'amuser pendant que je passais mes journées dans cette vieille baraque du Bureau des Homicides ou dans les ruines croulantes de celui de l'attorney du District.

Lorsque Stroud eut visé le bon et que Temple fut parti, j'entrai et allai m'asseoir sur le rebord de la fenêtre, derrière son bureau. Il fit pivoter son fauteuil et, dans la lumière, je vis ce que je n'avais pas remarqué précédemment : un visage ridé et dur.

— Quoi de neuf, Emory ? demanda-t-il.

— Pas mal de choses. Travail banal. Mais je voulais vous parler d'une question différente.

— Foncez.

— Savez-vous la chose étrange qui est arrivée il y a une semaine, samedi dernier ?

— La nuit du meurtre ?

— Oui, mais ceci concerne les « Personnalités capitalisées ». J'ai rencontré Fred Steichel, éditeur en chef chez Jennett-Donohue, cette nuit-là. Vous le connaissez ?

— Je l'ai aperçu. Mais je ne vois pas à quoi vous voulez faire allusion.

— Eh bien,... Je connais pas mal Fred. Sa femme et la mienne étaient camarades de classe. Nous nous sommes retrouvés à un dîner, et, après ça, il y a eu une fameuse séance. Fred s'est cuité, et il a commencé à me parler des « Personnalités capitalisées ». En fait, il en connaissait autant que moi là-dessus.

Stroud ne montra pas un grand étonnement.

— Pas de raison pour qu'il ne l'ait pas su. Cela n'a rien de secret. C'est une idée qui est à tout le monde.

— Bien sûr, en général. Mais ça, c'était différent. Fred est parfait à jeun, mais il est empoisonnant quand il a bu, et, cette nuit-là, il essayait par tous les moyens de se rendre le plus désagréable possible. Ça l'amusait de me redire nos estimations, de me réciter les conclusions auxquelles nous avions abouti et même de reprendre certains des angles sous lesquels nous avons envisagé le problème pendant un temps, et que nous avons abandonnés ensuite. En vérité, il connaissait les chiffres exacts et les résultats précis auxquels nous étions parvenus et il utilisait, pour vous donner un exemple, un grand nombre de phrases que j'avais moi-même employées dans mes rapports. Ce n'était pas de l'à-peu-près, mais un véritable mot à mot. En d'autres termes, il y a eu une fuite quelque part, et il a eu connaissance des recherches, des rapports et des résultats.

— Et ensuite ?

— Eh bien, j'étais salement embêté. Que Jennett-Donohue ait une vague idée de ce que nous faisons, c'est une chose ; mais c'en est une autre que de connaître dans le détail nos archives soi-disant confidentielles. Quoi, alors ? Je n'aime pas la façon dont Fred parlait des « Personnalités capitalisées », comme si c'était mort d'avance. Selon lui, je perds mon temps. C'est une question de semaines ou de jours avant que le truc tout entier soit mis au rancart. Alors, plus je repense à ça, moins j'aime ça. Il n'a pas eu connaissance de nos données par simple accident, et sa muflerie n'était pas seulement le résultat de quelques verres.

Stroud approuva.

— Je vois. Et vous avez pensé que c'était une chose que nous devions savoir.

— Je l'ai pensé et je le pense. Je n'ai pas la prétention de comprendre tout ça, mais c'est mon enfant. J'y ai travaillé beaucoup, et c'est quelque chose d'autre que les mirages au kilomètre que nous fabriquons ici. Ça me fascine. Il y a là-dedans quelque chose de presque tangible.

Stroud écoutait avec intérêt sinon avec plaisir et je développai mon argumentation.

— Ce n'est pas une inspiration du hasard, lancée comme ça dans la nature. C'est une affaire solide. À la minute où vous savez qu'il peut exister un monde où chaque individu représente une valeur réelle de 1 million de dollars et donne des dividendes, vous savez aussi que personne n'aura l'idée d'attaquer, de démolir ou de ravager ce placement parfaitement sain.

Stroud me gratifia d'un sourire léger, compréhensif, mais glacé.

— Je sais, dit-il. Eh bien, je vais parler à Hagen ou Earl de la façon dont on sape notre travail confidentiel.

— Mais c'est là où je veux en venir, c'est que je l'ai déjà fait. C'est ça la chose bizarre de ce samedi soir. Je vous ai téléphoné d'abord et je n'ai pu vous joindre, alors j'ai appelé Hagen. Il était là et il a été d'accord avec moi que c'était bougrement important. Il a dit qu'il en parlerait à Earl et qu'il voulait me voir immédiatement lundi matin. Et je n'ai plus entendu parler de lui.

Stroud s'appuya contre son dossier, m'étudiant, et parfaitement désorienté.

— Vous avez appelé Hagen cette nuit-là ?

— Il fallait que je le dise à quelqu'un.

— Sans doute. À quelle heure l'avez-vous appelé ?

— Presque aussitôt. J'ai dit à Steichel que j'allais le faire, et ce fumier-là s'est mis à rire.

— Oui, mais à quelle heure ?

— Euh... vers 10 heures et demie. Pourquoi ?

— Et vous n'avez parlé qu'à Hagen ? Vous n'avez pas parlé à Earl, hein ?

— Je ne lui ai pas parlé, non. Mais il devait être là à l'heure où j'ai appelé. C'est là qu'il se trouvait ce soir-là, vous savez.

Stroud regarda ailleurs, glacé.

— Oui, je sais, dit-il d'une voix lasse et lointaine. Mais vous rappelez-vous exactement ce qu'a dit Hagen ?

— Pas exactement. Il m'a dit qu'il en parlerait à Earl. C'est une double certitude sur l'endroit où se trouvait Earl, non ? et Hagen a dit qu'il me verrait lundi matin. Mais le lundi matin, je n'ai pas entendu parler de lui. Je n'ai pas entendu parler de lui depuis et je commence à me demander ce qui est arrivé. Je pensais qu'il vous avait peut-être repassé toute l'affaire.

— Non, je regrette, il ne l'a pas fait. Mais je vais m'en occuper, naturellement. Je suis tout à fait d'accord avec vous, c'est important. Et avec Hagen aussi.

Je vis de nouveau son sourire glacial, cette fois au-dessous de zéro.

— Une vie humaine valorisée à un million de dollars papier, ça ferait du bruit, hein ? Ne vous en faites pas, Emory, votre rêve n'a pas été fait en vain.

C'était un de ces salauds envoûtants que j'ai toujours admirés et aimés, et naturellement, enviés et détestés, et je me surpris stupidement à le croire. Je savais que ça ne pouvait pas être vrai mais je croyais qu'il s'intéressait réellement à cette histoire de « Personnalités capitalisées », trouverait un moyen, d'une façon ou d'une autre, de donner à cette affaire une complète audience, et, à la fin, de la mettre à l'essai réel sur une grande échelle. Je souris, pêchant quelques notes dans ma poche, et dis :

— Eh bien, c'est ça que je voulais vous dire. Maintenant, voilà le dernier tuyau des flics sur l'affaire Delos. Je vous ai déjà dit qu'ils savaient qu'elle n'était pas en ville du vendredi au samedi après-midi.

Stroud fit un léger signe de tête et son attention se concentra. Je continuai :

— Hier, ils ont découvert où elle était. Elle était à Albany, avec un homme. On a trouvé dans son appartement une boîte d'allumettes portant la marque d'un night-club d'Albany, qui n'exporte pas ses allumettes du Pacifique à l'Atlantique, mais les distribue sur place, et, à la suite d'un contrôle classique des hôtels d'Albany, ils ont appris que c'est là qu'elle était. Vu ?

Il approuva brièvement, attendant, lointain et dur de nouveau. Je dis :

— Les flics sont au courant de ce travail que vous dirigez ici, naturellement, et sont convaincus que le type pisté par nous et le bonhomme de Delos, vendredi et samedi dernier à Albany, sont une seule et même personne. Est-ce que ça vous aide ou est-ce que ça vous gêne ?

Il dit : « Allez-y. »

— C'est à peu près tout. Ils envoient un homme là-bas, tantôt ou demain matin, avec un tas de photographies qu'il va montrer dans le night-club, à l'hôtel et partout. Je vous ai dit qu'ils avaient le carnet d'adresses de la Delos. Ce matin, ils m'ont laissé le regarder. Ils ont rassemblé des photos de tous les hommes qui sont sur sa longue liste, et, plus que probablement, l'homme qui l'accompagnait à Albany est l'un d'eux. Vous me suivez ?

— Je vous suis.

— Ils savent, d'après la description générale de l'hôtel et du club, que ce n'était absolument pas Janoth. Ils se sont inscrits à l'hôtel sous le nom de M. et M^{me} Andrew Phelps-Guyon, un faux nom, s'il en fut. Ce nom ne vous dit rien ?

— Non.

— Votre nom était dans le carnet d'adresses, au fait.

— Oui, dit-il. Je connaissais Pauline Delos.

— Eh bien, c'est tout.

Stroud parut soupeser les renseignements que je venais de lui donner.

— Parfait, Emory, dit-il, et il me fit un sourire rapide et sans chaleur. Au fait, est-ce que la police a besoin d'une photo de moi ?

— Non. Ils en ont déjà une. Une que vous avez dû donner pour une licence ou un passeport. L'homme qu'ils envoient là-bas en emporte une collection. Cinquante ou soixante.

— Je vois.

— Je peux aller à Albany avec ce type, si vous voulez, dis-je. Même s'il ne fait pas que ça, je suppose qu'il sera capable d'identifier le type que vous cherchez vous-même.

— Il en sera sûrement capable, dit-il. Mais ne vous en faites pas, je crois qu'on peut y arriver ici même.

George Stroud 9

Les deux pistes, celle que suivait la police et la nôtre, se rejoignaient inexorablement comme les mâchoires d'invisibles tenailles. Je les sentais se refermer.

Je me suis répété que ce n'était qu'un outil. Une grande machine. Et une machine aveugle. Mais je ne m'étais pas rendu un compte exact de son poids écrasant ni de la puissance. C'était insensé. Nul ne peut défier cette machine. Elle crée et détruit avec la même impersonnalité glaciale. Elle évalue les sommes, la croissance d'un arbre, l'existence d'un moustique, la morale, et l'écoulement du temps. Et quand la Machine du Grand Horloger frappe l'heure, c'est sans nul doute la bonne heure, le bon jour, le temps exact. Quand elle affirme qu'un homme a raison, il a raison, et quand elle le prend en défaut, il est fini, sans appel. Elle est aussi sourde qu'aveugle.

Bien sûr, je l'avais cherché.

Je revins à mon bureau après un déjeuner dont je n'avais pas senti le goût ; je l'envisageais comme une détente nécessaire pour faire face à de nouvelles éventualités et de nouvelles lignes de retraite.

L'immeuble Janoth, couvrant un demi-pâté de maisons, regardait dans le vide avec ses cinq cents yeux aveugles au moment où je vins, de par ma propre volonté, m'engloutir une fois de plus dans ses entailles de pierre.

L'intérieur de ce dieu géant flambant neuf, doucement éclairé, résonnait de l'écho continu de pieds innombrables. Il devait plaire aux visiteurs.

Je trouvai sur mon bureau la liste des licences de débits de boissons non renouvelées il y a six ans. Je savais que sur celle-ci devait figurer mon propre nom. Je m'occuperais de ça plus tard. Pour l'instant, je ne pouvais rien faire d'autre que de l'enfourer dans le tiroir du bas.

Je gagnai le bureau de Roy et lui demandai :

— Mort ?

— Pas tout à fait, mais presque.

— Voilà les saint-bernards.

Il se leva lentement et baissa les manches de la chemise.

— Désolé de vous avoir fait attendre. Rien de neuf ?

— Pas que je sache. Mais Hagen veut vous voir. Peut-être que je devrais retarder mon déjeuner jusqu'à ce que vous l'ayez vu ?

— D'accord. Mais je ne pense pas que vous attendiez longtemps.

Je montai. Ces conférences devenaient chaque jour plus longues et plus amères. C'était un réconfort glacé de constater aussi visiblement quel abîme Hagen et Janoth, surtout Janoth, voyaient s'ouvrir devant eux.

Pour la centième fois, je me suis demandé pourquoi Earl avait fait ça. Que pouvait-il s'être passé cette nuit-là, dans cet appartement ? Seigneur ! Quel prix à payer ! Mais c'était

arrivé et j'ai constaté que je ne pensais pas à Janoth, mais à moi-même, en réalité.

Je suis entré dans le bureau de Hagen, et celui-ci m'a tendu une note, une enveloppe et une photo.

— Ça vient d'arriver, a-t-il dit. Nous donnons à la toile une demi-page dans « Nouvelles Neuves » avec un texte.

La note et l'enveloppe portaient l'en-tête d'une galerie d'art de la 47^e rue. La photo, excellente et lisible, du format 10 x 15 cm, représentant une partie d'une exposition Patterson ; cinq toiles s'y trouvaient fidèlement reproduites. La note émanait du marchand et précisait simplement que la photo, prise neuf ans plus tôt, était, à sa connaissance, le seul fac-similé authentique du tableau indiqué par « Nouvelles Neuves » comme perdu.

On ne pouvait se tromper sur les deux mains de mon Judas. En plein milieu. Le marchand soulignait dûment, cependant, que le titre original était seulement « Étude en Fondamentales ».

La toile de l'extrême droite, la seule que je reconnaisse parmi les autres, était l'« Étude en Fureur » accrochée dans mon bureau en bas.

— Ceci paraît répondre à la description, dis-je.

— Sans l'ombre d'un doute ; si nous nous servons de ça, en citant le marchand, je suis sûr que nous découvrirons le tableau lui-même.

Peut-être. Il était toujours caché derrière une autre toile à Marble Road. Mais je savais que si George lisait le texte – et elle le lirait – mon histoire de copie ne tenait plus debout.

Car la photo serait reproduite comme le seul fac-similé authentique connu.

— Mais j'espère, sacré nom d'un chien, que nous aurons débrouillé tout ça avant longtemps, maintenant !

Je me contractai pendant qu'il examinait de nouveau la photo, certain qu'il reconnaîtrait ma toile. Mais non. Il la reposa et me regarda d'un œil corrosif.

— George, qu'est-ce qui se passe, bon sang. Ça fait plus d'une semaine que ça dure.

— Ça nous en a pris trois pour retrouver Isleman, dis-je.

— Nous ne cherchons pas un type disparu depuis plusieurs mois, cette fois-ci. Nous cherchons quelqu'un qui s'est évanoui depuis une semaine en laissant une piste de deux kilomètres de large. Quelque chose ne tourne pas rond. Quoi ?

Mais, sans attendre une réponse, il oublia sa question et commença à passer en revue les recherches en cours.

— Ces licences non renouvelées.

Je répondis que les listes arrivaient et que je les pointais aussi rapidement que nous les recevions. Puis, méthodiquement, nous avons revu tout ce que nous avons déjà déterminé. Maintenant, c'était un vrai hachis. Je n'y étais pas parvenu sans mal.

Avant de le laisser, je lui ai demandé des nouvelles d'Earl et j'ai appris qu'il avait quitté l'hôpital depuis deux jours. Il ne m'a rien dit de plus.

Je suis retourné à mon bureau à peu près une heure après être monté. En entrant, j'ai trouvé Roy, Leon Temple

et Phil Best. Visiblement – je le sus à la seconde où j’entrais – , il y avait eu quelque chose.

— Nous le tenons, dit Leon.

Sa figure mince et d’habitude incolore était transformée. J’ai compris que jamais plus de ma vie je ne pourrais respirer.

— Où est-il ?

— Ici même. Il est entré dans l’immeuble il y a très peu de temps.

— Qui est-ce ?

— Nous ne savons pas encore, mais nous le tenons.

J’attendis, le guettant, et il expliqua :

— J’ai donné un peu d’argent aux gens du Van Barth, leur ai fait savoir qu’il y en avait d’autre et ils ont tous surveillé ce quartier pendant leurs heures de sortie. Un des portiers l’a reconnu et l’a suivi ici.

J’approuvai. J’ai eu l’impression de recevoir un coup de pied dans le ventre.

— Beau boulot, dis-je. Où est ce portier maintenant ?

— En bas. Quand il m’a téléphoné, je lui ai dit de surveiller les ascenseurs et de filer le type s’il sortait. Il n’est pas sorti. Maintenant, Phil ramène le marchand d’antiquités, Eddy fait venir une serveuse de Chez Gil, et, de cette façon, nous couvrons les six batteries d’ascenseur. J’ai dit aux agents spéciaux ce qu’il fallait dire si notre homme essaie de sortir. Ils l’attraperont et lui feront raconter son histoire depuis le jour de sa naissance.

— Oui, dis-je. Je crois que ça va.

C'était comme s'ils avaient acculé une bête ; bien sûr que c'était ça. J'étais la bête. J'ai dit :

— C'est du beau travail, Leon. Vous avez fait marcher votre matière grise.

— Dick et Mike sont en bas, ils assistent un type du Van Barth. Dans deux minutes à peu près, toutes les portes et toutes les sorties seront également surveillées.

J'ai fait un brusque mouvement vers mon manteau, mais je ne l'ai pas terminé. Je ne pouvais plus, maintenant, c'était trop tard. J'ai seulement pris quelques cigarettes, j'ai fait le tour de mon bureau et je me suis assis.

— Vous êtes sûr que c'est l'homme, dis-je.

Évidemment la question ne se posait pas. Ils m'avaient vu revenir de déjeuner et m'avaient suivi.

— Le portier est positif.

— Parfait, dis-je.

Le téléphone a sonné, et, machinalement, j'ai répondu. C'était Dick signalant que, maintenant, tous les ascenseurs étaient surveillés. En plus du portier, un barman du Van Barth, la serveuse de Gil et l'antiquaire venaient d'arriver.

— Parfait, répétais-je. Continuez. Vous savez ce que vous avez à faire.

Méthodiquement, de sa voix criarde, Phil Best expliqua ce que, sans doute, il fallait faire.

— S'il ne sort pas pendant l'après-midi, nous sommes sûrs de le pincer à cinq heures et demie, quand l'immeuble se vide.

J'ai approuvé. Mes pensées affolées et décousues commençaient à reprendre forme.

— Ça sera encombré comme d'habitude, mais nous surveillerons chaque centimètre carré de la sortie.

— Il est cuit, dis-je. Nous ne pouvons pas le louper. Je vais rester ici jusqu'à ce que nous l'ayons. J'enverrai chercher un dîner, et, si c'est nécessaire, je dormirai en haut dans la salle de repos au 27^e étage. Pour ma part, je ne quitterai pas ce bureau jusqu'à ce que tout ça soit terminé. Et vous autres ?

Je n'ai pas écouté ce qu'ils ont répondu. Même Roy pouvait se rendre compte que si un individu entraît dans un immeuble et n'en sortait pas, il était nécessairement resté dedans. Et cette inévitable conclusion serait suivie de la seule action logique et concevable.

Tôt ou tard, mes hommes allaient parcourir l'immeuble, étage par étage, et bureau par bureau, cherchant quel était l'homme qui ne rentrait jamais chez lui.

Ça ne durerait plus très longtemps, à ce moment-là.

Une seule chose importait : lequel en aurait l'idée le premier ?

Louise Patterson

Je répondis au coup de cette sonnette qui n'arrêtait pas depuis quatre jours et trouvai cette fois M. Klausmeyer, cette longue, mince et romantique seringue de l'horrible magazine. Il venait pour la troisième fois, mais je n'ai pas protesté. Ce ver bien élevé, parfaitement digne, ajoutait à mon appartement une troublante atmosphère de respectabilité, ou autre chose du même ordre.

— J'espère que je ne vous dérange pas, madame Patterson, me dit-il, faisant la même erreur que la dernière fois.

— Mademoiselle Patterson, hurlai-je en riant. Vous me dérangez, mais entrez. Vous n'avez pas encore attrapé votre meurtrier ?

— Ce n'est pas un meurtrier que nous cherchons, mademoiselle Patterson. Je vous ai dit la...

— Gardez ça pour les abonnés des « Nouvelles à la blague », dis-je. Asseyez-vous.

Il considéra les quatre enfants avec méfiance ; les deux plus jeunes, celui de Pete et celui de Mike, aidaient les deux aînés, ceux de Ralph, à scier et à clouer quelques vieilles caisses, des planches et des roues ; ils construisaient une voiture, ou une espèce de trottinette. M. Klausmeyer remonta avec soin ses pantalons, chose normale, avant de s'asseoir dans le grand fauteuil de cuir, autrefois à bascule.

— Vous nous confondez avec « Nouvelles Vraies », corrigea-t-il avec fermeté. C'est une autre publication qui ne

travaille pas dans le même domaine que nous. Je travaille à la Société Janoth. Jusqu'à une date récente, je faisais partie de l'équipe de « Personnalités ». Avec une merveilleuse ironie, il ajouta :

— Je suis sûr que vous en avez entendu parler. Peut-être même l'avez-vous déjà lu. Mais en ce moment, je suis sur une affaire bien spéciale...

— Je sais, monsieur Klausmeyer. C'est vous qui avez écrit cet article sur moi dans vos « Nouvelles d'occasion ».

Il parut si furieux que, sans son travail, je suis sûre qu'il aurait jailli de son fauteuil comme une chauve-souris de l'enfer.

— Ça ne fait rien, dis-je.

Je gloussais, purement et simplement.

— Ça m'a fait plaisir, monsieur Klausmeyer. Réellement, et j'ai apprécié ça, bien que je sache que vous ne pensez pas le premier mot de toutes les amabilités que vous avez essayé de me dire. Je sais que vous cherchez seulement ce meurtrier. Un peu de muscat ? C'est tout ce que j'ai.

Je sortis ce qui me restait d'un petit baril de muscat et je dénichai un verre en bon état. Il était presque propre.

— Non, merci. À propos de cet article, mademoiselle Patterson...

— Pas même une petite goutte ?

— Non, vraiment. Mais au sujet de cet article...

— Il n'est pas très bon, admis-je. Je veux dire le vin, expliquai-je, et je me rendis compte que j'étais en train de

l'engueuler et me trouvai stupéfaite. M. Klausmeyer ne m'avait rien fait, c'était ce genre de sensitives qui prennent tout pour une injure personnelle, et le moins que je puisse faire, c'était de ne pas l'insulter. Je décidai d'agir exactement comme devait agir une artiste et insistai, très aimable :

— Je voudrais que vous me teniez compagnie.

— Non, merci, mademoiselle Patterson. Ce n'est pas moi qui ai écrit cet article de « Nouvelles Neuves ».

— Ah, ce n'est pas vous ?

— Non.

— Eh bien, j'ai trouvé que c'était une histoire absolument délicieuse.

Je m'aperçus que ce n'était pas encore ce qu'il fallait dire et je hurlai – sans plus.

— Je veux dire, dans son genre. Je vous en prie, monsieur Klausmeyer, ne faites pas attention à moi. Je n'ai pas l'habitude d'entendre qualifier mes peintures de « précieuses ». N'était-ce pas même « inestimable » ? Celle que le meurtrier a achetée cinquante dollars.

M. Klausmeyer était visiblement furieux ; en outre, je l'assommais, probablement. Je me promis de la fermer et de me conduire convenablement pendant au moins un quart d'heure, quoi qu'il dise, et quoi que j'aie envie de lui faire. Un quart d'heure. Ce n'est pas tellement long.

— J'ai simplement fourni quelques-uns des renseignements, expliqua M. Klausmeyer. Par exemple, j'ai donné au rédacteur de « Nouvelles Neuves » la description de votre « Judas » exactement telle que vous me l'aviez faite.

L'enfant de pute.

— Bande de veaux, criai-je, où avez-vous pêché cette histoire de Judas. Je vous ai dit que le nom du tableau est : Études en Fondamentales. Sacré nom, où voulez-vous en venir, à donner à mon tableau un titre idiot auquel je n'ai jamais pensé ? Comment osez-vous, horrible vermisseau, comment osez-vous mélanger vos conneries à mon travail ?

Je le voyais à travers un nuage de fureur. Encore un de ces types à brûler des tableaux. Ça se voyait à sa figure blafarde et renfrognée. Encore un de ces maniaques corrects et respectables dont le plus grand plaisir est d'empoigner un couteau de boucher pour lacérer des toiles, de les couvrir de peinture, de les brûler même. Bon Dieu, il était exactement comme Pete. Non, Pete s'en servait plutôt pour remplacer des carreaux cassés, boucher des courants d'air et arrêter les fuites du plafond. Celui-ci avait plus le genre officiel. Sa méthode consisterait sans doute à les enterrer dans un magasin quelconque, à faire disparaître tous les renseignements les concernant et à les y laisser pour toujours.

Je bus le muscat, m'en versai d'autre et tâchai de l'écouter.

— J'ai pris votre titre, je vous assure, mais une erreur a dû se glisser quelque part entre la rédaction et la publication. Elle sera corrigée dans un article que « Nouvelles Neuves » prépare maintenant, avec une photo de l'Étude en Fondamentales.

— C'est que je vous connais, espèce d'incendiaire.

Ses gros yeux gris lui sortaient de la tête, comme ceux de Ralph lorsqu'il m'avait montré le tas de débris, de cendres et de fragments carbonisés, tout ce qui restait de cinq ans de

travail, au milieu de la cheminée. Comme il était fier. On vaut réellement quelque chose, sans doute, quand on réussit à détruire quelque chose de neuf et d'original.

— Qu'est-ce que vous voulez, maintenant ? demandai-je. Pourquoi venez-vous ici ?

Je vis que M. Klausmeyer était très pâle. Je crois que s'il avait été autre chose qu'une misérable chenille, faisant une course pour « Tout sauf des Nouvelles », il aurait décroché la hachette de scout d'Elroy pour essayer de m'assommer.

— Nous avons repéré l'homme qui a acheté votre tableau, mademoiselle Patterson, dit-il en se retenant. Nous croyons savoir où il est et nous allons le trouver d'un instant à l'autre. Nous serions heureux que vous puissiez l'identifier. Naturellement, nous vous dédommagerons de cette perte de temps. Nous vous donnerons cent dollars si vous pouvez nous aider. Acceptez-vous ?

— Ainsi, vous avez trouvé le meurtrier, dis-je.

Avec une lassitude emphatique, M. Klausmeyer répéta :

— Nous ne cherchons pas un meurtrier, mademoiselle Patterson. Je vous assure que nous cherchons cet homme pour quelque chose de tout à fait différent.

— Des noix, dis-je.

— Je vous demande pardon ?

— Pas d'idioties. Des détectives sont venus ici et m'ont posé les mêmes questions que vous. Vous cherchez tous les deux le même homme, celui qui a acheté ma toile et a tué

cette Delos. Pour qui me prenez-vous ? Vous avez l'air de croire que je suis une parfaite imbécile.

— Non... affirma énergiquement M. Klausmeyer. Tout sauf ça. Voulez-vous m'accompagner au bureau ?

Cent dollars, c'était cent dollars.

— Je ne vois pas pourquoi je dois aider à la capture d'un type assez intelligent pour apprécier mon « Étude en Fondamentales ». Je n'ai pas assez d'admirateurs pour pouvoir me permettre de les envoyer à la chaise électrique.

La physionomie de M. Klausmeyer me fit comprendre qu'il était tout à fait de mon avis, et profondément ennuyé de ne pouvoir me le dire.

— Peut-être pourrions-nous vous aider à récupérer votre tableau. Vous vouliez le racheter, non ?

— Non. Je ne voulais pas le racheter. Je voulais simplement qu'il ne pourrisse pas dans ce trou noir de Calcutta.

Et personne ne reverrait jamais ce tableau. Il était déjà au fond de l'East River. Le meurtrier s'en débarrasserait pour sa propre sécurité. Il se débarrasserait de tout ce qui pourrait établir ses relations avec la morte.

Encore un gentil petit ange de la destruction.

Je me rendais compte de ça ; ça me rendait enragée et, en un sens, pourtant, ça me laissait froide. Ça ne servait à

rien de me dire que je m'en moquais. La toile n'était pas une de mes meilleures. Et pourtant, ça me faisait quelque chose. C'était assez difficile de peindre ; s'il fallait encore, ensuite, avoir à défendre ses toiles contre les censeurs improvisés, les amoureux jaloux et les divinités en réduction ! Comme M. Klausmeyer.

— Bon, dis-je. Mais uniquement à cause des cent dollars.

M. Klausmeyer se leva comme un diable sort de sa boîte. Dieu, qu'il était élégant ! Quand il mourrait, on n'aurait même pas besoin de l'embaumer. Le fluide courait déjà dans ses veines.

— Certainement, dit-il chaudement.

Je regardai autour de moi et je trouvai mon chapeau propre sur le haut de la bibliothèque. Edith, qui avait quatre ans – c'était une de Mike – m'engueula parce que je lui prenais le nid de son oiseau. Je lui expliquai que le nid serait de retour avant la nuit. En m'en allant, je confiai toute la boutique à Ralph Junior jusqu'à nouvel ordre. Il leva le nez et je crois même qu'il m'entendit. De toutes façons, il avait compris.

Dans un taxi, en route vers son bureau, M. Klausmeyer tenta d'être amical :

— Ravissants enfants, me dit-il. Très beaux et très sains. Je ne crois pas que vous m'ayez parlé de votre mari ?

— Je n'ai jamais été mariée, dis-je.

De nouveau je me mettais à hurler de joie malgré moi. Seigneur ! Il faudrait que j'apprenne à être raffinée. Je commencerais demain, quand bien même ce serait la dernière chose que je ferais.

— Ce sont tous des enfants de l'Amour, monsieur Klausmeyer.

Il était assis si droit, si digne et il avait l'air si sophistiqué que je dus reculer mon entrée au jardin d'enfants d'encore une minute au moins. Et puis, j'eus une horrible sensation d'enlèvement. Je me doutais que je me conduisais comme une parfaite imbécile. Naturellement, j'en étais une. Personne ne le savait mieux que moi. Mais M. Klausmeyer était si parfait que je me demandais s'il le savait aussi, par hasard. Non, sans doute. Les gens parfaits ne comprennent jamais rien à rien.

— Excusez-moi, monsieur Klausmeyer, de vous parler de façon si intime. Je ne l'ai jamais fait jusqu'ici, mais il y a quelque chose, dans vos gens de "Vraies Nouveautés" qui me pousse irrésistiblement à me confier à vous.

J'imagine que ce mensonge était par trop transparent, car il ne dit rien du tout et, un moment après, nous sortions du taxi ; M. Klausmeyer paraissait trop ravi et absorbé pour parler, car il allait bientôt être débarrassé de moi. Au diable, ce type ! Si j'avais été habillée à son arrivée, si j'avais réellement voulu l'impressionner, j'aurais pu le tenir entre le pouce et l'index en cinq secondes. Mais qui pouvait avoir envie de tenir un ver de vase entre le pouce et l'index ?

Je me sentis douce et ivre pendant les trois minutes que nous mîmes à entrer dans l'immeuble et à grimper par l'ascenseur. La dignité était un jeu auquel on pouvait jouer à

deux. Mais, après avoir épuisé la mienne, une fois sortie de l'ascenseur, je demandai :

— Qu'est-ce que je suis censée faire, monsieur Klausmeyer ? À part ramasser cent dollars.

Naturellement, sans aucune raison, j'en profitai pour lâcher un rire gras.

— Ne vous en faites pas pour vos cent dollars, dit-il brièvement. L'homme qui a acheté votre tableau est quelque part ici. C'est une simple question de temps avant que nous le trouvions. Tout ce que vous aurez à faire, c'est le reconnaître quand nous l'aurons trouvé.

Tout à coup, M. Klausmeyer me rendait malade. Lui, les détectives qui m'avaient interrogée et toute cette histoire idiote. Est-ce que c'était mon boulot, tout ça ? J'avais une chose à faire dans la vie : peindre des tableaux. Si les autres trouvaient un plaisir quelconque à les détruire, à leur guise. Peut-être était-ce leur façon d'exprimer leurs propres instincts créateurs. Ils considéraient sans doute comme le chef-d'œuvre le plus étonnant le fait d'avoir détruit ou esquiné le meilleur tableau.

C'était là une sombre pensée, et je savais que je ne me trouvais pas tout à fait dans le bon chemin. Lorsque M. Klausmeyer posa la main sur le bouton de la porte d'un bureau et l'ouvrit, je dis :

— Vous devez être un homme horriblement cynique et fabriqué, monsieur Klausmeyer. Vous ne ressentez jamais l'envie de respirer un bon air frais, pur et naturel ?

Il me lança un regard poli, mais ému.

— Je me suis toujours efforcé de ne pas être cynique, dit-il. Jusqu'à ce jour, tout au moins.

Nous traversâmes une pièce remplie d'autres vers de bureau.

— Combien d'enfants avez-vous, monsieur Klausmeyer, demandai-je.

Je pensais parler à voix basse, mais de toute évidence, je gueulais, car un tas de ces types se retournèrent pour nous regarder.

— Deux... murmura-t-il comme s'il jurait.

Puis il produisit un sourire et m'entraîna. Je traversai la pièce en regardant autour de moi, et mon attention se concentra brusquement sur un tableau pendu au mur. C'était suffoquant. J'en croyais à peine mes yeux.

— George, dit M. Klausmeyer, voici mademoiselle Patterson, l'artiste.

Remarquablement encadré, en plus.

— Mademoiselle Patterson, voici George Stroud qui dirige nos recherches. Elle a accepté de rester ici jusqu'à ce que nous ayons trouvé notre homme. Elle pourra nous aider, je crois.

Un ver de vase bien habillé se leva de derrière son bureau, s'avança et me serra la main.

— Mademoiselle Patterson, voilà un plaisir imprévu.

Je le regardai et faillis aboyer, mais j'avais le souffle coupé. Quelque chose ne tournait plus rond. C'était lui le meurtrier, l'homme même qui avait acheté le tableau chez l'antiquaire de la Troisième Avenue.

— Comment va ? dis-je.

Je me tournai vers M. Klausmeyer, mais M. Klausmeyer paraissait seulement fatigué et soulagé. Je regardai de nouveau M. Stroud.

— Euh... dis-je mal assurée. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Pendant une fraction de seconde, nous nous regardâmes ; nous avons compris aussi bien l'un que l'autre. Je savais qui il était, il savait que je le savais. Mais je n'y comprenais plus rien, et j'hésitais.

Ce type ordinaire, sans relief, plutôt agréable et sans consistance, aurait tué cette Delos ? Ça paraissait impossible, où aurait-il pêché le courage de faire ça ? Qu'est-ce qu'il pouvait connaître des moments intenses et terribles de la vie ? Je devais me tromper. Je devais avoir compris toute l'histoire de travers. Mais c'était le même homme. Aucun doute là-dessus.

Ses yeux étaient deux cratères et je vis que ses orbites étaient dures, tirées, froides comme la glace malgré le sourire aisé qu'il arborait. Je le savais et, à la même minute, je savais aussi que personne dans cette pièce ne pouvait s'en rendre compte, car ils étaient tous comme ce pauvre M. Klausmeyer – tous parfaits.

— C'est très aimable à vous de nous aider, dit-il. Je suppose que Don vous a expliqué ce que nous faisons ?

— Oui. Tout à coup, mes genoux tremblaient. Ça me dépassait, tout ça. Je sais tout, monsieur Stroud. Vraiment tout.

— Je n'en doute pas, dit-il. J'en suis persuadé.

Pourquoi personne ne faisait-il rien pour interrompre ce cauchemar éveillé ? Naturellement, un cauchemar. Pourquoi personne ne voulait-il admettre que c'était une plaisanterie stupide ? Quel mensonge insensé ce Stroud allait-il inventer, aussi plausible que l'enfer, si je décidais de le reconnaître ici même et sur-le-champ ?

J'émis un rire rauque et machinal, retirai ma main de la sienne et dis :

— En tous cas, je suis contente que quelqu'un apprécie mon « Étude en Fureur ».

— Oui. Je l'aime beaucoup, dit le meurtrier.

— Elle est à vous ? aboyai-je.

— Mais oui. J'aime toutes vos œuvres.

Il y avait à peu près cinq personnes dans le bureau, qui paraissaient plus de cinquante, et tous se retournèrent pour regarder la Fureur. M. Klausmeyer dit :

— Je veux bien être pendu. C'est vraiment un tableau de mademoiselle Patterson. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, George ?

Il haussa les épaules.

— Vous dire quoi ? Qu'est-ce qu'il y a à dire ? Je l'aimais, je l'ai acheté, il est là. Ça fait deux ans qu'il y est.

M. Klausmeyer regarda le Stroud avec un intérêt renouvelé, tandis que les autres m'examinaient bouche bée, convaincus, pour la première fois, que j'étais une artiste.

— Prendrez-vous quelque chose, mademoiselle Patterson ? offrit le meurtrier.

Il souriait. Mais je vis que ce n'était pas un sourire. Seulement une imitation désespérée.

J'avalai un bon coup. Ma bouche était rugueuse et sèche. Je ne pus retenir le léger rugissement que je poussai alors. Même quand je riais, je savais que je ne riais pas. C'était de l'hystérie pure et simple.

— Où diable est mon « Étude en Fondamentales » ? demandai-je. Celle que votre journal de pouilleux appelle Judas ?

Stroud était immobile et blême. Les autres seulement incolores. M. Klausmeyer dit à Stroud.

— Je lui ai dit que nous essaierions de lui ravoir ce tableau.

Puis, il m'expliqua patiemment :

— Je n'ai pas dit que nous l'avions, mademoiselle Patterson. Je voulais dire que nous trouverions automatiquement le tableau en même temps que l'homme.

— Vraiment, dis-je, regardant Stroud en face. J'ai plutôt l'impression qu'il a été détruit.

— Non, dit-il enfin. Je ne crois pas, mademoiselle Patterson. J'ai des raisons de penser que votre tableau est à l'abri.

Il se retourna vers son bureau et décrocha le téléphone. Le gardant à la main, il me lança un regard dur, sans concessions et sur lequel il était impossible de se méprendre.

— On le retrouvera, dit-il. À supposer que tout se passe comme il faut. Est-ce que vous me comprenez bien ?

— Oui, dis-je.

Au diable ce type. Il me faisait chanter tout simplement. C'était à moi de le faire. En fait, j'allais le faire.

— Ça vaut bougrement mieux qu'il soit en lieu sûr. Si je comprends bien, il représente des milliers de dollars ?

Il approuva.

— C'est notre avis. Maintenant, qu'est-ce que vous voulez boire ?

— Elle aime le muscat, dit M. Klausmeyer.

— Du whisky... beuglai-je.

Qu'est-ce que ça pouvait me faire qu'il l'ait tuée. Si la Fureur était intacte, la Fondamentale l'était aussi, et ça valait vraiment de l'argent, maintenant. Si elle n'était pas à l'abri je pourrais toujours parler plus tard. En outre, il faisait collection de mes toiles.

— Pas seulement une. Un bon tas. Environ une douzaine.

Ça fait quelque chose de se trouver dans la même pièce qu'un meurtrier. Et ne pas oublier que la dignité, ça paie, au moins en public.

George Stroud 10

Je ne sais pas quand, très tôt, je m'éveillai sur un divan que j'avais fait dresser dans mon bureau. Je mis mes chaussures et ma cravate, les seuls vêtements dont je m'étais débarrassé, et, l'esprit dans un brouillard, je me dirigeai vers ma table. Ma montre indiquait un peu plus de 8 heures. C'était pour aujourd'hui. Je ne savais pas encore comment ça allait se passer. Mais c'était le jour. La police finirait son travail à Albany. Quelqu'un aurait l'idée de peigner l'immeuble.

Ça aurait dû, logiquement, être hier. Pourquoi ça ne s'était pas produit, réellement, je n'en saurais jamais rien. Quand cette Patterson était entrée, ça aurait dû être fini. Je comprenais pourquoi elle ne m'avait pas livré : parce que je tenais son tableau, et de peur que je ne le détruise si elle ouvrait la bouche. Les artistes sont bizarres. Je frissonnai en me rappelant combien j'avais été près de me débarrasser de ce tableau. Elle pouvait encore m'embêter quand elle voudrait et peut-être le voudrait-elle. Elle était assez cinglée pour ça. Vers huit heures du soir, elle était partie. Mais elle reviendrait. N'importe quand, pour n'importe quelle raison, elle était capable de changer d'avis.

Personne ne répondit lorsque je pressai le bouton pour demander un garçon, et, finalement, je téléphonai au café d'en bas. Ils me montèrent un sandwich et un quart de café

noir. Dans le bureau de Roy, Harry Slater et Alvin Dealey, prenaient le premier tour.

Peu avant neuf heures, le reste de l'équipe a commencé à arriver, Loon Temple, puis Roy et Englund ; Don et Eddy entrèrent dans mon bureau presque en même temps.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous ? m'a demandé Roy. Vous ne pouvez rien faire maintenant, n'est-ce pas ?

J'ai secoué la tête.

— Je reste.

— Vous voulez être là pour l'hallali ?

— Exactement. Comment ça va en bas ?

Loon Temple dit :

— Plus tendu que la peau d'un tambour, Phil Best vient juste de relever Mike. Nous avons tout le personnel de nuit du Van Barth ici, et quelques agents spéciaux de plus. Je ne comprends pas.

Ça venait. Je sentais que ça venait.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? ai-je demandé.

— Pourquoi ce type n'est pas sorti. Bon Dieu, il est là. Mais où ?

— Peut-être est-il parti avant qu'on tende le filet autour de la maison, ai-je dit.

— Pas possible.

— Il est peut-être simplement entré par une porte et sorti par l'autre. Peut-être se savait-il suivi...

— Non, dit Loon. Le portier l'a suivi jusqu'à l'ascenseur. Il a pris un direct. Il peut être n'importe où au-dessus du dix-huitième étage. Pour autant que nous sachions, il est quelque part par ici dans notre organisation même.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? a demandé Englund.

— Il se montrera, ai-je dit.

— Je croyais que la question temps était primordiale, George, m'a rappelé Roy.

— Elle l'est.

— Je pense à une chose, a dit Loon ; s'il ne se montre pas...

Ainsi, ç'allait être Leon Temple. Je l'ai regardé et j'ai attendu.

— ... nous pourrions prendre nos témoins oculaires, les gardes de l'immeuble et quelques-uns de nos hommes, et fouiller tout l'endroit, de la cave au grenier. Nous pourrions visiter chaque bureau. Ça serait réglé. Ça prendrait une paire d'heures, mais nous serions fixés.

J'ai dû feindre de prendre en considération cette solution. Déjà ça faisait mauvais effet que je ne l'aie pas proposée moi-même. J'ai approuvé et j'ai dit :

— C'est une bonne idée.

— Alors, on le fait ?

Si je savais où étaient ces témoins oculaires, si je pouvais être tenu au courant de leur progression d'étage en étage et de pièce en pièce, il restait encore une chance. Le jeu n'est fini que lorsque le coup de sifflet a été donné.

— Allez-y. Occupez-vous de ça, Leon et informez-moi de chaque mouvement que vous ferez. Faites-moi savoir par quel étage vous commencez, quelle direction vous prenez et où vous allez chaque fois.

— O.K. D'abord nous allons mettre des témoins et des flics à chaque étage au-dessus du dix-huitième. Ils surveilleront les escaliers, les ascenseurs et je leur dirai de faire attention aux gens qui vont de bureau en bureau, aux cabinets, aux placards, à tout.

J'ai approuvé mais sans rien dire.

— Je crois que ça ira, hein ?

Mon Dieu ! Quel prix à payer ! On me présentait l'addition et il fallait y passer. Sûr, ça ne servait à rien de pleurnicher, mais je ne sais pas d'homme au monde qui ait jamais vu sa propre vie s'en aller en pièces et en morceaux, entraînant avec elle et réduisant en cendres celles de ses proches sans une protestation. L'homme qui accepte réellement son destin, qui s'incline avec un frisson sous le coup du sort qu'il a défié et qui a gagné, cet homme est un mensonge, un mythe. Cet homme n'existe pas, n'a jamais existé, n'existera jamais.

— Parfait, ai-je dit. Tenez-moi au courant.

— Je vais prendre Dick, Eddy et Don, et quelques-uns des autres, sitôt qu'ils arriveront.

— Prenez-les.

— Et je pense qu'on devrait arroser un peu les témoins.

— Payez-les. Je vous donne un bon.

J'ai signé un bon de caisse dont j'ai laissé le montant en blanc et je l'ai tendu à Leon.

— Bonne chasse.

Et je pense que j'ai produit une sorte de sourire.

Très vite le bureau s'est vidé, puis Leon a téléphoné pour me dire qu'ils inspectaient le dix-huitième étage, toutes les issues fermées et tous les ascenseurs pour la descente arrêtés en vue de cette inspection. Il ne restait qu'une solution : monter.

J'avais l'idée vague que l'on pourrait être en sécurité au cœur même du domaine de l'ennemi, dans les bureaux de Steve ou de Earl au trente-deuxième étage, et j'essayais de découvrir un moyen d'arranger ça lorsque le téléphone a sonné. C'était Steve lui-même. D'une voix contenue, mal à l'aise, un peu perturbée, il m'a demandé de monter tout de suite.

Dans le bureau de Hagen, j'ai trouvé, outre Steve, John Wayne, le plus gros actionnaire de l'entreprise, et quatre autres éditeurs. Puis j'ai aperçu Fred Steichel, qui paraissait s'excuser, et Earl, qui irradiait une assurance encore plus grande que de coutume. Il est venu à ma rencontre et m'a serré cordialement la main, et j'ai vu que cette confiance était plutôt une tension nerveuse, exaspérée jusqu'à l'hystérie.

— George, a-t-il dit. Je suis très content de vous voir.

Je ne pense pas qu'il m'ait réellement vu, et je ne sais pas s'il voyait quiconque dans cette pièce en se retournant pour continuer.

— Je ne vois aucune raison pour attendre. Ce que j'ai à dire maintenant peut être noté et répété à toute la Société plus tard, en ajoutant que je regrette de ne pas avoir eu le plaisir de parler personnellement à chacun.

Je me suis assis et j'ai regardé les figures fascinées qui m'entouraient. Il se rendait compte comme moi de la seule, de l'unique chose qui pouvait se préparer.

— Comme vous le savez peut-être, il y a eu certaines divergences de vues au sein de l'assemblée générale, touchant la politique intérieure des publications Janoth. J'ai travaillé et lutté de toutes mes forces pour un journalisme libre, souple, créateur, non pas seulement tel que je le concevais, mais tel que chacun des membres de l'équipage jusqu'au dernier le concevait lui-même. Je désire dire ici que je crois cette conception correcte, et je suis fier de notre passé, fier d'avoir fait appel aux services de tant de talents divers.

Il s'est arrêté pour regarder Hagen, qui ne regardait rien, et, figé, se concentrait sur un gribouillis de lignes et de ronds tracés sur un bloc devant lui.

— Mais l'assemblée générale n'est pas d'avis que mes conceptions aient été dans le sens des intérêts de notre Société. Et la tragédie récente dont vous êtes tous au courant a accru les griefs de l'opposition à l'égard de ma façon de diri-

ger. Dans de telles circonstances, je ne puis les en blâmer. Plutôt que de compromettre le futur de l'entreprise, j'ai accepté de me retirer et de favoriser une fusion avec la Société Jennett-Donohue. J'espère que vous conserverez vivant l'esprit de l'ancienne organisation. Je compte que vous accorderez à M. Steichel, votre nouvel éditeur en chef, la même confiance que vous avez accordée à Steve et à moi-même.

Puis, l'avoué Beeman a repris le même thème et s'est excité dessus et Wayne a commencé à dire que la retraite de Earl serait momentanée et que chacun attendrait son prompt retour. Il parlait encore lorsque la porte s'est ouverte. Leon Temple est entré. J'ai fait un pas vers lui.

— Nous avons fait chou blanc, jusqu'ici, m'a-t-il dit, mais, pour être tranquille, je crois que nous devrions visiter les bureaux de Janoth et de Hagen.

Pendant la seconde où la porte s'est ouverte et fermée, j'ai vu un tas de gens dans le corridor ; un portier de chez Gil et un garçon du Van Barth étaient parmi eux.

— Laissez tomber, ai-je dit. C'est mort.

Les yeux de Leon se sont posés lentement tout autour de la pièce, enregistrant une scène qui aurait pu figurer dans un musée historique. Son regard est revenu vers moi et j'ai fait un signe de tête.

— Vous voulez que je les renvoie tous ?

— Renvoyez-les. Il y a un petit changement. Genre Pompéi.

De retour dans la pièce, j'ai entendu Wayne dire à Hagen :... le bureau de Paris ou celui de Vienne. Je pense que vous pouvez choisir, si vous voulez.

— Je vais y réfléchir... a dit Hagen.

— La Société triomphera de tout.

Earl répétait la même chose avec trop d'entrain, trop de confiance. C'était horrible et héroïque.

— Quoi qu'il arrive, ça doit continuer. C'est plus grand que moi, plus grand que n'importe lequel d'entre nous. Je ne conçois pas que ça puisse être atteint ou même en danger.

Notre nouvel éditeur en chef, Steichel, était la seule personne qui ait l'air d'avoir été laissée de côté. J'ai été à lui.

— Alors ?

— Je sais que vous voulez plus d'argent, m'a-t-il dit. Mais qu'est-ce que vous voulez d'autre.

Je me rendais compte que ça n'irait pas mieux du tout avec lui. J'ai dit :

— Emory Mafferson.

Je pensais que ça le laisserait sec. Ça l'a laissé sec effectivement.

— Quoi ? Vous voulez vraiment Mafferson ?

— Nous avons l'intention de sortir les « Personnalités Capitalisées ». Nous en ferons des dessins.

Le doute et la suspicion brillaient encore dans les yeux de Steichel, mais une lueur d'intérêt commençait à s'allumer aussi. Je continuai.

— Présentation dessinée, voilà l'avenir. Laissez Emory marcher avec ses « Personnalités Capitalisées » ; un nouveau magazine en quadrichromie, sur papier glacé.

À contre-cœur, il a dit :

— J'y réfléchirai. Nous verrons ça.

George Stroud 11

La fin de la journée passa comme un film détraqué, tantôt trop vite, tantôt trop lentement.

J'appelai Georgette, et pris rendez-vous pour dîner avec elle ce soir-là au Van Barth. Elle paraissait très gaie, je ne sais pourquoi. J'étais le seul de la famille à savoir ce que ça signifie de passer à travers la vie et d'en sortir vivant.

J'expliquai que notre dernier travail était fini et elle me passa Georgina. La conversation se déroula comme suit :

— Allô ? Allô ? C'est toi. George ? Ici, George.

— Allô, George. Ici, George.

— Allô.

— Allô.

— Allô ? Allô ?

— Ça va, maintenant nous avons dit allô.

— Allô, George, il faut me raconter une histoire. Comment elle s'appelle ?

— Claudia. Et elle a au moins quinze ans.

— Six !

— Seize.

— Six. Allô ? Allô ?

— Oui. Elle a six ans. Et voilà ce qu'elle a fait. Un jour, elle a commencé à tirer sur un fil de son mouchoir, et il est venu, et, très vite, elle a défait tout son mouchoir jusqu'à ce qu'il ait disparu ; et, avant de s'en rendre compte, elle tirait un autre fil de son pull-over, puis de sa robe, et elle a continué à tirer et à tirer, et très vite elle s'est embrouillée dans ses cheveux, et, après ça, elle a continué à tirer, et, bientôt la pauvre Claudia n'était plus qu'un petit tas de fil sur le plancher.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Alors, elle était juste là, sur le plancher et elle a regardé la chaise où elle était assise avant ; seulement, maintenant, il n'y avait plus personne dessus. Et elle a dit : Où est-ce que je suis ?

Gros succès. J'obtins une incroyable fusée de rire.

— Alors, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Alors tu n'as rien fait, dis-je. Excepté qu'après ça, tu as toujours fait bien attention de ne pas tirer des fils. Pas trop.

— Allô ? C'est tout ?

— C'est tout pour le moment.

— Au revoir. Allô ?

— Nous avons déjà dit allô. Maintenant, c'est au revoir.

— Au revoir, au revoir, au revoir, au revoir.

Après ça, je téléphonai à une agence et je louai deux places pour une pièce ce soir. Puis, mû par une impulsion soudaine, j'appelai le marchand de tableaux qui nous avait envoyé la photo de l'exposition Patterson. Je lui dis qui j'étais et demandai.

— Combien valent réellement les Patterson ?

— Ça dépend, dit-il. Voulez-vous en acheter ou en avez-vous un à vendre ?

— Les deux. Je veux une évaluation approximative.

— Ah. Eh bien, franchement, personne n'en sait rien. Je suppose que vous faites allusion à ce récent article dans vos « Nouvelles Neuves ».

— Plus ou moins.

— Eh bien, c'était exagéré, naturellement. Et le marché est toujours mobile pour quelqu'un comme Patterson. Mais, à mon avis, n'importe quoi d'elle doit valoir dans les deux ou trois mille. J'ai justement un certain nombre de toiles d'elle, des choses remarquables, que vous pourriez acheter dans ces prix-là.

— Qu'est-ce que peut valoir le Judas ? Je veux dire le tableau avec les deux mains. Vous nous en avez envoyé une photo.

— Ah, c'est différent. Celui-là a profité d'une énorme publicité et je suppose qu'il doit valoir un peu plus. Malheureusement, je n'ai pas le tableau lui-même. Selon toute évidence, il est perdu.

— Il n'est pas perdu, dis-je. Je l'ai. Combien vaut-il ?

Il eut un moment d'attente perceptible.

— Vous l'avez réellement.

— Je l'ai.

— Vous comprenez monsieur...

— Stroud. George Stroud.

— Vous comprenez, monsieur Stroud. Je n'achète pas de tableaux moi-même. Je les expose, uniquement, et je prends une commission sur chaque toile vendue par l'intermédiaire de ma galerie. Mais si vous possédez vraiment ce Judas, je crois que vous pouvez le vendre pour n'importe quoi entre cinq et dix mille dollars.

Je le remerciai et raccrochai le téléphone.

— La Machine du Grand Horloger était partout, ne négligeait personne, n'exceptait personne, n'oubliait rien, ne se rappelait rien, ne savait rien. N'était rien, avais-je envie d'ajouter – mais je savais le contraire. Bien au contraire, elle était tout. Tout ce qui existe.

Cette après-midi, Louise Patterson entra dans mon bureau en beuglant, plus qu'à moitié ivre. Je l'attendais. Elle voulait me parler et je nous emmenai tous les deux chez Gil.

Quand nous fûmes assis au bar, elle dit :

— Et mon tableau ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Rien. Il est chez moi. Pourquoi en aurais-je fait quelque chose ?

— Vous savez bien pourquoi, tonna-t-elle. Parce qu'il est la preuve que vous avez tué Pauline Delos !

Trois consommateurs levèrent le nez avec un certain intérêt. Je dus donc lui expliquer que je ne l'avais pas tuée et en termes prudents, évitant la plupart des détails, je lui esquissai la théorie de la police. Quand j'eus terminé, elle dit, désappointée :

— Alors, vous n'êtes pas le meurtrier, en somme.

— Non. Désolé.

Un ouragan de rire la saisit. Pendant un instant, elle ne retrouva pas son souffle. Je crus qu'elle allait tomber de son siège.

— Je suis désolée aussi, monsieur Stroud. J'ai été tellement brave hier dans votre bureau... Vous n'avez pas idée. Seigneur, qu'est-ce que je ne ferais pas pour sauver ces sacrées peintures. Plus je vous regardais, plus vous aviez l'air sinistre. Quand on y pense, vous êtes vraiment sinistre. Pas vrai ?

Ça, c'était une femme. Elle me plaisait de plus en plus. Hier, elle ressemblait à n'importe quoi, mais aujourd'hui, elle s'était, selon toute évidence, donné du mal pour se reprendre. Elle était grande, noire et vivante.

Gil s'approcha de nous.

— Bonsoir ! nous dit-il, puis, s'adressant à moi. Tiens ! Un ami à vous est venu pendant toute la semaine dernière ou à peu près. Vraiment, il avait envie de vous voir. Drôlement.

Il n'est plus là, maintenant. Il y a beaucoup de gens qui vous ont cherché.

— Je sais, dis-je. Je les ai tous vus. Donnez-nous deux whiskies et faites jouer la dame à votre jeu.

Gil et Louise Patterson s'excitèrent là-dessus pendant un moment. Elle commença par demander un ballon. Chose facile. C'est le seul jouet que Gil avait pu sauver de l'incendie près des garages ; et elle finit par un Raphaël, chose très simple également, une carte postale qu'il avait envoyée d'Italie à sa femme, au cours d'un long voyage.

À peu près huit verres plus tard, Patterson se rappela quelque chose. Je savais que ça arriverait tôt ou tard.

— George il y a un truc que je ne comprends pas. Pourquoi voulaient-ils que je vous identifie ? Qu'est-ce qu'ils allaient faire ?

Elle était plus qu'à moitié ivre, et je lui dis gravement :

— Ils voulaient trouver le possesseur de votre tableau. On le croyait perdu. Rappelez-vous. Il est inestimable. Retenez ça. Et naturellement notre Société voulait le retrouver.

Elle parut, un instant, à demi convaincue, puis, elle explosa, dans une nouvelle tempête de rire.

— Bobard. Je veux la vérité. Où est mon tableau ? Je veux le récupérer. Je pouvais le ravoir à la minute où on vous trouverait, selon monsieur Klausmeyer.

Le souvenir de Don sembla déchaîner une autre vague d'assourdissante hilarité.

— Ce ver de vase. Qu'il aille se faire foutre ! Alors, où est-il ?

— Louise, dis-je.

— Il vaut un tas d'argent. Il m'appartient et je le veux. Quand allez-vous me le donner ?

— Louise.

— Vous êtes un marchand de bobards. Je sens venir un type comme vous à dix kilomètres. Vous avez une femme, pas d'enfants et une maison que vous n'avez pas payée. Cette nuit, vous vous encanaillez, et demain, vous allez faire un foin du diable et clamer à tous les échos que vous connaissez une vraie artiste, la célèbre Louise Patterson.

Elle abattit un poing sur le bar. Gil revint à nous et prépara sans se troubler deux autres verres.

— Mais je me fous de tout ça. Je veux mon « Étude en Fondamentales ». On me l'a promise et elle vaut des tas d'argent. Où est-elle ?

— Vous ne l'aurez pas, dis-je, tranchant. Elle est à moi.

Elle parut furieuse et grinça.

— Salaud. Je suppose que vous ne bluffez pas.

— Certainement pas. Après tout, elle est à moi. Je l'ai payée, hein ? Et elle représente quelque chose pour moi. Ce tableau fait partie de mon existence. Je l'aime, je le veux, j'en ai besoin.

Tout au coup, elle était à peu près aimable.

— Pourquoi ?

— Parce que ce tableau-là m’a appris quelque chose. Il continue à m’apprendre quelque chose. Peut-être qu’un jour il me fera passer mon bachot.

Je regardai ma montre. Si je pouvais être au Van Barth dans dix minutes, je serais à peu près à l’heure.

— Mais je vais vous proposer un marché. J’ai la Fureur dans mon bureau, et quatre autres toiles de vous chez moi. Je vous les donne toutes en échange de la Tentation de Saint Judas qui n’est à vendre à aucun prix. À personne.

Elle me demande, pensive.

— Vous l’aimez vraiment tant que ça ?

Je n’avais pas le temps de m’expliquer et je répondis simplement :

— Oui.

Cela lui ferma la bouche et, je ne sais pas comment, je l’extirpai de cet endroit. Je la mis dans un taxi devant chez Gil, je payai le chauffeur et lui donnai son adresse.

Je pris le taxi qui venait derrière. Je savais que je serais de quelques minutes en retard au Van Barth, mais ça ne paraissait plus aussi important.

La Grande, Silencieuse, et Invisible Horloge tournait comme d’habitude. Mais elle avait oublié tout ce qui me concernait. Ses aiguilles, ses leviers et ses ressorts d’acier étaient tendus et bandés pour frapper un autre homme, de la même façon aveugle et impersonnelle qu’ils tentaient de m’atteindre la nuit d’avant. Et elle m’avait manqué d’une façon ou d’une autre. Pour cette fois. Mais, sans doute, elle me viserait à nouveau. Inévitablement. Bientôt.

Je m'assurai que mon carnet se trouvait enfoui dans ma poche intérieure. Il contenait l'adresse de Louise et son numéro de téléphone. Je ne l'appellerais jamais, bien sûr. Être effleuré de si près par une catastrophe, ça suffirait. Mais, tout de même, c'était un bon petit numéro, intéressant à connaître.

Mon taxi ralentit et s'arrêta devant un feu rouge. Je regardai par la vitre et vis le gros titre d'un journal du soir à l'étalage d'un marchand :

**EARL JANOTH, ÉDITEUR ÉVINCÉ
SE JETTE PAR LA FENÊTRE.**

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le
groupe :

Ebooks libres et gratuits

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

Juin 2019.

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, IsabelleMN, FrançoiseS, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**